3 1761 06677500 8

BRIEF

fQA

00 31371

840
B47

Henri T. Tashman

7605

LIOTHEQUE NATIONALE

N DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

540

Legislative Library
Ontario.

Lit
B

POÉSIES

DE

GILBERT

Legislative Library
Ontario.

DISCARDED

PARIS

RIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1879

LIBRARY
SEP
15
1980
UNIVERSITY OF TORONTO

DISCARDED

brief
FQA
003271

NOTICE SUR GILBERT

Nicolas-Joseph-Laurent GILBERT naquit en 1751, en Lorraine, à Fontenay-le-Château; il mourut à Paris, en 1780, à l'Hôtel-Dieu.

Les années si peu nombreuses qui séparent les deux dates de la naissance et de la mort du poëte, l'asile où il rendit le dernier soupir, les diverses poésies où il dépeint ses aspirations, ses luttes, ses déboires, sa misère, racontent suffisamment la courte existence du désespéré qui traça, sur un lit d'hôpital, les vers déchirants que tant de lèvres émues ont répétés depuis :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

La Notice que nous consacrons à Gilbert sera donc très succincte. Après avoir terminé ses études au collége d'Arc, il vint à Paris, la tête remplie d'illusions, le cœur plein de courage : la désillusion vint bien vite, mais le courage ne lui fit pas défaut.

Dans son *Poëte malheureux*, le jeune dé-

butant se montre lui-même, quittant sa famille et sa province, pour venir demander à la capitale cette gloire dont il est altéré. Cette pièce, où le poëte exhale déjà des plaintes et des regrets, fut pour lui une cause de bien des chagrins. Il l'avait composée à l'occasion d'un concours académique dont le sujet était : *le Génie aux prises avec la Fortune*. Aucun concurrent ne fut jugé digne du prix, qui ne fut décerné que l'année suivante, et obtenu par La Harpe... La Harpe, qui devint le plus cruel adversaire de Gilbert!

En 1773, Gilbert présenta une nouvelle pièce au concours de l'Académie : l'*Ode sur le Jugement dernier*. Son œuvre ne fut pas même admise à concourir, malgré les beautés incontestables que les critiques les plus sévères y ont trouvées.

A partir de ce moment, le jeune poëte fut un homme perdu. Jusqu'alors il n'avait fait que se plaindre : il attaqua. Sa *Satire sur le dix-huitième siècle* le posa en ennemi ardent et résolu du mouvement philosophique. Il ne manqua, certes, ni d'esprit ni de vaillance, mais, ainsi que le dit fort bien un écrivain, partageant cependant les principes professés par Gilbert: il n'était pas assez fort pour entreprendre cette lutte, et « il marcha seul sans être grand. » Puis, la misère était là, guettant sa proie, la misère et son hideux cortége : la maladie, la folie, ou du moins le dérangement d'esprit. Car il ne faut pas s'en rapporter absolument au récit de La Harpe sur la mort de Gilbert. Ce dernier l'avait, il est vrai, vivement critiqué, mais cette existence malheureuse, cette fin prématurée auraient dû désarmer la haine la plus justifiée. Quoi qu'il en soit, la postérité, en lisant les vers écrits par Gilbert à l'Hôtel-Dieu, ne reconnaîtra jamais, dans ce mourant touchant

et sublime, le grotesque et ridicule insensé dépeint par La Harpe.

Gilbert mourut donc à l'Hôtel-Dieu de Paris, dans la salle Saint-Louis (destinée aux aliénés), le 12 novembre 1780, à l'âge de vingt-neuf ans.

L'hôpital conserva un souvenir du poëte : on fit graver quelques strophes de sa dernière ode sur la muraille du vestibule des fondateurs.

Outre ses poésies, Gilbert a laissé quelques pages de prose dont voici les titres : *Eloge de Léopold, duc de Lorraine; — Diatribe au sujet du prix académique ; — Réflexions de Gilbert sur sa Satire du dix-huitième siècle ; — Lettre à M. Imbert: — Le Carnaval des Auteurs, ou les Masques reconnus et punis.*

T. A.

PRÉFACE

Rien ne décourage plus les jeunes poëtes que la vue de l'avilissement où est tombée aujourd'hui la poésie. Le jargon de M. La Béquille a pris parmi nous la place du langage des dieux : hormis la tragédie, on ne lit plus d'ouvrages en vers. A peine daigne-t-on encore jeter quelquefois les yeux sur les merveilles des Despréaux et des Rousseau. Heureux Voltaire d'être né avec un génie si éclatant! Pour attirer sur lui, pour fixer les regards dédaigneux de notre public, il lui fallait avoir composé la *Henriade*, *Alzire*, *Brutus*, et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Qu'on s'étonne encore qu'il ne s'élève personne pour s'asseoir sur le trône de ce fameux poëte ! Ce n'est point en avilissant l'art militaire que vous ferez naître de grands guerriers. L'homme ne s'efforce à exceller dans un art qu'en proportion de la considération qui y est attachée. Il en est des sciences comme des vertus. Pourquoi voyez-vous rarement une comédienne vestale ? C'est que vous les croyez toutes Laïs.

Mais, dira-t-on, si la poésie est avilie, si les

poëtes mêmes sont méprisés, c'est que nous ne voyons plus de bons ouvrages en vers. Oui; mais vous exigez qu'un poëte débute par *Œdipe;* vous ne donnez point au génie le temps de se développer, de s'élever insensiblement, et d'aller en son vol toucher la voûte du ciel. S'il n'éclate d'abord, vous soupçonnez qu'il ne se signalera jamais; vous l'anéantissez. Corneille fut un grand poëte : parut-il au grand jour *Rodogune* ou *Cinna* à la main? Jamais, jamais il n'eût enfanté ces deux prodiges, si, vivant dans notre siècle, il se fût ouvert la carrière des lettres par *Clitandre*. Tout a dans la nature une gradation imperceptible. Le fleuve, vers sa source, ne roule point d'abord des eaux profondes et majestueuses. Le soleil naissant est faible et peu radieux. L'aigle, avant de s'élever aux nues rase longtemps la surface de la terre. Et vous voulez que le poëte seul soit à son aurore ce qu'il doit être à son midi!

J'ose espérer que le public aura quelque indulgence pour mon extrême jeunesse; mais je le prie de m'avertir de mes défauts. Je recevrai ses avis avec toute la docilité d'un homme qui veut, en s'efforçant de faire des progrès, mériter ses applaudissements : consolé par cette pensée, que si l'on trouve des fautes à corriger dans mes pièces, c'est une preuve que le tout n'est pas mauvais.

POÉSIES DE GILBERT

LE POËTE MALHEUREUX

Vous que l'on vit toujours chéris de la fortune,
De succès en succès promener vos désirs,
Un moment, vains mortels, suspendez vos plaisirs:
Malheureux... Ce mot seul déjà vous importune!
On craint d'être forcé d'adoucir mes destins!
Rassurez-vous, cruels; environné d'alarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

Savez-vous quel trésor eût satisfait mon cœur?
La gloire; mais la gloire est rebelle au malheur,
Et le cours de mes maux remonte à ma naissance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je pusse voir l'abîme où j'étais descendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant sa misère,
Enrichit l'avenir de ses travaux présens;
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu son père,
Et tranquille s'endort entre les bras du Temps.
La raison luit enfin, quoique tardive à naître.
Surpris, il se réveille, et chargé de revers,
Il se voit sans appui dans un monde pervers,

Forcé de haïr l'homme avant de le connaître.

Saison de l'ignorance, ô printemps de mes jours!
Faut-il que, tourmenté par un instinct perfide,
J'aie, à force de soins précipité ton cours,
Trop lent pour mes désirs, mais déjà si rapide?
Ou faut-il qu'aujourd'hui, sans gloire et malheureux,
Jusqu'à te désirer je rabaisse mes vœux?
Pareil à cet aiglon qui de son nid tranquille,
Voyant près du soleil son père transporté,
Nager avec orgueil dans des flots de clarté.
S'élève, bat les airs de son aile indocile,
Retombe, et ne pouvant le suivre que des yeux,
En accuse son nid, et d'un bec furieux
Le disperse brisé, mais en vain le regrette,
Quand, égaré dans l'ombre, il erre sans retraite.

Mais on admire, on aime, on soutient les talens;
C'est en vain qu'on voudrait repousser leurs élans:
Sur ses pâles rivaux renversant la barrière,
Le génie à grands pas marche dans la carrière.
C'est vous qui l'assurez; et moi, que les destins
Ont toujours promené sur la scène du monde,
Je dis (et ma jeunesse en naufrages féconde,
Etudia longtemps les perfides humains,
Apprit où s'arrêtaient les forces du génie):
« Le talent rampe et meurt s'il n'a des ailes d'or,
Ou, vendant ses vertus, rare et noble trésor,
Lève un front couronné de gloire et d'infamie. »

Que ne puis-je, ô mortels, être accusé d'erreur!
Quel que soit mon orgueil, oui, j'aimerais à croire

Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur;
Que je frappais sans titre aux portes de la gloire.
Il en coûte à mon cœur de vous croire méchans;
Mais expliquez, cruels, l'énigme de ma vie,
Ou rendez-moi raison de votre barbarie.
Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs;
Je n'en ai point rougi : maître du diadème,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et honteux de devoir quelque chose à mon sang,
Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même :
A l'âge où la raison sommeille, oisive encor,
La mienne impatiente ose prendre l'essor :
Au nom seul d'un grand homme on voit couler mes larmes.
Grand Dieu ! ne puis-je encor m'élancer sur ses pas !
Condé bégaie à peine, il demande des armes,
Et, déjà plein de Mars, respire les combats...
Donnez-moi des pinceaux. — Qu'exiges-tu d'un père ?
Mon fils, crois-moi, surmonte un penchant téméraire;
Tu veux chercher la gloire ? Eh ! ne sais-tu donc pas
Que les plus grands talents y montent avec peine;
Que, noircis par l'envie, accablés par la haine,
Tous ont vu le bonheur s'échapper de leurs bras?
Songe au sort de Milton, songe au destin d'Homère :
L'homme, ingrat de leur temps, a-t-il changé depuis?
Ah ! mon fils je suis pauvre, et tu n'a plus de mère;
Bientôt tu vas me perdre : où seront tes appuis ?
Mon fils, crois-moi, mon fils, sors de ton indigence,
Et vers la gloire alors dirige tes travaux :
Au nom de tous les soins qu'on prend de ton enfance,
Par mes cheveux blanchis. — Donnez-moi des pinceaux.
Eh bien ! vis à ton gré. Je te livre à toi-même,

Ingrat; mais en suivant ta folle passion,
Crains ton père, reçois sa malédiction.
Vous pleurez... ah! mon fils... votre père vous aime;
Ecoutez. — Des pinceaux! Moi, sillonnant les mers,
J'aurais donc, sur la foi du zéphyr infidèle,
Poursuivi la fortune au bout de l'univers;
Et peut-être pour prix de mon avare zèle,
Enterré sous les flots, en revenant au port,
Et mes jours, et mon nom. Qui peut vaincre la mort?
Qu'à son gré l'opulence, injuste et vile amante,
Berce sur le damas ce parvenu grossier,
Et laisse le poëte, à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ses concerts le sort qui le tourmente!
Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré.
L'homme brille un moment, et la tombe dévore
Les titres fastueux dont on fut décoré,
Nos maux, et ces plaisirs, que le vulgaire adore:
Tout périt sous la faux de la Mort ou du Temps;
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée,
Survit à son trépas et s'accroît par les ans;
Et loin de les flétrir, la fortune irritée
Ajoute un nouveau lustre aux talents glorieux.

Racine dieu des vers! Corneille, esprit sublime!
Vous pouvez effrayer un cœur pusillanime;
Peut-être avec dédain vos mânes radieux,
Du haut des monts sacrés regardent qui nous sommes,
Mais, si j'en crois mon cœur, on peut vous égaler:
Le ciel, en vous formant, voulut se signaler,
J'y consens; mais enfin vous n'êtes que des hommes.

Ainsi je m'abusais. Sans guide, sans secours,

J'abandonne, insensé, mon paisible village,
Et les champs où mon père avait fini ses jours.
Cieux, tonnez contre moi; vents, armez votre rage;
Que vide d'aliments, mon vaisseau mutilé
Vole au port sur la foi d'une étoile incertaine,
Et par vous loin du port soit toujours exilé!
Mon asile est partout où l'orage m'entraîne.
Qu'importe que les flots s'abîment sous mes pieds;
Que la mort en grondant s'étende sur ma tête;
Sa présence m'entoure, et, loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir regardent la tempête :
Du sommet de la poupe, armé de mon pinceau,
Tranquille, en l'admirant, j'en trace le tableau.

Je n'avais point alors essuyé de naufrage;
Mon génie abusé croyait à la vertu,
Et contre les destins rassemblant son courage,
Se nourrissait des maux qui l'avaient combattu.
« Mon sort est d'être grand, il faut qu'il s'accomplisse;
Oui, j'en crois mon orgueil, tout, jusqu'à mes revers.
Qui de ceux dont la voix éclaira l'univers
N'a point de la fortune éprouvé l'injustice?
Un dieu, sans doute, un dieu m'a forgé ces malheurs,
Comme des instruments qui peuvent à ma vue
Ouvrir du cœur humain les sombres profondeurs,
Source de vérités, au vulgaire inconnue.
Rentrez dans le néant, présomptueux rivaux;
Ainsi que le soleil, dans sa lumière immense,
Cache ces astres vains levés en son absence,
Je vais vous effacer par mes nobles travaux. »
Mon âme (quel orgueil, grand Dieu, l'avait séduite!)

Dévorait des talents le trône révéré,
Et, dans tous les objets dont je marche entouré,
Ma gloire en traits de feu déjà me semble écrite.

Prestiges que bientôt je vis s'évanouir!
Doux espoir de l'honneur, trop sublime délire!
Ah! revenez encor, revenez me séduire :
Pour les infortunés, espérer c'est jouir.
Je n'ai donc en travaux épuisé mon enfance
Que pour m'environner d'une affreuse clarté
Qui me montrât l'abîme où je meurs arrêté.
Ne valait-il pas mieux garder mon ignorance?

Trop heureux Philémon, s'il connaît son bonheur!
Fidèle au rang obscur qu'il reçut de ses pères,
Longtemps de sa jeunesse il voit briller la fleur;
Et, cultivant en paix ses champs héréditaires,
Ne craint pas que toujours ses efforts abusés
Laissent tomber son corps privé de nourriture;
La terre au jour marqué lui rend avec usure
Les trésors qu'en ses flancs il avait déposés.
Il n'a point, il est vrai, vu nos cités immondes,
D'où le grand, étonné de ses vastes besoins,
De leurs productions épuise les deux mondes.
Nos sciences, nos arts, étrangers à ses soins,
Ne l'ont point dépouillé de ses mœurs ingenues.
Roulez en char brillant votre heureux déshonneur,
Jamais de Philémon vous ne serez connues,
Beautés dont on nourrit les vices sans horreur,
Tandis que les talents, amis de l'innocence,
Méconnus, repoussés dans leur premier essor,

Tombent découragés, et meurent d'indigence
Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur dispute encor.
Ce protecteur qui marche en semant les promesses,
Même en trompant ses vœux, l'abaissa-t-il jamais?
Burrhus, qui va comptant les ingrats qu'il a faits,
Lui vient-il reprocher ses honteuses largesses?
Aux malheureux toujours on trouve des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits.
Pour qui les verts bosquets ouvrent-ils leurs ombrages?
Les tranquilles étangs, les tortueux vallons,
Les antres toujours frais, les ruisseaux vagabonds,
Les chants du peuple ailé, ses jeux dans les feuillages,
Le paisible sommeil sur des lits de gazon,
La justice, la paix, tout rit à Philémon.
Oh! combien j'eusse aimé cette beauté naïve,
Qui, d'un époux absent pressentant le retour,
Rassemble tous les fruits de son fertile amour,
Dirige des aînés la marche encore tardive,
Et, portant dans ses bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du sentier par où descend leur père!
Elle le voit : grand Dieu! dérobe à ma misère
L'aspect de leurs plaisirs dont mon cœur est jaloux...
N'est-ce donc point assez des tourments que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, et d'un œil plein d'effroi
Je lis sur tous les fronts le mépris et l'injure!
Le dernier des mortels est plus heureux que moi!
Ah! brisons ces pinceaux! tombe, lyre inutile!
Périsse un monde injuste; et toi qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds sans regret ta couronne futile!
C'est le prix de l'intrigue, et je ne puis ramper.

Si pourtant les destins cessaient de me frapper...
Des hommes quelquefois l'injustice se lasse...
Je puis être du moins fameux par mon audace!
Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris;
L'intrépide lion dans un piége surpris
S'irrite du danger, et de sa dent tenace
Ronge, en grondant, la toile où lui-même s'enlace,
Se roule, et peut enfin, par un dernier effort,
La briser, s'échapper, et, prodiguant la mort
Au peuple de chasseurs qui l'attaque et le brave,
Marcher, roi des forêts qui le virent esclave.
Vain espoir! qu'ai-je dit? hélas! sans de longs jours
Le poète languit dans la foule commune,
Et s'il fut en naissant chargé de l'infortune,
Si l'homme, pour lui seul avare du secours,
Refuse à ses travaux même un juste salaire,
Que peut-il lui rester!... Oh! pardonnez, mon père,
Vous me l'aviez prédit... je ne vous croyais pas.
Ce qui peut lui rester? La honte et le trépas.

C'en est donc fait : déjà la perfide espérance
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau;
A peine il luit encore, et la pâle indigence
M'entr'ouvre lentement les portes du tombeau.
Mon génie est vaincu : voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds dans un sentier scabreux
Tombe sous son fardeau; longtemps le malheureux
Se débat sous le poids, lutte, se désespère,
Cherchant au loin des yeux un bras compatissant :
Seul il soutient la masse à demi soulevée;
Qu'on lui tende la main, et sa vie est sauvée.

Nul ne vient, il succombe, il meurt en frémissant :
Tel est mon sort. Bientôt je rejoindrai ma mère,
Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir.

O rives de la Saône, où ma faible paupière
A la clarté des cieux commença de s'ouvrir,
Lieux où l'on sait au moins respecter l'innocence,
Vous ne me verrez plus! mon dernier jour s'avance;
Mes yeux se fermeront sous un ciel inhumain.
Amis!... vous me fuyez? cruels! je vous implore,
Rendez-moi ces pinceaux échappés de ma main...
Je meurs... ce que je sens, je le veux peindre encore.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

SATIRE

A M. FRÉRON

Ne prétends plus, Fréron, par tes savants efforts,
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords :
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,
Sous tes mâles écrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,

Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talents et détruit la vertu :
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'Etre suprême;
Et du corps expiré l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret :
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et lorsque abandonnés à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son parti suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

« Quoi! votre muse en monstre érige la sagesse!
Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse,
Vous, jeune homme! Au bon sens avez-vous dit adieu?
Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres :
Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger :
Eclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger;
Pensez; à votre Dieu laissez venger sa cause :
Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose :
Surtout point de satire; oh! c'est un genre affreux!
Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,

Que des mœurs, parmi nous, la perte était certaine ;
Que les beaux-arts couraient vers leur chute prochaine?
Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!
Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
Il cite, au moins, par mois, un trait de bienfaisance. »
Ainsi le grand Pathos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille par pitié mon aveugle ignorance;
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture :
De leur règne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfants d'une noble candeur,
Eclairent les Français sur leur fausse grandeur.

Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile?
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle,
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle :
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux :
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vu naître?
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,

Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse;
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur;
Et cependant nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié :
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Quels succès leurs talents semblent nous présager?
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers :
Par d'autres, avec art, une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigents au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses :
Souvent, à pleines mains, d'Orval sème l'argent;
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas, quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie,
Quand son corps, vainement de parfums inondé,

Trahit les maux secrets dont il est obsédé?
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses;
Mais, en fripon titré, pour avoir leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas :
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus philosophe encor, d'Orimond ruiné
Épouse un équipage en épousant Phryné.

Qui blâmerait ces nœuds? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Vois-tu, parmi ces grands, leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer aux mépris un front toujours serein;
Et, du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,
Chloris n'est que parée, et Chloris se croit belle;
En vêtements légers, l'or s'est changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamants;
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.

Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Chloris, on le prétend, se montre populaire :
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame en ses amours déroge volontiers;
Indulgente beauté, Zélis la justifie;
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusements,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants;
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;
Protége l'univers, et rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importants secrétaires ;
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même :
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes:
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes,
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lalli soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Dira-t-on qu'en des vers, à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés?

J'aurais pu te montrer nos duchesses fameuses,

Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs, obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;
Contents d'un héritier, comme eux frêle et sans force,
Les époux, très amis, vivant dans le divorce;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisants,
Du sérail de leurs fils eunuques complaisants;
De nouvelles Sapho, dans le crime affermies,
Maris de nos beautés sous le titre d'amies;
Et de galants marquis, philosophes parfaits,
En petite Gomorre érigeant leurs palais.

Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée;
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur;
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits-forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race;

Devenu magistrat, de mince roturier,
Pour être un jour baron, il se fait usurier.
Jadis son clerc, Mondor, enviait son partage;
Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue :
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue ?
Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.

Eh! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas;
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage;
Et, depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La débauche, au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière :
La monarchie entière est en proie aux Laïs;
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays;
Et la Religion, mère désespérée,
Par ses propres enfants sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras :

Son culte est avili, ses lois sons profanées.
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé, sophiste bel esprit :
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit !
Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire;
Et, pour mieux amuser son galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants,
Lui prêchè de l'amour les doux égarements,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme.

Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité !
A peine des vertus l'apparence nous reste.
Mais détournant les yeux d'un tableau si funeste,
Eclairés par le goût, envisageons les arts :
Quel désordre nouveau se montre à nos regards!
De nos pères fameux les ombres insultées,
Comme un joug importun les règles rejetées,
Les genres opposés bizarrement unis,
La nature, le vrai, de nos livres bannis,
Un désir forcené d'inventer et d'instruire,
D'ignorants écrivains, jamais las de produire;
Des brigues, des partis, l'un à l'autre odieux :
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux;
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,
Jadis la poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Egayait la raison de riantes images,

Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez; ne peignez plus.
Dès lors la poésie a vu sa décadence,
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence;
Le compas à la main, elle va dissertant :
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que, changée en bizarre furie,
Melpomène mêlât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants; car à peine l'auteur
Pour emporter les morts laisse vivre un acteur,
Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant;
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale :
Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité;
Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes,
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort commente le Phédon :

Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son âme avec une sentence;
Et chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de sa sœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers :
Mais, lasse d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philosophie,
Elle fuit la gaieté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un rimeur dont la muse étourdie,
Dans un conte ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon :
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un drame risible :
Que dis-je? oser blâmer un drame, un drame enfin!
La comédie est belle, et le drame est divin;
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure,
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Partout le même ton : chaque muse en ses chants,
Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux méchants :
Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique
Prête à son Apollon un air philosophique,

Et des vers sont charmants, si peu qu'ils soient moraux.

Mais de la poésie usurpant les pinceaux,
Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots l'éloquence en impose.
Que d'orateurs guindés qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons!
Dans un livre où Thomas rêve, comme en extase,
Je cherche un peu de sens, et vois beaucoup d'emphase.

Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes.
Chaque genre varie au gré des écrivains,
Et ne connaît de lois que leurs caprices vains.
Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les muses infidèles :
Eux seuls, de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps :
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite!
Même en les surpassant il faut qu'on les imite.
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût corrompu partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres;
Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet!
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.

Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, et Quinault un Horace.
Dans un long commentaire, il prouve longuement

Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes :
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie :
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers;
Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.

Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle :
De là sur l'Helicon deux partis opposés
Règnent, et l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures :
Mais, plus forts par le nombre, et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux :
Si Clément les proscrit, La Harpe les protége.
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilége
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet;
Grammairiens jurés, immortels par brevet,
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison que leur bonheur outrage;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savants s'assemblent à leurs voix :
C'est dans ces tribunaux galants et domestiques

Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
O malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré :
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse!
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien;
Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose allonge une préface!
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie;
Soldat sous les drapeaux de la philosophie,
D'abord, comme un prodige, on le prône partout :
Il nous vante! en effet, c'est un homme de goût :
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore;
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il est beau de le voir de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ces vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie!
Paraît-il? on l'embrasse : il parle, on se récrie;
Fût-il un Dorosy, tout Paris l'applaudit.
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit :

La marquise, le duc, pour lui tout est libraire;
De riches pensions on l'accable; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au Mercure il fait enregistrer.

Legislative Library Ontario.

Ainsi de nos tyrans la ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice :
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité :
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose;
Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose.

O combien d'écrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce parti conquirent nos hommages !
L'encens de tout un peuple enfume leurs images :
Eux-même, avec candeur se disant immortels,
De leur main tour à tour se dressent des autels :
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire.
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée :
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits;
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourrait en douter? Moi. Cependant j'avoue

Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Étonnent quelquefois par d'antiques beautés;
Que par ses défauts même il sait encor séduire;
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire;
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens :
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantes par Voltaire qu'il vante;
Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les Saisons;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface;
Et tant d'autres encor dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits;
Alors, certes alors, ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.
Ah! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret, contents de proser, de rimer!
Mais de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères :
La Harpe est-il bien mort? Tremblons; de son tombeau
On dit qu'il sort armé d'un Gustave nouveau;
Thomas est en travail d'un gros poëme épique;
Marmontel enjolive un roman poetique;
Et même Durosoy, fameux par des chansons,
Met l'histoire de France en opéras bouffons :

Tout compose, et déjà de tant d'auteurs manœuvres,
Aucun n'est riche assez pour acheter les œuvres.

Pour moi qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,
Les ligues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire, et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire;
J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh! si ces vers, vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon roi quelques regards amis;
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,
On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris;
Ils ne dormiront plus... qu'en lisant leurs écrits.

MON APOLOGIE

SATIRE

PSAPHON

C'est ce monstre!

GILBERT

Qu'entends-je?

PSAPHON

Oui, son œil le décèle;
C'est lui-même; sans doute, il médite un libelle.

GILBERT

C'est un mauvais auteur; hâtons-nous de sortir.

PSAPHON

Jeune homme, écoutez-moi; je veux vous convertir.

GILBERT

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez et blâmez la satire?
Vous êtes philosophe?

PSAPHON

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.
Fameux par ses talents, que la Russie honore,
Psaphon par ses vertus est plus célèbre encore,
Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs,
De cet âge innocent osa noircir les mœurs,
Et qui, des vrais talents déchirant la couronne,
Offensez des auteurs qui n'offensent personne;
De la religion soldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé,
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense?
Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence,
Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté
Donna seule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacherait votre muse hardie
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor si, démasquant les prêtres, les dévots,
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bon mots,
Peut-être on vous pourrait pardonner la satire.

Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans daigner seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins, votre muse en extase
Du mot de tolérance attendrisse une phrase;
Blasphémer la vertu des sages de Paris,
De la chute des mœurs accuser leurs écrits;
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore?
Infortuné censeur, qu'un peu d'esprit décore,
Que vous a donc produit votre goût si tranchant?
Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.
A-t-on vu votre muse à la cour présentée,
Pour décrier les rois, du roi même rentée?
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis?
Parmi vos protecteurs, comptez-vous un commis?
Vend-on votre portrait? Quel corps académique
Vous a pensionné d'un prix périodique?
Des quarante immortels journaliste adoptif,
Etes-vous du fauteuil héritier présomptif?
Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du théâtre,
Jamais en effigie, assis sur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel?
Quelle bourgeoise enfin, quelle actrice discrète,
Plaignant la nudité de votre humble retraite,
De ses dons clandestins meubla votre Apollon,
Et vint avec respect visiter votre nom?
Tout le monde vous fuit, votre ami dans la rue,
N'osant vous reconnaître, à peine vous salue.
Jamais à vous chanter un poëte empressé
De petits vers flateurs ne vous a carressé,

Et jamais, comme nous, en bonne compagnie
On ne voit chez les grands souper votre génie.
Dans nos doctes cafés, par hasard entrez-vous?
L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux.
« Le voilà, dit l'auteur. » Et l'auteur lui réplique :
« Gardez-vous de cet homme : il mord, c'est un critique. »
Mais de tant de mépris méchamment consolé,
Vous sifflez l'univers dont vous êtes sifflé;
Croyez-moi, laissez-nous vivre et penser tranquilles;
Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles;
Chantez les douze mois, prêchez sur les saisons,
Egayez la morale en opéras bouffons,
Elevez desormais vos talents jusqu'aux drames,
Et sur l'agriculture attendrissez nos dames.
Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,
Dans la satire encor ne peut être endurci;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire :
Cessez de critiquer.....

GILBERT

Eh! cessez donc d'écrire.

Tant qu'une légion de pédants novateurs
Imprimera l'ennui pour le vendre aux lecteurs,
Et par in-octavo publiera l'athéisme,
Fanatiques criant contre le fanatisme;
Dussent tous les commis à vos muses si chers
De leur protection déshériter mes vers;
Quand même des catins la colère unanime,
Sans pitié, m'ôterait l'honneur de leur estime,
Et qu'enfin mon courage aurait plus de censeurs
Que les sages du temps n'ont de sots défenseurs;
Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite;

Donnez-moi tous les noms qu'un sophiste mérite;
Je veux, de vos pareils ennemi sans retour,
Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour.
Philosophe, excusez ma candeur insolente;
Je crois, plus je vous lis, la satire innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,
Et l'on n'est point méchant pour berner des auteurs.
Auriez-vous seul le droit de critiquer sans crime?
Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonyme,
Interrogeant les rois sur leur trône insultés,
Leur dit obscurément de lâches vérités;
Et vous osez noircir celui dont la franchise
Fait aux pédants du siècle une guerre permise;
Qui d'un style d'airain flétrit ses corrupteurs,
Et signe hardiment ses vers accusateurs!
Eh! quel autre intérêt peut dicter ses censures,
Qu'un généreux désir de voir les mœurs plus pures
Refleurir sur nos bords, de vertus dépeuplés,
Et nos froids écrivains, au bon goût rappelés,
Orner d'un style heureux une saine morale;
De leurs partis rivaux étouffer le scandale,
Et, l'un et l'autre amis, noblement s'occuper
De mériter la gloire, et non de l'usurper?
Parlez : au bien public s'immolant par malice,
Vengerait-il le goût, proscrirait-il le vice
Pour l'étrange plaisir de perdre son repos,
D'être gratifié de la haine des sots,
Doté sur vos journaux d'une rente d'injures,
Ou clandestinement diffamé par brochures?
Non; s'il fait dans ses vers parler la vérité,
C'est qu'au fond de son cœur sa franche probité

Ne sait point retenir la haine vertueuse
Que porte au vice heureux l'équité courageuse,
Et cette impatience, et ce loyal mépris
Que tout mauvais auteur inspire aux bons esprits.
A la satire enfin quel poète fidèle,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?
Perse, qui vécut chaste, en mérita le nom.
Là reposent Condé, Colbert et Lamoignon,
Et toute cette cour de héros ou de sages
Que Boileau pour amis obtint par ses ouvrages :
Interrogez leur cendre, et du fond des tombeaux
Leur cendre véridique, honorant Despréaux,
Justifira son art que vous osez proscrire,
Et ses mœurs, de son siècle éternelle satire.
Disciple jeune encor de ces maîtres fameux,
Sans gloire, et cependant calomnié comme eux,
Je pourrais au mensonge opposer pour défense
L'estime de Crillon (1), ma vie et le silence.
Mais je veux vous confondre, et voici mes forfaits :
Ma muse, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeler mon siècle au culte de la gloire,
De sa honte effrontée osa tracer l'histoire.
O douleur! ai-je dit, ô siècle malheureux!
D'une morale impie ô règne désastreux!
Le crime est sans pudeur, l'équité sans courage :
Et c'est de la vertu qu'on rougit dans notre âge.
Visitons nos cités : hélas! que voyons-nous
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux!

(1) M. l'abbé de Crillon, dont le suffrage et les bienfaits ne cessèrent d'encourager le talent poétique de Gilbert.

L'athéisme en déserts convertissant nos temples,
Des forfaits dont l'histoire ignorait les exemples,
De célèbres procès, où vaincus et vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs;
Tous les rangs confondus et disputant de vices,
Le silence des lois, du scandale complices.
Peindrai-je ces wauxhall dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche en spectacle érigés,
Où des beautés du jour la nation galante,
Des sottises des grands à l'envi rayonnante,
Promenant ses appas par la vogue enchéris,
Vient en corps afficher des crimes à tout prix;
Où parmi nos sultans la mère court répandre
Sa fille vierge encor, qu'elle instruit à se vendre;
Jeune espoir des plaisirs d'un riche suborneur,
Qui cultive à grands frais son futur déshonneur?
Mais partout affligée et partout méconnue,
La pudeur ne sait plus où reposer sa vue;
Et l'opprobre, et le vice, et leur prospérité,
Blessent de toutes parts sa chaste pauvreté :
La fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime
Le spectacle public des respects qu'il imprime,
Par un grand dérobée aux soupirs des laquais,
Longtemps obscurs fermiers de ses obscurs attraits,
Possède ces hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu sa retraite indigente :
Bientôt de sa beauté, fameuse dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris,
Au sein de Paris même, encor plein de sa honte,
Epouser les aïeux d'un marquis ou d'un comte;
Armorier son char de glaives, de drapeaux,

Et se masquer d'un nom porté par des héros.
Et n'imaginez pas que sa richesse immense
Ait de son fol amant dévoré l'opulence;
Qu'il soit, pour expier sa prodigalité,
Réduit à devenir dévot par pauvreté.
L'Etat volé paya ses amours printanières,
L'Etat jusqu'à sa mort paîra ses adultères.
Tous les jours dans Paris en habit du matin
Monsieur promène à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit déguisant sa naissance,
Penthièvre quelquefois visite l'indigence,
Et, de trésors pieux dépouillant son palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits;
Mais ce voluptueux, à ses vices fidèle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur;
Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur :
Volez, et que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite;
Qu'on la séduise. Il dit. Ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,
Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père.
Elle cède, on l'enlève : en vain gémit sa mère;
Échue à l'opéra par un rapt solennel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une vierge aussi sage que belle,
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle;
Tout l'art des corrupteurs auprès d'elle assidus
Avait pour le servir fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse!
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,

Tandis que la beauté, victime de son choix,
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires,
Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyaient braver son amour oppresseur,
Et l'emporte mourante en son char ravisseur :
Obscur, on l'eût fletri d'une mort légitime;
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.

Mais de quels attentats, nés d'infâmes amours,
N'avons-nous pas souillé l'histoire de nos jours ?
Quel siècle doit rougir de plus de parricides?
Plus d'empoisonnements, de fameux homicides
Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux?
Dans toutes nos cités, j'entends les tribunaux
Sans cesse retentir de rapts et d'adultères;
Je ne vois plus qu'époux rendus celibataires;
Le suicide enfin, raisonnant ses fureurs,
Atteste par le sang le désordre des mœurs.

Tels furent mes discours; mais lorsque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étais que l'echo des hommes vertueux;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parle comme eux;
Et démenti par vous, leur voix me justifie.
Mais plus d'un grand se plaint que, divulgant sa vie,
L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,
A fletri ses amours d'un portrait reconnu :
De quel droit se plaint-il? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je déshonoré du nom de son modele?
Quand de traits differents, recueillis au hasard,

Pour corriger les mœurs, je compose avec art
Un portrait fabuleux et pourtant véritable,
Si du public devin la malice équitable
S'écrie : Ah! c'est un tel, ce marquis diffamé;
Qu'il s'en accuse seul, ses vices l'ont nommé.
Suis-je donc si méchant, si coupable?

PSAPHON

Oui, vous l'êtes;
Non parce que vos vers, du public interprètes,
Noircissent quelques grands que nous n'estimons pas :
Immolez au mépris ces nobles scélérats.
Moi-même, ami des grands, parfois je les déprime :
Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT

Ah! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom!
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur.
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?

Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
C'est un petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.
S'il fut dans mes bons mots cités pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre :
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.
Mais qui sont ces auteurs dont les noms offensés
Se virent par ma plume au sifflet dénoncés?

PSAPHON

Qui sont-ils? des savants renommés par leurs grâces,
Des poètes loués dans toutes les préfaces,
Des hommages du Nord dans Paris assiégés,
Craints peut-être à la cour, et pourtant protégés;
Que la Sorbonne vante et même excommunie,
Et dont les pensions attestent le génie;
Qui, recherchés des grands, des belles désirés,
Quoiqu'ils soient lus enfin, sont encore admirés.

GILBERT

Eh! ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique, jaloux de plaire aux bons esprits,

Toujours du bien public occupe ses écrits.
Eh ! quelle utilité peut suivre la satire
Lâchement dégradée, et perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas nés?
Dois-je exhumer Saint-Ange et mettre au jour Murville ?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville?
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :
Quel mal ont-ils produit? D'une affreuse morale
Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale?
Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas :
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas?
Mais ceux qu'au moins décore un masque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue avec art réunie
A l'obscène licence, au blasphème orgueilleux,
Soutiennent leur crédit sur des succès honteux,
Dont le nom parvenu sollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire;
Voilà les écrivains que le goût et les mœurs
Ordonnent d'étouffer sous les sifflets vengeurs.

PSAPHON

Eh! que pourraient vos cris contre leur vaste gloire?
Soixante ans de succès défendent leur mémoire.
On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux
Qui du Pinde français pense avilir les dieux.

GILBERT

On juge, croyez-moi, les vers et non point l'âge.
Si je suis jeune enfin, j'en ai plus de courage :
Qu'ils tremblent, ces faux dieux, dans leur temple insolent;
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.

D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent;
Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je suis, contre leur gloire, armé de leurs écrits.
Je ne m'aveugle point; d'un sot orgueil épris,
Mon crédule Apollon, sur son faible génie,
N'a point fondé l'espoir de leur ignominie;
Mais sur l'autorité de ces morts immortels,
Des peuples différents flambeaux universels;
Grands hommes éprouvés, dont les vivants ouvrages
Sont autant de censeurs des livres de nos sages;
Qui, parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,
Couvrent de leurs talents l'impuissance des miens :
Aux regards du public, que ma voix désabuse,
De leur antiquité semblent vieillir ma muse,
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,
Font taire soixante ans de succès mendiés.
Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes justes censures :
On connaît ces vieillards, sur le Pinde honorés,
Politiques adroits, charlatans illustrés :
Ceux-ci, pour assurer leur gloire viagère,
Dévouant aux faux goût leur Apollon vulgaire,
De la philosophie arborent les drapeaux;
Ceux-là, pour ménager leur illustre repos,
Flattant tous les partis de caresses égales,
Ont juré de mentir aux deux ligues rivales,
Et tous, par intérêt, taisant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.
Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'est point esclave encore.
Rempli des morts fameux, ses premiers précepteurs,

C'est par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les auteurs :
Son goût est aussi vrai que sa franchise est pure :
Comme il sort de ses mains, il sent mieux la nature :
Son libre jugement est désintéressé,
Et son vers dit toujours tout ce qu'il a pensé.
De votre honte enfin vos cris viennent m'instruire.
Pourquoi vous plaignez-vous, si je n'ai pu vous nuire?

PSAPHON

C'est toi seul que je plains, intraitable rimeur;
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur :
Depuis, cherchant à nuire, et nuisant à toi-même,
Tu deviens satirique et méchant par système.

GILBERT

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON

Hélas! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté :
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT

Les ennemis honorent.

PSAPHON

Point de prôneurs.

GILBERT

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON

Quels seront vos appuis?

GILBERT

Tous les amis des mœurs,
Tous ceux qui du faux goût ont rejeté l'empire,
Un roi qu'on peut louer même dans la satire.

PSAPHON

Qu'importe? aux pensions nous serons seuls admis.
Ayez pour vous le roi, nous aurons les commis.

GILBERT

Sous un roi qui voit tout, ils suivent la justice.
Mais soit; n'écrivez plus, et qu'on vous enrichisse;
Vous aimez la fortune, et moi la vérité.
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un poète ennobli de mœurs et de courage,
Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage,
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble et légitime;
Tous mes écrits, enfants d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur;
Ils plaisent sans blasphème et vivent sans cabales;
Mes modestes succès ne sont point des scandales :
Ma muse est vierge encore, et mon nom respecté
Sans tache ira peut-être à la postérité.

STANCES

A M. D'ARNAUD

C'est trop longtemps couvrir des voiles du silence
La généreuse main qui s'ouvre à mon malheur;
Muse, cédons aux cris de la reconnaissance,
Et que mes premiers chants soient pour mon bienfaiteur.

Tels, trop jeunes encor pour chercher leur pâture,
Quand des feux de Progné les fruits reconnaissants
Ont du bec maternel reçu la nourriture,
Ils lui rendent pour prix d'harmonieux accents.

N'altère point ma voix, maxime si commune,
Que l'homme doit toujours sembler ce qu'il n'est pas :
C'est au crime à rougir, jamais à l'infortune;
La peur d'être abaissé ne fait que trop d'ingrats.

J'aurai dit : Ce mortel me conserva la vie;
Et l'on me courbera sous le faix du mépris?...
Si la vertu s'accroît, c'est quand on la publie :
Chantons, muse; la honte en fût-elle le prix.

Mais que vois-je? d'Arnaud! vient-il m'ôter la lyre?
Non : mes accords pour lui ne sont point sans attraits;
Il craint d'être nommé dans mon brûlant délire.
Le grand cœur veut dans l'ombre épancher ses bienfaits.

Ainsi, contre les vents fortifiés par l'âge,
Dans la nuit des forêts un chêne à longs rameaux
Se plaît à protéger de son épais ombrage
Un peuple, faible encor, de jeunes arbrisseaux.

Vous, auteurs qui, nageant dans des flots de richesses,
Prêchez l'humanité dans vos écrits pompeux,
Répondez : avez-vous jamais, par vos largesses,
Tari les pleurs amers de quelques malheureux?

Insensé! jusqu'ici, croyant que la science
Donnait à l'homme un cœur tendre et compatissant,
Je courus à vos pieds, plongé dans l'indigence;
Vous vîtes mes douleurs et mon besoin pressant.

Qu'en reçus-je? Des dons? Non : des refus, la honte.
« Travaillez, disiez-vous, vous avez des talents;
Si le malheur vous suit, le travail le surmonte :
On peut veiller sans crainte à la fleur de ses ans. »

Barbares! travailler! eh! voulais-je autre chose?
A vos pieds prosterné, dévoré par la faim,
Si j'osais de mes maux vous dévoiler la cause,
Mes cris vous demandaient du travail et du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait;
Je vous fuis en pleurant... j'expirais de misère :
D'Arnaud vient : c'est un dieu, mon malheur disparaît.

Vers la terre courbée, une fleur, jeune encore,
Allait ainsi périr après un jour brûlant :
Par ses pleurs rafraîchie a-t-elle vu l'aurore?
La fleur lève aussitôt son calice brillant.

Toi qui verses dans moi tout le feu qui t'enflamme,
Arbitre des beaux vers, Apollon, loin de moi!
Pour célébrer d'Arnaud, pour chanter sa grande âme,
Mon cœur dicte; il suffit, qu'ai-je besoin de toi?

Pour peindre son amour aux yeux de sa maîtresse,
L'amant va-t-il d'un dieu mendier le secours ?
Il dit ce qu'il ressent, et toute sa tendresse
De son cœur amoureux coule avec ses discours.

Vanterai-je, ô d'Arnaud, l'éclat de ton génie ?
Sophocle, Anacréon, Ovide tour à tour,
Tu nous peins les plaisirs, les langueurs, la furie
Qu'inspirent aux amants les transports de l'amour.

Sous ces dômes sacrés, séjour de l'innocence,
Muse, entends-tu Comminge et son amante en pleurs ?
De leurs feux, de leurs maux tu sens la violence.
Pour la peindre à d'Arnaud, ils ont prêté leurs cœurs.

Vois-tu Fayel brûlant d'amour, de jalousie,
Combattre pour mourir, Couci percé de coups ?
Tu frémis, Gabrielle ; et ma muse attendrie
Pleure avec toi, te plaint, et maudit ton époux.

Mais qu'entends-je ? mes chants ont réveillé l'Envie ;
Et sa bouche me dit en écumant de fiel :
« Crois-tu persuader qu'il n'est point de génie
Plus brillant que celui de l'auteur de Fayel ?... »

Non : mais est-il une âme aussi tendre, aussi pure ?
Et que devient l'esprit sans les trésors du cœur ?
Un beau masque qui couvre une horrible figure ;
Il faut d'abord être homme, avant que d'être auteur.

J'aime mieux l'arbrisseau dont la tête modeste
Se charge tous les ans de fruits délicieux,
Que le cèdre qui touche à la voûte céleste
Et n'a que des rameaux à m'étaler aux yeux.

Maintenant que ma voix a chanté ta grande âme,
D'Arnaud, goûte le prix de tes dons répandus.
J'ai peint tous mes malheurs, j'aime mieux qu'on m'en blâme,
Que d'avoir de leurs fruits dépouillé les vertus.

LE CHARME DES BOIS

STANCES

—

Que j'aime ces bois solitaires!
Aux bois se plaisent les amants;
Les nymphes y sont moins sévères,
Et les bergers plus éloquents.

Les gazons, l'ombre, le silence
Inspirent les tendres aveux;
L'Amour est au bois sans défense,
C'est au bois qu'il fait des heureux.

O vous, qui, pleurant sur vos chaînes,
Sans espoir servez sous ses lois,
Pour attendrir vos inhumaines,
Tâchez de les conduire aux bois.

Venez aux bois, beautés volages;
Ici les Amours sont discrets :
Vos sœurs visitent les ombrages,
Les Grâces aiment les forêts.

Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois!
Avec la beauté qu'on préfère,
Il est si doux d'aller aux bois.

Un jour, j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un printemps heureux.
Ou son amant, ou le Zéphyre
Avait dénoué ses cheveux.

Je ne sais point quel doux mystère
Ce galant désordre annonçait;
Mais Lycas suivait la bergère,
Et la bergère rougissait.

Doucement je l'entendis même
Dire au berger, plus d'une fois :
O mon bonheur! ô toi que j'aime!
Allons toujours ensemble aux bois.

DIDON A ÉNÉE

HÉROÏDE

Didon assoupie se réveille en fureur.

Il est donc vrai qu'Enée a résolu sa fuite;
Qu'il délaisse Didon, après l'avoir séduite?
Il fuit!... Volez, soldats, des glaives, des flambeaux,
Egorgez les Troyens, embrasez leur vaisseaux;
Leur roi, son fils, que tout sous vos armes succombe,
Et qu'à leurs corps sanglants la mer serve de tombe...
Arrêtez; j'aime Enée, on court l'assassiner!
Malheureuse! et c'est moi qui viens de l'ordonner!
Non... « Mais avec regret je te fuis, chère amante,
Dit-il, le ciel le veut, il faut que j'y consente. »
Eh! que me fait ce ciel et son ordre odieux?
Amant, je t'aurais vu désobéir aux dieux!
Va, tu n'es qu'un ingrat qui m'abuse et m'offense...
Moi, j'abhorre le ciel, s'il prescrit l'inconstance;
Et, dût-il m'accabler du poids de son courroux,
Avant de te trahir j'aurais bravé ses coups.
Ton âme, pour répondre aux feux de ta maîtresse,
Trop promptement aux dieux immole sa tendresse;
Non, tu n'aimas jamais... Mais lis, lis, inconstant.
A qui t'a donné tout, donne au moins un instant.

Vois comme au loin des mers la fureur se déploie;

Vois ces montagnes d'eau rouler, chercher leur proie,
S'élancer à grand bruit dans le vide des airs,
Se briser, retomber sur l'abîme des mers :
Vois ces rocs, dont le front semblait braver l'orage,
Arrachés par les vents, fondre sur le rivage;
Rien n'est calme, tout meurt, le jour est sans flambeau,
L'hiver a fait du monde un immense tombeau;
Et tu fuis? et tu crois voguer en assurance,
Toi, qui cent fois des flots éprouva l'inconstance!

Ah! revole vers moi... Tout va dans ce séjour
Partager mes plaisirs, causés par ton retour :
Mon peuple qui, charmé de l'ardeur qui m'inspire,
Espérait sous tes lois voir fleurir son empire :
Tes sujets qu'ont lassés les courses, les travaux,
Que tu conduis encore à des périls nouveaux;
Un fils qui peut périr sous cette onde irritée;
Une reine, dirai-je? une amante agitée,
Tout te retient ici; viens, je t'ouvre mes bras;
Plein d'espoir, mon cœur vole au-devant de tes pas :
Des pleurs qu'elle a versés viens venger ta maîtresse,
Réparons tant de jours ravis à ma tendresse.
Viens, je languis; je veux, dans nos embrassements,
Faire envier ton sort aux plus heureux amants.

Mais non : tu rougiras de céder à mes larmes;
Les paisibles douceurs pour toi n'ont point de charmes.
Le tumulte des camps, les horreurs des combats,
Voilà les seuls plaisirs qui t'offrent des appas.
Rien ne peut assouvir la soif qui te dévore;
Maître du monde entier, tu te plaindrais encore.

Insensé! de quel prix peut donc être à tes yeux
Cet empire brillant où t'appellent les dieux,
S'il te faut, au milieu des écueils, des orages,
Le chercher sur des mers couvertes de naufrages?
Que sont ces biens peu sûrs, près des plaisirs du cœur?
Tout l'univers vaut-il un instant de bonheur?

Cher Énée, où fuis-tu? n'expose point ta vie;
C'est ton amante en pleurs, c'est Didon qui t'en prie.
Ces vents, ces mers, leur bruit, tout me glace d'effroi.
Dieux! si jamais les flots s'entr'ouvraient devant toi!
Si, prêts à t'engloutir... Quelle horrible pensée!
Non... d'un tel trait jamais Didon ne fut blessée...
Énée est tout pour moi; c'est mon bien, mon époux :
Il mourrait!... Ah! sur lui, dieux, suspendez vos coups!
Sur moi seule épuisez toute votre furie;
Pour sauver mon amant je vous offre ma vie,
Puisqu'il me faut le perdre... Ah! quel que soit mon sort,
J'aime encor mieux pleurer sa fuite que sa mort...

Seulement donne encor quelques mois à ma flamme :
Peut-être enfin pourrai-je accoutumer mon âme
A voir de près les maux qui vont fondre sur moi;
Que sais-je? à contempler ton départ sans effroi...
Attends que les zéphirs soufflent seuls sur les ondes;
Lance alors tes vaisseaux sur les plaines profondes;
Et quels malheurs, quels maux m'effraîraient dans leur cours?
Didon n'aura plus rien à craindre pour tes jours...

Mais où tendent tes vœux? parle; est-ce à la couronne?
La mienne est sur ton front : voilà mon sceptre, ordonne.

Si c'est pour tes désirs trop peu de mes Etats,
Mes sujets sont armés, conduis-les aux combats;
De ses fiers ennemis cours delivrer Carthage,
Force-les d'apporter à tes pieds leur hommage...
Peuples, de mon amant recevez tous des fers;
C'est pour lui que les dieux ont formé l'univers...
Moi, je veux consacrer tous mes jours à te plaire;
Je veux qu'Ascagne en moi retrouve une autre mère,
Que le Troyen m'adore et chante ma grandeur,
Que tout autour de moi respire mon bonheur;
Je veux qu'heureux par moi, tu dises dans l'ivresse :
« Le cœur seul de Didon méritait ma tendresse. »

Que fais-je? où m'égaré-je? O funeste ascendant!
J'offre encor le bonheur à mon perfide amant;
Et des dons qu'il reçut l'ingrat ne fait usage
Que pour percer mon cœur, que pour fuir ce rivage!
Quel fruit de mes bienfaits pensé-je retirer!
Le barbare! il ne veut que me désespérer!
Ce fut l'interêt seul qui m'attacha son âme :
Chargé de mes trésors, et libre de ma flamme,
Peut-être aux pieds d'une autre il court s'en prévaloir :
Non, je ne le crois point... tu ne peux le vouloir;
Toi! tu me donnerais jamais une rivale,
A moi dont tu tiens tout!... O trahison fatale!
Non, tu ne mettras point ce comble à mes ennuis,
Tu ne veux point ma mort... Et pourtant tu me fuis!
Je ne te verrai plus... Et je crois, insensée,
Qu'absente, je vivrai toujours dans ta pensée!
Je le croirais en vain... Mais cours le monde entier,
Cherche s'il est un cœur qui puisse s'oublier

Jusqu'à tout te donner comme j'osai le faire;
S'il t'aime autant que moi, je renonce à te plaire...
Ingrat! lorsque tu vins me peindre tes malheurs,
J'aurais dû t'éviter, loin d'essuyer tes pleurs!
Si c'est pour te punir un supplice assez rude,
Contemple le tableau de ton ingratitude.

Loin d'Ilion en cendre, accablé de revers,
Depuis sept ans entiers tu parcourais les mers,
Flatté de voir bientôt, dans un lieu plus fertile,
S'élever sous tes lois les murs d'une autre ville;
Tu cherchais vainement je ne sais quel pays
Où les dieux t'ont juré de couronner ton fils :
En vain l'hiver, les flots et mille autres obstacles,
T'offrant partout la mort, démentaient leurs oracles;
Ce pays se découvre, on croit toucher au port,
On l'admire, on s'écrie... O perfide transport!
Le jour a fui, l'air siffle, et les mers courroucées
Grondent; bientôt en monts leurs vagues ramassées
Tantôt jusques au ciel emportent tes vaisseaux,
Tantôt jusqu'aux enfers les plongent sous les eaux.
Le rameur cherche en vain sa force évanouie,
Le pilote est sans art, tout est tremblant, tout crie :
Partout la mort poursuit tes regards effrayés,
Sur ta tête elle gronde, et mugit sous tes pieds :
Tout périt... Ton vaisseau, déchiré par l'orage,
Reste seul, par les vents renvoyé vers Carthage...

Tu parais dans ma cour; tu t'en souviens, ingrat!
On t'amène à mes yeux, tu sais dans quel état...
Je crois te voir encor, frissonnant, plein d'alarmes,

Embrasser mes genoux, les baigner de tes larmes.
« O reine! vous voyez où le sort m'a réduit;
Mes vaisseaux, mes soldats, les flots ont tout détruit :
Étranger, disais-tu, dans mon malheur funeste,
La mort ou vos bontés, c'est tout ce qui me reste. »
Des traits de la pitié l'amour perça mon cœur.
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
Va, cesse de pleurer; inconnu, sois tranquille :
Que puis-je? ordonne, viens partager mon asile.

Restes infortunés des ondes en courroux,
Toi, ton fils, à la mort je vous arrachai tous;
Et sans avoir de toi que ton nom, faux peut-être,
De mes Etats naissants je te rendis le maître.
Par un charme inconnu, mais qui flattait mon cœur,
Pour ne songer qu'au tien j'oubliais mon bonheur...
Tout ce qu'elle faisait dans l'ardeur de te plaire,
Pour sa felicité Didon croyait le faire.
Spectacles, fêtes, jeux; perfide, nomme-moi
Des plaisirs que Didon n'ait prodigués pour toi.
J'aurais, si j'eusse pu, banni de ta pensée
Jusques au souvenir de ta douleur passée,
Dans l'espoir que mes dons, par un tendre retour,
Préparaient ton cœur aux transports de l'amour;
Mais plus je m'efforçais de le rendre sensible,
Moins ce cœur à mes feux paraissait accessible.
Je rougis à la fin de brûler sans espoir;
Je crus que le penchant céderait au devoir;
J'évitai ta présence, amante infortunée!
Dans mes palais, partout je retrouvais Énée.
Je sentais ma vertu s'affaiblir chaque jour;

Ma raison succombait sous l'effort de l'amour :
Ce n'est plus cette ardeur encor faible, incertaine;
C'est un feu dévorant qui court de veine en veine.
J'avais en vain juré de fuir un autre hymen;
Vingt rois, qu'avaient aigris les refus de ma main,
M'offraient en vain la mort si j'épousais Énée;
Dangers, devoirs, serments d'éviter l'hyménée,
Tout fuyait à sa vue; Énée était vainqueur,
Et l'excès de mes feux balançait ma pudeur.
Enfin je crus te voir sensible à ma tendresse :
Tes yeux, pleins de langueur auprès de ta maîtresse,
Semblaient trahir tes feux, m'exprimer tes désirs,
Mendier du retour, m'inviter aux plaisirs.
Sur mes sens aussitôt ma raison perd l'empire;
Je ne me connais plus, je brûle, je désire,
J'espère... Tu me fais l'aveu de ton amour.
J'ose..... Hélas! Est-ce à moi de rappeler un jour,
Un jour que je voudrais retrancher de ma vie?
Loin de la retracer, pleurons mon infamie...
Mais non, non, je n'ai point alors perdu l'honneur;
Non, traître, je le mis en dépôt dans ton cœur :
Tu me juras ta foi, je te donnai la mienne,
La honte est pour celui qui veut trahir la sienne.
Ce nœud, quoique secret, doit être respecté;
Les serments font l'hymen, non la solennité.
Les dieux, que tu rendis garants de ta promesse,
Ces dieux me sont témoins que, malgré sa tendresse,
Jamais pour toi Didon n'eût éteint sa vertu;
C'est au nom seul du ciel que mon cœur s'est rendu.
Je te crus engagé par un nœud légitime,
Et sacré par l'hymen, l'amour est-il un crime?
Je n'ai jamais senti ces remords dévorants,

D'une âme criminelle implacables tyrans.
Mes jours coulaient heureux dans une paix profonde :
Ton épouse, oubliant tout le reste du monde,
Marchait avec orgueil, esclave de tes vœux,
Et croyait plaire au ciel en te rendant heureux.
Un instant détruit tout. O mortelle pensée!
Ton départ en enfer change mon élysée :
Autrefois je pouvais désirer et jouir,
Et maintenant que puis-je? Hélas! pleurer, gémir.

Chère Élise, ô ma sœur! c'est toi qui m'as perdue;
Tu versas dans mon sein le poison qui me tue :
Ton amitié, sans cesse irritant mon ardeur,
Me vantait ses aïeux, ses vertus, sa valeur.
Carthage, disais-tu, sous ses lois florissante,
Devait porter aux cieux sa tête triomphante;
Et reine, amante heureuse, unie à ses destins,
Je n'aurais à couler que des moments sereins.
O mensonges flatteurs qui m'avez trop séduite!
J'ai dédaigné vingt rois, et ce Troyen me quitte!
Faut-il qu'à tes conseils mon cœur se soit prêté?
Ne pouvais-je à l'amour opposer la fierté?
Ah! paisible du moins et dans l'indifférence,
J'aurais vu fuir mes jours, heureux par l'innocence;
Et vous, mânes sacrés de mon premier époux,
La foi que je vous dus serait encore à vous.

Qu'ai-je fait? malheureuse! à quoi suis-je réduite?
Perfide, vois les maux où m'expose ta fuite;
Vingt rois que j'ai braves menacent mes états.
Vois nos champs, vois ces murs hérissés de soldats;

Vois Iarbe à leur tête, échauffant le carnage,
Le fer, la flamme en main anéantir Carthage.
Moi, femme, sans appui, comment parer ses coups?
Comment de tant de rois apaiser le courroux?
Où me cacher? où fuir? où trouver un asile?
J'en avais un, hélas! et j'y vivais tranquille;
C'est pour t'avoir aimé qu'il ne m'en reste plus,
Et peu de jours heureux m'ont été bien vendus...
Irai-je avec mon peuple, et loin de cette terre,
Mendier dans Sidon du secours à mon frère?
C'est sa fureur, c'est lui qui, de son or jaloux,
Enfonça le poignard au sein de mon époux.

Irai-je à ces tyrans, armés contre ma vie,
Offrir, pour les calmer, une main avilie?
Moi qui les ai tous vus, amants humiliés,
Déposer, mais en vain, leurs sceptres à mes pieds?
Rois, animez plutôt vos soldats au carnage;
Palais, embrasez-vous; tombez, murs de Carthage!
Et toi, perfide, et toi, plus barbare qu'eux tous,
Viens de ta propre main me livrer à leurs coups :
La recevant de toi, la mort me sera chère;
Tu m'entendras encore, à mon heure dernière,
Former des vœux pour toi, te dire : « Cher amant,
J'ai vécu pour t'aimer, et je meurs en t'aimant. »

Eh bien! que tardes-tu? couvre-moi, nuit profonde!
Mon amant est le nœud qui m'attachait au monde;
L'innocence, l'honneur me le faisaient chérir;
Je les ai tous perdus... Je n'ai plus qu'à mourir.
Quel prix pour mes bienfaits, quel prix pour ma tendresse!

Mourir! ah! c'est donc là le sort qu'à ta maîtresse
Réservait... Mais que sens-je? et quel trouble en mon sang?
Dieux! le fruit de mes feux vient d'agiter mon flanc!
Eh bien! je m'y résous, vivons pour être mère.
Cher amant, voudras-tu lui refuser un père?
C'est ton sang, c'est ton fils, son sort doit t'attendrir;
Avant de voir le jour le feras-tu périr?
Quand même je pourrais, après ta perfidie,
Traîner en sa faveur le fardeau de ma vie,
Mes troubles, mes soucis, l'horreur de mon destin,
Sans doute lui feront un tombeau de mon sein;
Ah! s'il voyait le jour! si, portrait de son père,
Il folâtrait déjà sous les yeux de sa mère,
La vie aurait encor pour moi quelques douceurs :
D'une main caressante il essuirait mes pleurs;
Je t'aimerais en lui, je t'y verrais sans cesse :
« Voilà ses traits, ses yeux, sa fierté, sa noblesse,
Dirais-je avec transport; c'est lui, c'est mon amant,
C'est Enée; il avait cet air tendre et charmant,
Cette aimable candeur brillait sur son visage,
Quand, victime des flots, il parut dans Carthage. »

Mais puisque enfin le ciel, propice à tes souhaits,
Au lieu de les punir, protége tes forfaits;
Puisque pour t'arrêter, pitié, reconnaissance,
Amour, nature, honneur, tout paraît sans puissance :
Je ne te retiens plus, ingrat, fuis loin de moi,
Vénus n'a pu produire un monstre tel que toi;
Horrible nourrisson des tigres d'Hircanie,
Ta bouche avec leur lait suça leur barbarie,
Et les mers en fureur, te roulant dans leurs flots,

T'ont vomi sur ces bords pour m'accabler de maux.
Monstre, tu sus trop bien remplir ta destinée.
Je suis du monde entier la plus infortunée.
Je brûle, je languis, je condamne mes feux :
Pour détacher mon cœur de ses indignes nœuds,
Malheureuse ! il n'est rien que ma raison n'emploie ;
L'amour semble encor plus s'attacher à sa proie.

Eh bien ! puisque le ciel rend vains tous mes efforts,
Suivons aveuglément le cours de mes transports
Que m'importe qu'un monde où règne l'injustice
Au gré des préjugés m'élève ou m'avilisse ?
Non, n'écoutons plus rien que la voix de mon cœur :
Ma gloire, mon désir, mon devoir, mon bonheur
Est de suivre l'époux à qui je suis liée ;
Quelle autre à ses revers doit être associée ?
Cher amant, vois sur moi jusqu'où va ton pouvoir...
Fuis, mais dans tes vaisseaux daigne me recevoir :
Conduis-moi, si tu veux, aux plus lointains rivages,
Je te suivrai partout : écueils, frimas, orages,
Je n'examine rien ; rien peut-il m'effrayer ?
Je suis prête à tout fuir, à tout sacrifier :
Ces murs que j'ai bâtis, mes sujets, ma couronne,
Le monde, s'il fallait, pour toi je l'abandonne.
Eh ! qu'importe où je vive en vivant près de toi ?
Puis-je rien regretter si ton cœur est à moi ?
L'amour saura de fleurs parsemer ma carrière,
L'amour donne la vie à la nature entière.

O toi, qui dans mon sein mis toutes ses fureurs,
Énée, as-tu jamais bien senti ces douceurs,

Ces élans enflammés vers l'objet que l'on aime,
Ce trouble, ces transports, cet oubli de soi-même,
Ces extases où l'âme, à force de sentir,
Au sein des voluptés semble s'anéantir;
Cette douce langueur, qui suit toujours l'ivresse,
Rend aux désirs leurs feux, au cœur plus de tendresse?...
Ah! dans tes bras jadis j'ai goûté ces plaisirs!
Consumée à présent de stériles désirs,
Abandonnée, en proie aux plus vives alarmes,
Je vais brûler, languir, et sécher dans les larmes;
Voilà, perfide, encor les moindres de mes maux :
Un mot de toi peut seul me rendre le repos :
Mais, si mes pleurs sont vains, si mon offre est frivole,
Si tu veux fuir sans moi, c'en est fait, je m'immole.
Quand tu sors de mes bras pour n'y jamais rentrer,
Quand de moi pour jamais tu vas te séparer,
Quand je perds tout en toi, qui m'attache à la vie?
Non, ce n'est point le fruit de ma flamme trahie;
Nos nœuds rompus, qu'est-il? un témoin odieux
Dont le front offrira ma honte à tous les yeux.
Hélas! toutes les fois qu'il me dirait sa mère,
Il me faudrait rougir et maudire son père!
Et lui, lui-même un jour, partageant mon destin,
Souhaiterait cent fois d'être mort dans mon sein.
« Quel don, me dira-t-il, pleurant son infamie,
Quel don m'avez-vous fait en me donnant la vie?
Mon cœur est innocent : j'ai des rois pour aïeux,
Et le plus vil mortel me fait baisser les yeux.
Reprenez, reprenez ce présent détestable :
Il est dur de rougir quand on n'est point coupable. »

Quel reproche! ô mon fils! Eh bien! meurs dans mon flanc...
Barbare, vois mon bras, armé d'un fer sanglant,
Se plonger dans mon sein; et, bravant la nature,
Y chercher cet enfant, fruit de ton feu parjure;
Vois ses membres naissants dechirés en lambeaux,
Vois son sang, vois le mien couler à longs ruisseaux
De mes flancs entr'ouverts et fumants de carnage,
Mon désespoir, ma mort, et connais ton ouvrage.
Ce projet est terrible, il fait frémir d'horreur...
Cher amant, cher epoux, laisse attendrir ton cœur :
Rendex-le, dieux puissants, sensible à ma prière,
Ou faites à Didon oublier qu'elle est mère!
Mon bras peut s'arrêter au seul nom de mon fils.
La nature... Qu'entends-je? ah, dieux! ce sont ses cris!
« Que vas-tu faire? arrête! O mère impitoyable!
Entends gémir ton fils... Il meurt... est-il coupable? »
Et moi, le suis-je? ingrat! Oui, d'avoir pu t'aimer,
Mais non de fuir un monde où tout doit m'alarmer,
Où le sceptre à la main, sur le trône elevée,
A la honte, au mépris je me vois reservée.
Ah! contraint de choisir l'infamie ou la mort,
Qui peut craindre un instant de terminer son sort?
Devant tout l'univers à rougir condamnée,
Je n'ai déjà que trop souffert ma destinée.
Mourons... Si le trepas ne nous rend point l'honneur,
Ah! de rougir au moins il épargne l'horreur!
Si je commets un crime, ô dieux! votre colère
Doit tomber sur celui qui le rend nécessaire.
Tremble, ingrat! c'est toi seul que puniront les dieux;
Et je vole en mourant t'accuser devant eux.

Cher Énée, ah! plutôt permets-moi de te suivre...
Mais, tout est décidé, pars, je cesse de vivre.
Que ne puis-je à l'instant m'offrir à tes regards,
Pâle, défigurée, et les cheveux épars !
Viens me voir, viens, cruel!... mon teint n'a plus de [charmes :
En proie au désespoir, les yeux noyés de larmes,
Je tiens, en t'écrivant, ma plume d'une main,
Et de l'autre un poignard prêt à percer mon sein.
Détermine mon sort : parle, qu'on me l'annonce;
Didon, pour se frapper, n'attend que ta réponse.

LE JUGEMENT DERNIER

ODE

« Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus,
Justes? vous avez dit, Dieu nous protége en père;
Et partout opprimés, vous rampez abattus
Sous les pieds du méchant, dont l'audace prospère.
Implorez ce Dieu défenseur;
En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance :
Est-il aveugle et sourd? est-il d'intelligence
Avec l'impie et l'oppresseur ?

« Méchants, suspendez vos blasphèmes.
Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix ?

Il nous frappe, il est vrai; mais, sans juger ses lois,
Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
Ce soleil, témoin de nos pleurs,
Amène à pas pressés le jour de sa justice.
Dieu nous paîra de nos douleurs;
Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

« Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!
Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté :
Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.
Est-ce là ce Dieu généreux?
Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille?
Allez, imitez-nous; et, tandis qu'il sommeille,
Soyez coupables, mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à les couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait : l'Éternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde

Où loin des yeux de l'homme il s'était reposé :
Il a paru ; c'est lui ; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains : voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème ;
Ici l'homme à l'homme est égal.
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats ;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts ;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu : c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel ! qui pourrait compter le nombre des coupables ?
Ici près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs :
Sous le vain nom de bienfaiteurs
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir, où vous cacher? l'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème.
Les antres, les rochers, l'univers est détruit :
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il ? répondez-nous?
Vous pleurez! Vains regrets! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort, Dieu vous a promis tous,
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté!
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfants doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourri tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel! rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfants! quelques infortunés!

A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parlait : ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître;
Légions de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

ODE A MONSIEUR

Sur son voyage en Piémont.

Les princes vont bannir ces préjugés antiques
Par qui, dans leurs palais prisonniers politiques,
Ils régnaient inconnus dans leurs propres États.
Nous avons vu des rois, vainqueurs de la mollesse,
Pour chercher la sagesse,
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats.

Tels, dans leurs fictions, les maîtres de la lyre
Représentent les dieux, enfants de leur délire,
Dans l'oubli du nectar laissant les cieux déserts;
Et fatigués d'encens, jaloux d'un libre hommage,
Cachés sous notre image,
Sans tonnerre et sans pompe errant dans l'univers.

France! au fond de sa cour si ton maître s'exile,
Ton bonheur lui prescrit ce sacrifice utile :
Peut-il quitter son peuple investi de dangers?
Mais un frère vanté, mais un autre lui-même,
Pour son prince qu'il aime
Va conquérir les cœurs sur des bords étrangers.

Partez, jeune héros que Turin nous envie;
Sur les pas d'une sœur, de nos regrets suivie,
Visitez cet empire où l'attend un époux,

Où l'Éridan, chanté par cent muses rivales,
Roule ses eaux royales,
Fier d'enlever Clotilde à nos fleuves jaloux.

Sous quel ciel merveilleux l'Amour va vous conduire !
Ces Alpes, ces rochers parlent pour vous instruire ;
Ils sont pleins d'Annibal et pleins de vos aïeux.
Le sang de ces héros qu'adopta la victoire,
Prodigué pour la gloire,
Illustra ces forêts qui soutiennent les cieux.

Vous marchez entouré de prodiges sans nombre :
Là, du peuple romain gît au loin la vaine ombre ;
Devant lui se taisaient les rois respectueux :
Cet immense colosse, élevé par la guerre
Au trône de la terre,
Tombe, et n'est plus, hélas ! qu'un nom jadis fameux.

Ici Rome pourtant demande votre hommage ;
Rome qui d'elle-même est une triste image ;
Rome où les vils troupeaux marchent sur les Césars,
Veuve d'un peuple-roi, mais reine encor du monde ;
Rome sur qui se fonde
La gloire d'un pays deux fois père des arts.

Mais vous ne cherchez pas sur ces rives funèbres
Ces monuments d'orgueil, des ruines célèbres :
L'Amitié vous appelle aux fêtes de l'Amour
En des lieux où, voyant des princes populaires
Du pauvre toujours pères,
On croirait que Bourbon n'a point changé de cour.

Ah! que ces champs heureux où tous les cœurs vous suivent,
Où dans tous les esprits déjà vos bienfaits vivent,
A nos désirs bientôt vous rendent pour jamais!
S'ils possèdent la sœur, nécessaire à leur joie,
Qu'au moins Paris revoie
Le frère qui se doit au bonheur des Français!

LE JUBILÉ

ODE

J'ai vu l'Impiété, de forfaits surchargée,
Triomphante, et partout en Sagesse érigée,
Sur nos autels détruits marcher impunément :
Ses soldats, du Très-Haut vainqueurs imaginaires,
Par ces blasphèmes téméraires
Annonçaient aux mortels leur gloire d'un moment :

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
O Christ! toi qui disais : Ma loi solide et pure
Doit survivre au soleil allumé par mes mains :
Le soleil luit encore et dément ta parole;
Où règne enfin ta loi frivole,
Fantôme, autrefois Dieu des crédules humains?

« Les peuples ne vont plus, aveuglés par tes mages,
Suspendre leurs présents autour de tes images,

Tributaires craintifs d'un bois mangé des vers.
L'enfant même se rit de la mère insensée
Qui veut dans sa jeune pensée
Graver un Dieu menteur, banni de l'univers.

« Tombez, temples chrétiens, désormais inutiles !
L'oiseau seul de la nuit, ou des prêtres serviles,
Fréquentent de vos murs la sombre et vaste horreur.
Embrasez-vous, autels! Rentrent dans la poussière,
Avec leur idole grossière,
Tous ces tyrans sacrés qui trafiquent l'erreur! »

Ainsi parlait hier un peuple de faux sages :
Si ce roi des soleils, sensible à leurs outrages,
Eût dit dans sa pensée : « Ingrats, vous périrez; »
Le tonnerre, attentif à son ordre suprême,
Se fût éveillé de soi-même,
Et les eût parmi nous choisis et dévorés.

Mais tu l'as commandé, la foudre est assoupie,
Grand Dieu! tu veux confondre, et non perdre l'impie.
« Fais triompher ma loi; renais, temps précieux,
O temps où de la grâce ouvrant la source immense,
Durant deux saisons de clémence,
Mon église élargit l'étroit sentier des cieux. »

Eh! bien! sages d'un jour, ces temps viennent d'éclore;
Demandez au Seigneur où sa loi règne encore :
La loi du Tout-Puissant fleurit dans nos cités;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes;

Elle vit même dans vos âmes,
Dont l'orgueil déicide étouffait ses clartés.

Ouvrez les yeux; pleurez vos triomphes stériles;
O Babylone impure! ô reine de nos villes,
Longtemps d'un peuple athée exécrable séjour!
Dis-nous, n'es-tu donc plus cette cité hautaine
Où l'Impiété, souveraine,
Avait placé son trône et rassemblé sa cour?

Sitôt qu'aux champs de l'air l'œil du jour étincelle,
Sur les pas de la Croix qui marche devant elle,
Toute une nation, les enfants, les vieillards,
Les vierges, les époux, les esclaves, leurs maîtres,
Conduits en ordre par nos prêtres,
Du nom de l'Eternel remplissent tes remparts.

Mais que vois-je? où vont-ils ces fils de la Victoire,
Ces guerriers mutilés chargés d'ans et de gloire,
Restes d'hommes, jadis l'effroi de nos rivaux?
Pourquoi ce front baissé, ces bras dépouillés d'armes?
Pourquoi ces prières, ces larmes,
Et ces chefs pénitents qui suivent leurs drapeaux?

O ferveur! ô d'un Dieu triomphe mémorable,
Pleins de la même foi que ce peuple innombrable!
Dans cet humble appareil implorant ta pitié,
Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes vengeances,
Et leurs lauriers, et les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié.

Ciel! quel vaste concours! Agrandissez-vous, temples;
Peuples, prosternez-vous! Soleil, qui les contemples,
Eclairas-tu jamais des spectacles plus saints?
Torrents des airs, craignez d'interrompre ces fêtes!
Taisez-vous, foudres et tempêtes!
Jours de paix, levez-vous toujours clairs et sereins!

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles,
Sion! quitte ce deuil; vois tes enfants rebelles,
Dans ces temps de pardon, revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée;
Et l'Impiété détrônée
Cherche où fut son empire, et ne le trouve pas.

ODE AU ROI

Moi prodiguer aux grands de serviles hommages,
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages!
Non, non, l'art des neuf sœurs est-il l'art de flatter?
Helas! jamais ces grands leur daignent-ils sourire,
Et d'une fleur parer la lyre
Qui s'avilit à les chanter?

Ainsi ces dieux de bronze, enfants de l'ignorance,
Ouvrent les yeux sans voir celui qui les encense,
N'entendent ni ses vœux, ni ses accords flatteurs,
Dorment sur leurs autels quand l'homme les réclame;
Dieux vains, dont le culte diffame
Leurs insensés adorateurs.

Heureux qui, satisfait de lumières bornées,
A d'utiles travaux consacre ses années,
Ignorant le désir d'éterniser son nom !
Malheureux qui se voue aux nymphes du Permesse,
S'il ne possède pour richesse
Qu'un grand cœur et son Apollon !

Ils ne sont plus ces jours où les muses chéries,
Sous l'appui des héros, par des routes fleuries,
Ainsi qu'à la fortune arrivaient aux honneurs :
Sur le monde en tyran le vice altier domine,
Et des arts toujours la ruine
Suit de près la perte des mœurs.

O crime ! ô des mortels ingratitude extrême !
Le citoyen, les rois, les états, le ciel même,
Tout reçoit de nos chants un renom glorieux ;
Et, pour vivre jouet du mépris populaire,
Il suffit, aux yeux du vulgaire,
De parler la langue des dieux.

Fuyez, semez les champs de vos lyres brisées,
Muses, fuyez des lieux où vos voix méprisées
Ne sauraient plus fléchir les destins irrités :
Ces bois, du fier sauvage empire immense et sombre,
Vous offrent déjà sous leur ombre
Un temple que vous méritez.

Jadis, vaste forêt, notre univers barbare
Voyait, comme ces bords dont la mer nous sépare,
L'homme errer, habitant des antres ténébreux :

Vous chantez; nos forêts, nos déserts s'embellissent,
Et les rochers s'enorgueillissent,
Changés en palais fastueux.

Que d'empires naissants! de cités florissantes!
Partout règnent les mœurs; partout des lois prudentes
Gouvernent d'un frein d'or peuples et potentats;
La victoire les suit : souveraine des ondes,
L'Europe enferme les deux mondes
Dans l'enceinte de ses Etats.

Ce que vous avez pu, vous le pouvez encore :
Tremble Europe : ah! bientôt l'éclat qui te décore
Va suivre les neuf sœurs dans ces mondes nouveaux :
Oui, tremble; c'en est fait, le dieu des arts se venge;
La nuit sombre en jour pur se change,
Tes esclaves sont tes rivaux.

Je vois, je vois de loin l'Amérique étonnée
Sortir du fond des eaux, de villes couronnée;
Les forêts du Mexique errantes sur nos mers;
Les mers couvrir nos bords de nations armées :
Nos campagnes de morts semées;
L'Europe entiere dans les fers.

Dieux! éloignez de nous ces funestes ravages;
Restez, muses : daignez embellir nos rivages!
La France a relevé vos autels abattus;
Sous l'ombrage des lis brille un jeune monarque,
Qui près de son trône vous marque
Une place, ainsi qu'aux vertus.

Par lui de l'Hélicon l'indigence bannie
N'osera plus trancher les ailes du génie;
Prompt à toucher le ciel de son front radieux,
Il commande; et, suivis d'un respect légitime,
Voyez les arts, par son estime,
Vengés d'un mépris odieux.

ODE

A S. A. S. LE PRINCE DE SALM-SALM

Ce soleil qui nous luit, le monde entier l'appelle
Roi des astres nombreux dont l'Olympe étincelle,
Et chef-d'œuvre du Tout-Puissant.
Est-il donc le plus grand des flambeaux de la terre,
Ou le plus élevé dans les champs du tonnerre?
Non, non; mais il est bienfaisant.

Tel on distingue Salm dans la foule des princes:
Qu'un autre sous ses lois compte plus de provinces,
Qu'il ait plus de rois pour aïeux;
Eh quoi! de la grandeur sont-ce là des marques?
S'il fait le moins d'heureux, le premier des monarques
Est le dernier devant mes yeux.

Le hasard, des hauts rangs dispensateur suprême,
Rarement aux héros qu'il ceint du diadème
Asservit cent peuples divers;

Sur des trônes obscurs il cache leur naissance :
S'il avait aux vertus égalé la puissance,
Salm eût régné sur l'univers.

O que d'infortunés partagent ses richesses !
Tout parle, tout est plein de ses vastes largesses;
Son peuple en instruit l'étranger;
La mère à ses enfants se plaît à les redire;
Et vaincus par ses dons, les cœurs sous son empire,
Courent en foule se ranger.

Rois, vous foulez aux pieds les droits de la nature!
Seraient-ils donc pour vous un vain son, une injure,
Ces noms et de frère et de sœur ?
Savez-vous honorer et chérir une mère?
Jamais, sans défiance, avez-vous pu d'un frère
Presser le sein sur votre cœur?

Ces paisibles vertus, au peuple abandonnées,
A mon héros aussi le ciel les a données,
Pour embellir ses jours heureux ;
C'est elles qui d'un prince annoncent la sagesse :
Comment un fils ingrat, un frère sans tendresse,
Serait-il un roi généreux ?

J'ai vu, j'ai vu les arts, toujours sûrs de lui plaire,
Ainsi que des enfants auprès d'un tendre père,
Se rassembler autour de lui;
Déjà les muses même, à sa cour honorées,
Célèbrent leurs beaux jours sur des lyres dorées,
Présents de leur plus cher appui.

Tant de vertus, ô Salm! auront leur récompense :
Nous payons tous les biens qu'un maître nous dispense
De dons égaux, mais différents:
Les grands sont les auteurs du bonheur du vulgaire;
Le vulgaire, à son tour, est le dépositaire
De la célébrité des grands.

Je sais qu'à de faux dieux un vulgaire stupide
A prodigué souvent un renom plus rapide
Qu'aux vrais dieux, ses appuis constants.
Mais qu'est-il ce renom? C'est le bruit du tonnerre,
Qui, volant tout à coup aux deux bouts de la terre,
Dure à peine quelques instants.

Ceux qui, par des bienfaits, assurent leur mémoire,
Seuls, vainqueurs de l'oubli, verront fleurir leur gloire
Jusque chez nos derniers neveux :
Le peuple, en la voyant, baisera leur image;
Et les muses jamais ne loueront un roi sage
Sans lui donner leur nom fameux.

Mais qui pourrait prétendre à ce tribut d'estime,
Quand ces muses n'ont point, dans leur langue sublime,
Immortalisé ses hauts faits?
Leur voix commande au monde, en règle les suffrages,
Et la postérité ne porte ses hommages
Qu'aux pieds des dieux qu'elles ont faits.

Oh! si tu dois un jour, protecteur populaire,
Me prêter un abri sous l'ombre tutélaire
Dont tu couvres tant de mortels;

Oui, je veux à ton char lier la Renommée,
Et que la main du Temps, par mes chants désarmée,
Ne puisse briser tes autels.

Le génie est semblable à la vigne fertile :
Est-elle sans soutien? l'on voit sa tige utile
Ramper en étendant ses bras :
D'un raisin égaré que son front se couronne,
De poussière souillé, vert encore en automne,
On le bannit de nos repas.

D'un orme généreux est-elle soutenue?
Elle s'élève alors, suspend près de la nue
Ses fruits qu'ont mûris les beaux jours;
Enivre les humains de sa douce ambroisie,
Et quand l'ormeau vielli n'est plus qu'un tronc sans vie,
Fleurit et l'embellit toujours.

ODE

SUR LA MORT DE LOUIS XV

A MM. LES OFFICIERS DU RÉGIMENT DU ROI

Pleurons, muses, pleurons; que nos lyres gémissent,
La France en deuil succombe aux injures du sort;
Que de cris! Ciel! partout nos temples retentissent
Des chants lugubres de la mort.

Le guerrier même apprend à répandre des larmes :
Des couleurs de la nuit Mars a peint ses drapeaux ;
Et la beauté plaintive aime à voiler ses charmes
Du crêpe fait pour les tombeaux.

Louis n'est plus, hélas ! De sa grandeur prospère,
Vrai sage, il est tombé sans connaître l'effroi ;
Mais ses tristes sujets le pleurent comme un père,
Et semblent mourir dans leur roi.

O des guerriers français élite révérée,
Que n'as-tu point souffert en ce commun malheur !
Perdant un maître, un chef, ta douleur s'est montrée
Aussi grande que ta valeur.

Parons ce monument que lui dresse ton zèle
Des drapeaux qu'à ses yeux tu ravis à l'Anglais ;
Qu'il reconnaisse encor sa légion fidèle
Du haut des célestes palais.

Qu'aux pieds de ce tombeau la France gémissante,
Foulant les léopards terrassés par nos coups,
Pleure, ainsi que la veuve, encore tendre amante,
Sur le bûcher de son époux.

Mais les sons du clairon frappent au loin les nues,
Et les roulements sourds des tambours résonnants
Font errer à longs flots sur nos places émues
Tous les citoyens frissonnants.

Quel vaste trouble ! Où vont ces enfants de la guerre,

Au bruit du bronze en feu grondant sur nos remparts;
Tristes, portant leur fer tourné contre la terre,
Et renversant leurs étendards?

Grand prince! ils vont payer à ta muette image
Le tribut de regrets que l'on doit aux héros;
Est-il pour un grand cœur un plus flatteur hommage
Que les larmes de ses rivaux?

Sors de ce mausolée où leur reconnaissance
A peint de tes vertus les symboles touchants :
Il a paru; guerriers, respectez sa présence,
Bourbon va parler en mes chants :

« Mes mânes sont contents : soyez toujours vous-mêmes,
De vos rois, de l'Etat défenseurs glorieux ;
Vous occupiez mon cœur en ces moments suprêmes
Où j'allais joindre mes aïeux.

« Mais un autre Louis vous rendra ma tendresse;
Relevez ces drapeaux, ces glaives renversés;
Mon fils paraît : Français, tressaillez d'allégresse,
Vos plus grands rois sont surpassés.

« C'est peu de réparer les malheurs de mon règne;
Auguste aspire encore à des succès plus beaux :
Son peuple l'aime : il faut que l'etranger le craigne
Comme roi du monde et des eaux.

« Déjà la mer gémit sous nos vaisseaux agiles;
Alger tremble; Louis combat avec son nom;

Et les princes vaincus jusqu'au fond de ses villes
Viennent implorer leur pardon.

« Je vous entends mes fils; en ces combats insignes
Vous jurez de briller entre tous nos guerriers;
Vous saurez, de vos chefs et de vous toujours dignes,
Cueillir les plus nobles lauriers. »

ODE A LA REINE

SUR LA MORT DE S. A. R. MADAME LA PRINCESSE ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE

Où courent, les cheveux épars,
Ces vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfants et ces vieillards
Inondés de larmes amères?
Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre?
Pourquoi ces citoyens sans nombre,
Partout errants ou rassemblés,
Du sommeil, des amours interrompant les heures,
Font-ils de cris plaintifs retentir nos demeures?

A-t-on vu flotter les drapeaux
D'un voisin prêt à nous surprendre?
Brillent-ils déjà les flambeaux

Qui vont mettre nos murs en cendre?
Quel trouble, hélas! tel fut ce jour (1),
Jour funèbre, où nos derniers princes,
Pour rendre à la paix ces provinces,
De la guerre éternel séjour,
Cédant leur trône antique aux souhaits de la France,
Délaissèrent nos bords pleins de leur bienfaisance.

« Quoi! ces bords sont votre pays,
Et vous ignorez nos alarmes?
Entourés d'armes, d'ennemis,
Ah! nous verserions moins de larmes!
Mais la mort frappe, et désormais
A Léopold rejoint sa fille :
Ces pauvres, immense famille,
Riche autrefois de ses bienfaits,
Nos parents, nos amis, et leur sœur et leur frère,
Tout ce peuple orphelin redemande une mère.

« Ici, par des jeux solennels,
Nous célébrâmes sa naissance;
Plus loin, sous les yeux paternels,
Nous vîmes croître son enfance;
Elle nous promit en ces lieux
De revoir bientôt sa patrie,
Le jour où, de nos cœurs suivie,
Elle passa sous d'autres cieux :
Nous ne la verrons plus; rien ne peut nous la rendre,
Et des murs étrangers posséderont sa cendre. »

(1) On se rappelle quel désespoir montra le peuple le jour où nos princesses partirent de Lunéville.

Pleurez, citoyens malheureux,
Pleurez cette princesse auguste :
Autant son cœur fut généreux,
Autant votre douleur est juste.
Elle est donc plongée au tombeau,
Elle qui vouait sa fortune
A la prospérité commune!
Pareille à ce pâle flambeau,
Astre de nos foyers et rival de l'aurore,
Qui, pour servir nos vœux, lui-même se dévore.

Hélas! vos pères, abattus
Sous le fardeau de la vieillesse,
En me racontant ses vertus,
Retrouvaient leur jeune allégresse.
Quels héros, quels dieux bienfaisants
Ils me peignaient dans ses ancêtres!
« Quoi! disaient-ils, sous d'autres maîtres
Il faut donc finir nos vieux ans?
Nos climats, l'univers, tout est plein de leur gloire,
Et Louis seul en peut effacer la mémoire. »

Pleurez... Mais pourquoi succomber
Au malheur qui vous désespère?
Le ciel n'a pu vous dérober
Votre déesse tutélaire :
Non; d'un grand cœur tel est le sort :
Appui des siens durant sa vie,
Il protége, il sert sa patrie
Dans le sein même de la mort.
Ainsi, lorsque son char a disparu sur l'onde,

Le soleil de ses feux éclaire encor le monde.

Ce sont ces exemples sacrés
Qui nous instruisent d'âge en âge :
Toujours des héros expirés
Les héros vivants sont l'ouvrage.
Suivez ces Germains aux combats :
Sans cesse du sauveur de Vienne
L'ombre terrible se promène,
Et tonne au milieu des soldats,
Guide, enflamme les chefs en qui son cœur respire,
Et, du fond des tombeaux, Charles (1) soutient l'empire.

Semblable à ce prince indompté,
Dieu de la guerre en Germanie,
Parmi vous de l'humanité
Sa fille sera le génie.
Le juste à ces mânes vengeurs
Peindra ses vertus méconnues,
Les malheureux à ses statues
Iront raconter leurs douleurs,
Et le noble désir d'obtenir ces hommages
De mortels bienfaisants peuplera vos rivages.

Mourante, hélas! en vastes dons
Elle épuise encor ses richesses,
Et de sa voix les derniers sons
Vous annoncèrent ses largesses.
Mais d'où part ce torrent de feux?

(1) Charles V, duc de Lorraine, aïeul de la princesse.

Devant moi s'ouvre l'Empirée;
Quelle est cette vierge sacrée
Qui sort sur un char lumineux?
Des éclairs de son front l'univers se décore,
Et la nuit se revêt des couleurs de l'aurore.

Gardez-vous d'en douter, Lorrains;
C'est elle-même, elle s'avance;
De ses aïeux, vos souverains,
Un chœur illustre la devance :
Sur le front d'un fier conquerant
Celui-là (1) reprit sa couronne,
Et, fils genéreux de Bellone,
Pleura son ennemi mourant.
De vos pères cet autre (2) embellit l'heureux âge;
Ces temples, ces remparts, vos lois en sont l'ouvrage.

Celui (3) qui lève au-dessus d'eux
Une tête si radieuse,
Longtemps dans un exil affreux
Traîna sa jeunesse fameuse.
En proie aux ravages de Mars,
O ma patrie! en son absence
Tu n'étais qu'un désert immense
Tout couvert d'ossements épars :
Il vient, la paix le suit; ces ossements horribles
Marchent, courent s'unir, sont des hommes terribles.

(1) René II, vainqueur de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.
(2) Charles III, fondateur de cette ville magnifique bâtie auprès de l'ancienne ville de Nancy. On l'appelle la Ville-Neuve.
(3) Léopold Ier.

Mais de tant de princes rivaux
Qui peindrait les exploits sublimes?
Ces bords n'ont vu que des héros
Marcher nos maîtres légitimes.
Les voyez-vous se rassembler
Autour de leur fille immortelle,
Qui, toujours aux Lorrains fidèle,
Descend et vient les consoler?
Je l'entends; elle parle, elle est ici présente,
Et fait couler le miel de sa bouche éloquente :

« C'est trop gémir et soupirer :
Ah! calmez ces regrets profanes;
Vos maux viendraient me déchirer
Jusqu'au fond du séjour des mânes.
Je vous aimais, et chez les morts
Cette même ardeur m'a suivie;
Loin de vous s'écoula ma vie,
Mais mon cœur habitait vos bords :
Du moins, du moins rendue à des rives si chères,
Ma cendre ira dormir au tombeau de mes pères.

« Gardez ces restes précieux,
Gages derniers de ma tendresse,
Et que le nom de mes aïeux
Sur vos bouches vole sans cesse.
Vantez en eux des bienfaiteurs,
Et non point vos antiques princes;
Louis commande à ces provinces,
Comme eux il a droit à vos cœurs.
Que dis-je? ah! que vos cœurs à Louis seul se donnent :

C'est moi, c'est mes aïeux, leurs ombres qui l'ordonnent.

« Leur sceptre est brisé pour jamais,
Il est brisé ; mais, ô Lorraine!
Déjà pour toi l'heureux Français
Les voit tous revivre en sa reine.
Sans doute dès ses jeunes ans
On lui redit leurs grands exemples;
Que de ses pères dans tes temples
Étaient cachés les ossements :
S'ils aimaient les Lorrains, le même amour l'enflamme,
Et toutes leurs vertus ont passé dans son âme. »

L'ombre a dit : vous savez ses lois,
Voici sa tombe redoutable;
Jurez-y, peuples, à vos rois
Une tendresse inviolable?
Parlez. « Nous jurons à Louis
De vivre tous Français fidèles :
Oui, s'il restait des cœurs rebelles
Que sa vertu n'eût point conquis,
O reine, ô des Lorrains chère et douce espérance!
Il les reçut de vous dévoués à la France. »

ODE SUR LA GUERRE PRÉSENTE

Après le combat d'Ouessant.

Il a fui devant nous, pour retarder sa perte,
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux :
A peine pour combattre ont paru nos vaisseaux,
Il laisse au loin la mer déserte.
Des Français menaçants l'image le poursuit :
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres,
Et dans ses ports, jadis célèbres,
Il court de son salut rendre grâce à la nuit.

Tu disais cependant, anarchique insulaire :
Environné des mers, seul, je suis né leur roi;
L'orgueil des nations s'abaisse avec effroi
Sous mon trident héréditaire :
Les Français sont ma proie; ils n'affranchiront pas
Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse,
Déjà vaincus de leur mollesse,
Et du seul souvenir de nos derniers combats.

De tes chefs dédaigneux l'espérance insensée
D'avance publiait nos vaisseaux prisonniers,
Et Londres attendait nos plus braves guerriers,
Qu'ils enchaînaient dans leur pensée :
A leur table insultante ils conviaient Bourbon;
Bourbon qui, sur les flots essayant sa vaillance,
Prouve sa royale naissance
En bravant des périls aussi grands que son nom.

Rendez-nous ce héros, mer trop longtemps jalouse;
C'est à lui d'annoncer la honte des Anglais;
Il vient; feux d'allégresse, entourez son palais
Qu'attristaient les pleurs d'une épouse.
O tendresse! ô transports par la gloire permis!
Couple heureux! plaisirs purs où leur âme se noie,
Croissez de la publique joie,
Et de l'abaissement de nos fiers ennemis.

Aux armes! fils des rois; nos vaisseaux vous demandent,
Impatients du port et de l'oisiveté;
L'Anglais, pour avoir fui, n'est pas encor dompté;
D'illustres dangers vous attendent :
Aux armes! que l'honneur vous enlève à l'amour;
De nouveau sur la mer tout Albion s'avance,
Et, triomphant de votre absence,
Par d'insolents défis presse votre retour.

Quel tumulte! quels cris d'allégresse et de guerre!
Annoncent-ils Bourbon aux rivages français?
C'est lui-même : soldats, illustrés d'un succès,
Fendez les eaux, fuyez la terre;
Périssent les Anglais et leurs défis altiers!
Ciel! que de sang versé teindra l'humide plaine!
Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités enceintes de guerriers.

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas,
Vaisseaux heurtant vaisseaux, soldats contre soldats
Epuisant leurs haines natales.

Triomphons ou mourons : quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne suit les premières alarmes
Dont Louis voit troubler son règne paternel!

Songez, en défiant l'Anglais et les tempêtes,
Que si vous prodiguez votre sang généreux,
Ce n'est point pour tenter un de ces vols heureux
Ennoblis du nom de conquêtes;
Français, vous combattez pour l'honneur des Français;
Vos affronts commandaient la guerre qui s'élève :
Un siècle efféminé s'achève;
Qu'un siècle de grandeur s'ouvre par vos succès!

Vengez-nous; il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats;
D'une servile paix prescrite à nos Etats
C'est trop laisser vieillir l'injure :
Dunkerque vous implore; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardaient son rivage,
Et de son port, dans l'esclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux rois?

Dieu, qui tiens sous tes lois la fuite et la victoire;
Toi dont le souffle apaise et soulève les eaux,
Qui pousses à ton gré les empires rivaux
Vers leur décadence et leur gloire;
Si l'injustice arma nos ennemis jaloux,
A nos vaisseaux, conduits par tes mains tutelaires,
Soumets les vents auxiliaires;
Descends, Dieu des Bourbons, et combats avec nous.

Des vertus de Louis récompensant la France,
Tu permets qu'il revive en sa postérité;
De ce palmier tardif un rameau souhaité
Est promis à notre espérance :
Naissez, fils de l'Etat, pour le voir triomphant!
Grand Dieu! tu ne veux point, déshonorant nos armes,
Troubler, par le deuil et les larmes,
Les fêtes qu'on prépare à ce royal enfant.

Non, généreux guerriers, cet enfant vous présage
Et la faveur du ciel et des lauriers certains :
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la mer pour apanage.
Nuit qui sauva l'Anglais, prompt à fuir nos vaisseaux,
C'est toi que j'en atteste, et toi, guerre intestine,
Qui tiens la dernière ruine
Pendante sur le front de ces tyrans des eaux.

O vous qu'ils opprimaient! fils des mêmes ancêtres,
Racontez leurs revers, enhardissez nos coups,
Colons républicains, par la victoire absous
D'avoir banni d'injustes maîtres;
Français par l'amitié, depuis ce jour vengeur
Où Vergennes, du monde assurant la balance,
Consacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre univers, où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat retranché pour jamais;
La liberté transfuge opposant à l'Anglais
Empire élevé contre empire,

Leurs climats épuisés d'hommes et de trésors,
Les champs américains dévorant leurs armées,
Leurs flottes en vain consumées,
Leur triple Etat courant s'engloutir sur vos bords.

Et nous sommes Français! et dans nos ports timides
Ce reste de vaincus veut imposer des lois!
Eveillez-vous, guerriers, et rendez à nos rois
Le trône des Etats humides :
Jusqu'en leurs forts ailés entrez victorieux;
Frappez ces légions, leur dernière espérance;
Que le bruit de votre vengeance
Aille au fond des tombeaux réjouir nos aïeux.

Déjà sont accourus, tout rayonnants de gloire,
Orgueilleux de revivre en vos chefs indomptés,
Et Duquesne et Forbin, tous ces héros vantés
Dont les mers gardent la mémoire;
Ils vous suivent, brûlant de combattre avec vous.
Les voyez-vous, guerriers, ces fantômes terribles,
De leurs bras encore invincibles,
Pousser vers l'ennemi vos vaisseaux en courroux?

« Ici sont les Anglais; des dangers qu'il affronte
Chacun de vous aura son père spectateur :
Marchez, vous disent-ils, devant vous est l'honneur;
Derrière, à vos côtés, la honte. »
Mânes de nos héros, vous serez satisfaits;
Vous ne rentrerez point dans l'eternel silence,
Affligés d'avoir vu la France
Réduite à regretter l'opprobre de la paix.

ODE IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES

Faite par Gilbert, huit jours avant sa mort.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance.
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

ÉPITRES
HÉROÏQUES ET MORALES

LA MARQUISE DE GANGE

A SA MÈRE

Ma mère... je frémis! que vais-je vous apprendre!
Aurez-vous, sans mourir, la force de m'entendre?
C'était peu que le ciel, brisant un nœud chéri,
Vous donnât à pleurer la perte d'un mari;
Il vous restait au moins, pour essuyer vos larmes,
Un objet où vos yeux en retrouvaient les charmes;
Mais cet objet si cher, l'orgueil de votre amour,
Le seul fruit de vos feux qui vît encor le jour,
Hélas! quoique innocente, à souffrir condamnée,
Loin de vous votre fille expire assassinée.
Vous pleurez!... Et je suis la cause de vos pleurs,
J'ai dû taire mon sort, vous cacher vos malheurs;
Et j'ai révélé tout!... Ah! pardonnez, ma mère...
L'heure qui va sonner peut-être est ma dernière :
Il me reste un moment; c'est à peindre mes maux,
A signer le pardon de mes cruels bourreaux;
C'est à vous consoler que je le sacrifie...
Dieux! si ma perte allait abréger votre vie!
Ah! ma mère! ah! combien la mort va me coûter!
Mon cœur vers vous s'élance, et ne peut vous quitter;
Du coup qui l'en détache il frémit, il murmure,

Et je meurs de vos maux plus que de ma blessure.
Mais pourquoi tant de pleurs? pourquoi ces cris affreux?
Pourquoi ce désespoir, ces regrets douloureux,
Ce sombre abattement? Ces serments de me suivre
Me rendront-ils à vous? me feront-ils revivre?
Non : tout leur fruit sera de hâter vos vieux ans,
D'ajouter des douleurs à mes derniers instants.
Dieu devait-il nous faire une âme si sensible?
Que ne m'aimez-vous moins! je mourrais plus paisible.
Helas! qu'est devenu ce temps où votre cœur
Dans mes lettres jamais ne puisait la douleur;
Où Gange, toujours tendre, était loin de me croire
Capable d'un amour qui pût blesser ma gloire?
Tout alors m'assurait le destin le plus doux;
Quand, voulant habiter et vivre parmi nous,
Ses frères criminels arrivèrent, me virent,
Et du feu le plus noir pour mes charmes s'éprirent :
L'un, hardi dans ses vœux, dissimule, cruel,
Avait voué ses jours au service du ciel;
L'autre, né généreux, tendre, mais temeraire,
Prétendait aux lauriers que l'on cueille à la guerre.
Ils osèrent tous deux me déclarer leur feu;
Le dédain fut le prix de ce coupable aveu :
Qui? moi! moi, j'aurais pu répondre à leur tendresse?
Moi, femme sans honneur, j'aurais eu la faiblesse
D'outrager mon époux, de tralir mon amant,
Gange? lui, de mes jours le charme et l'ornement?
Ah! mon devoir fût-il un rempart peu solide
Pour défendre mon cœur d'un amour si perfide,
Ma vertu suffisait; et vos leçons, ma mère,
N'ont point à votre fille enseigné l'adultere.

Furieux cependant de se voir mépriser,
D'Orme (1) auprès de son frère osa m'en accuser :
Gange, un instant séduit, le crut, et dans sa rage
Il voulut me punir, venger son faux outrage,
Et sans daigner me voir, sans daigner m'écouter,
Dans le fond d'un cachot me fit précipiter;
Mais on l'avait trompé; c'est mon époux, je l'aime,
Je lui pardonne tout : non, jamais de lui-même,
Jamais il n'eût conçu des soupçons sur ma foi;
Et des maux qu'il m'a faits il souffrit plus que moi.
J'ai vu son repentir, je l'ai vu plein d'alarmes
Tomber à mes genoux, arrosés de ses larmes,
S'accuser, détester cet injuste soupçon,
Et, plus amant qu'époux, implorer mon pardon.
Au moins n'est-ce pas lui dont la main forcenée
Dans mon sang répandu sans pitié m'a traînée.
Depuis longtemps absent, il ne sait même pas
Que mes yeux sont voilés des ombres du trépas;
Et peut-être inquiet, brûlant d'impatience
D'oublier sur mon sein les rigueurs de l'absence,
Revient-il à l'instant, croyant déjà me voir
Voler, ouvrir mes bras, prêts à le recevoir.
Vain songe! quel spectacle étonnera sa vue!
Sur un funèbre lit son épouse étendue,
Pâle, sanglante encore, et d'une faible voix
Lui criant : « Gange, adieu pour la dernière fois! »
Quel désespoir pour lui! que de larmes versées!
Quels maux seront les siens! ô funestes pensées!
J'entends déjà ses cris : « Quels sont ses assassins?

(1) C'était l'abbé de Gange.

Les monstres, où sont-ils? qu'ils meurent de mes mains! »
Mais que deviendra-t-il, grand Dieu! que va-t-il faire,
Quand on lui répondra : « Ce monstre est votre frère? »
Il mourra de douleur... et peut-être à mes yeux!
Non : Dieu m'épargnera ce spectacle odieux;
Dieu devant son retour fermera ma paupière.
La douceur de le voir à mon heure dernière
Sans doute embellirait les bords de mon cercueil;
Mais s'il faut de ses jours acheter ce coup d'œil,
J'aime mieux expirer sans jouir de sa vue,
Et je pardonne encore à l'ingrat qui me tue.
C'est ce d'Orme imposteur, cet amant inhumain,
Qui contre moi de Gange avait armé la main;
Ce d'Orme qui, feignant de partager mes peines.
Obtint de mon époux qu'il briserait mes chaînes,
Et qui, se prévalant du nom de bienfaiteur,
Revint insolemment me demander mon cœur;
Lui, seul auteur des maux où l'on m'avait réduite,
Sans doute il ignorait que j'en étais instruite;
Mais mieux je le savais, mieux ces fers, tour à tour
Rompus, forgés par lui, me montraient le détour
Par où ses yeux cherchaient la route de mon âme,
Moins votre fille osa désespérer sa flamme :
Mon cœur saignait encor des maux qu'il m'avait faits.
D'un rayon d'espérance amuser ses souhaits,
Malheureuse! c'était compromettre ma gloire :
Instruire mon époux d'une ardeur aussi noire,
C'était troubler ses jours pour m'en faire un appui,
C'était semer la haine entre son frère et lui;
Que faire? d'Olinval (1), pour comble d'infortune,

(1) Le chevalier de Gange.

Me rapportait encor sa tendresse importune...
Non, tout ce qu'en prison j'avais souffert de maux;
Non, ces nuits sans sommeil; non, ces jours sans repos,
L'horreur de voir à tort ma vertu soupçonnée,
D'être par mon époux trahie, abandonnée,
Tout cela n'était rien près de mon embarras :
Gange en ce temps encor s'arracha de mes bras.
Je ne sais si mon cœur, alors qu'il vint m'apprendre
Ce voyage fatal qu'il devait entreprendre,
Pressentit le destin qui m'allait accabler,
Mais mon sang se glaça; je ne pus lui parler :
Tout mon corps frissonnait de secrètes alarmes,
Je poussais des soupirs, mes yeux fondaient en larmes,
Et je crus même entendre une plaintive voix
Me dire en l'embrassant... C'est la dernière fois.
Il partit; et, le front tout rayonnant de joie,
Déjà ses deux rivaux croyaient tenir leur proie.
En vain je me voulus dérober à leurs yeux;
Partout je retrouvais leur visage odieux.
Avant-hier enfin, de tristesse abattue,
Après l'aurore au lit je me vis retenue.
Je jette en m'éveillant les yeux autour de moi :
Ils étaient à mes pieds : jugez de mon effroi...
J'étais seule, on avait écarté mes suivantes.
Que faire? hélas!... « Répondre à nos flammes brûlantes,
Me criaient-ils tous deux, madame, ou bien mourir :
Il n'est plus de retard, parlez, il faut choisir. »
Et tout en me parlant, d'Orme, d'un air farouche,
L'œil en feu, présentait une coupe à ma bouche;
Je la saisis, je feins d'en boire le poison,
J'implore les secours de la religion :

D'Orme va les chercher ; et moi, dans son absence,
J'ose de d'Olinval invoquer la clémence;
Je m'élance à ses pieds que je baise en pleurant :
« Si la vertu sur vous a le moindre ascendant,
Si vous aimez un frère à qui l'hymen me lie,
Si vous m'aimez moi-même, accordez-moi la vie. »
Mes larmes, mon effroi, la pâleur de mon teint,
Ce trouble attendrissant qui m'agitait le sein,
Ce pouvoir que mon sexe a sur l'homme sensible,
Tout semblait adoucir ce lion inflexible :
J'allais tout obtenir, il répandait des pleurs :
D'Orme rentre, il le voit partager mes douleurs,
Et sans l'importuner d'un reproche inutile,
Terrible, un glaive en main, l'œil de rage immobile,
Fond sur moi, de vingt coups me déchire le flanc,
Fuit, emmène son frère, et me laisse en mon sang
Me traîner en criant : Au secours! on me tue!...
Je mourais : on arrive, et je suis secourue,
Mais en vain, c'en est fait, mon trépas est certain :
Tous mes coups sont partis d'une trop sûre main.
Ce n'est que pour souffrir que je respire encore :
Le ciel entre un époux qui m'aime et que j'adore,
Entre ma mère et moi, va de l'éternité
Élever malgré nous le rempart redouté.
Nous ne nous verrons plus, nous qui n'étions qu'une âme...
Vous n'avez plus de fille, et Gange plus de femme :
Moi, je vous perds tous deux, et j'emporte en mourant
La douleur d'affliger ma mère et mon amant.
Mon amant! en prison par lui je fus plongée,
Il me persécuta, je dois être vengée ;
Ah! je le serai trop!... on va le soupçonner

De m'avoir fait, hélas! lui-même assassiner,
Et sans autres raison que mes pleurs, que mes peines,
Peut-être sera-t-il chargé d'horribles chaînes,
Comme un vil criminel traîné dans un cachot;
Que vous dirais-je enfin, conduit sur l'echafaud?
Ah! ma mère! mais non, vous prendrez sa défense:
Allez aux magistrats prouver son innocence;
Montrez-leur cet écrit, c'est votre fille en pleurs,
C'est moi qui vous en prie au nom de mes douleurs.
Lisez, contez-leur tout d'une bouche fidèle;
Dites... mais pardonnez, déjà ma main chancelle,
Tout mon corps se raidit, je me sens assoupir,
J'expire, et c'est pour vous qu'est mon dernier soupir.

LE CRIMINEL

D'ORVAL A MÉLIDOR

S'il est possible encor de t'arracher au crime,
De retenir tes pas sur les bords de l'abîme;
Si des plaisirs déjà savourant le poison,
Ton âme n'est point sourde au cris de la raison;
O mon cher Melidor, permets que je t'eclaire,
Ouvre un moment les yeux sur le destin d'un frère,
Vois jusqu'où m'a conduit la soif des voluptés.
Pleure-moi, plains mes maux, que j'ai trop mérités,
Et tremble de marcher sur les pas d'un coupable.
Mon exemple est terrible, et mon crime exécrable.

L'amour et l'amitié, l'hymen, l'humanité,
L'honneur, les lois, le ciel, je n'ai rien respecté.
J'ai tout trahi; je suis un monstre sanguinaire
Dont le fer d'un bourreau doit délivrer la terre.
Malheureux! je frémis en songeant à mon sort,
Le seul nom de mon crime est l'arrêt de ma mort;
Et l'instant précieux que j'emploie à t'instruire
Est le dernier peut-être où je pourrai t'écrire...
Ces chaînes, ces prisons, que le coupable en pleurs
Remplit à tout moment du cri de ses douleurs,
Ces échafauds honteux dressés pour son supplice,
Tout ce que pour punir inventa la justice,
Menace incessamment mes regards éperdus :
Mais mon trépas n'est rien s'il te rend aux vertus.
Non, ce n'est point les fers, la perte de ma vie,
Ce n'est pas même un nom marqué d'ignominie
Que redoute ton frère au repentir livré;
Il tremble de mourir sans t'avoir éclairé.
La vérité, longtemps à moi-même inconnue,
Sur les bords du tombeau brille enfin à ma vue;
Mais son jour trop tardif est déjà vain pour moi :
Et, s'il me sert encor, c'est pour voir plein d'effroi
Le repos, le bonheur que m'a ravi le crime,
Et les tourments affreux dont il me rend victime.
Qu'il passe donc en toi, ce jour si redouté;
Je te laisse, en mourant, pour bien la vérité.
Vois combien aisément on tombe au précipice :
Les charmes du plaisir sont le masque du vice;
Sous ces dehors trompeurs, il éblouit nos yeux;
D'abord faible, on finit par être vicieux.
J'avais, il t'en soutient, des vertus en partage;

Mes crimes du plaisir ont tous été l'ouvrage.
Tendre ami, riche affable, et guerrier valeureux,
Je servis mon pays, j'aidai les malheureux,
Et le poste éclatant que j'occupe à l'armée,
Je le tiens de mon bras et de ma renommée :
Heureux si j'avais su gouverner mes penchants!
Les passions pour nous sont d'aimables tyrans.
D'un sexe impérieux adorateur volage,
De beautés en beautés je portais mon hommage.
Ma naissance, mon nom fameux par les combats,
Ce faste éblouissant qui marchait sur mes pas,
D'un peuple de Phrynés chatouillaient l'avarice,
Et leurs charmes trompeurs, aidés par l'artifice,
Dans mon cœur dévoré par la faim du désir,
Versaient en même temps le vice et le plaisir.
La raison, mais en vain, me découvrait l'abîme ;
Je courais au bonheur sur la route du crime :
Ce juge redouté qui tonne au fond des cœurs,
La conscience, en moi s'armant de traits vengeurs,
S'indignait, combattait, me gourmandait sans cesse ;
Je noyais mes remords dans les flots de l'ivresse :
Des bras d'une Laïs, bientôt vil suborneur,
J'allai de l'innocence attaquer la pudeur;
Et, du titre d'épouse abusant sa tendresse,
Je lui ravis l'honneur, et ris de sa faiblesse :
Et tu ne tonnais pas, grand Dieu ! que tardais-tu ?...
Ma mort était trop peu pour venger la vertu :
Il me manquait encore un titre à ta colère;
Oui, celui d'assassin, oui, celui d'adultère.
J'avais franchi la borne ; et, coupable une fois,
L'homme pour s'arrêter ne connaît plus de lois :

Raison, gloire, amitié, religion, nature,
J'avais tout oublié, tout; et mon âme impure,
Si ta mort eût comblé son plus léger désir,
Aurait de ton sang même acheté le plaisir;
Dusses-tu me haïr, non je ne puis le taire,
L'amour à cet excès m'eût rendu sanguinaire :
De mon plus cher ami devenu le bourreau,
Monstre, j'ai bien osé le plonger au tombeau,
Lui dont j'avais séduit la moitié si chérie!
Lui qui dans Fontenoi me conserva la vie!
Mais sois instruit de tout, vois jusqu'aux moindres traits :
Qui peut craindre un moment d'avouer ses forfaits,
Qui peut les excuser chérit encor le crime.
Accable qui voudra d'un mépris légitime
Un malheureux rendu la honte de son sang,
D'autant plus criminel que plus noble est son rang;
Je n'en murmure point : toi-même, toi, mon frère,
Tu dois me détester, si la vertu t'est chère.
Mon frère! ce doux nom m'est-il encor permis?
A l'échafaud voué... mes parents, mes amis
Doivent me rejeter, doivent me méconnaître.
Je suis le déshonneur du sang qui m'a fait naître;
J'ai perdu jusqu'au droit d'exciter la pitié :
Tout de moi, jusqu'au nom, tout doit être oublié.
Voilà, cher Mélidor, voilà ce qu'il m'en coûte
Pour avoir des vertus abandonné la route!
Mes jours!... Ah! que ne puis-je encor les réparer!
Mais je n'ai qu'un instant... Qu'il serve à t'éclairer.
Vois enfin, vois, mon frère, où l'amour nous entraîne,
Et tremble si jamais tu gémis dans sa chaîne...
Que ne puis-je t'armer contre ses faux attraits!

Il promet le bonheur et nous mène aux forfaits.
Ah! si tu connaissais le prix de l'innocence!
Si tu pouvais savoir quelle est sa récompense!
Crois-moi... nul ne sait mieux combien vaut la vertu
Que l'homme criminel, quand il s'est reconnu.
Une aimable sirène avait su me séduire :
Mes vœux étaient fixés; heureux sous son empire,
Je m'en croyais aimé, l'ingrate me trahit.
En proie à ces fureurs qu'allume le dépit,
Je jurai d'abhorrer tout son sexe perfide.
L'amitié désormais devait être mon guide;
Je voulais asservir mon cœur à la raison.
Bélidor à Paris m'ouvre alors sa maison :
Peu content qu'à son bras ton frère dût la vie,
Au rang de ses amis ce vieillard m'associe.
C'est dans mes entretiens qu'il cherchait ses plaisirs,
Et les siens, jusqu'alors bornant tout mes désirs,
Commençaient à verser le repos dans mon âme,
Quant par lui présenté je vins devant sa femme;
Sa femme!... ah! Mélidor!... A peine en son printemps...
Je la vois... C'est Vénus... Malgré tous mes serments,
Je brûle, je languis, je ne puis plus m'en taire...
Je n'examinai point si ma flamme adultère
Outrageait un ami qui m'accablait de biens,
Si sa femme pouvait, perfide à ses liens,
Sans flétrir son honneur répondre à ma tendresse!
Mon âme ne songea qu'à fléchir ma maîtresse.
Je déclarai mes feux, ou plutôt ma fureur.
Mon criminel aveu fut payé de bonheur...
J'en jouis... Et l'époux de ma coupable amante
Admirant sur mon front la gaîté renaissante,

Pour être défiant, hélas! trop vertueux
Peut-être à l'instant même où cédant à mes feux,
Où souillant son honneur, j'allais, monstre farouche,
Porter insolemment l'adultère en sa couche,
Peut-être qu'il songeait à son indigne ami,
Heureux de voir enfin mon repos affermi...
Et moi, moi, Mélidor... Cette seule pensée
Doit fermer à mes pleurs ton âme courroucée.
Cependant Bélidor s'avance un jour vers moi :
« Mon ami, me dit-il, je suis sûr de ta foi...
Mais il transpire un bruit. Tu vois mes pleurs, pardonne;
Il faut nous séparer: c'est l'honneur qui l'ordonne...
Ne me crois pas atteint du plus léger soupçon;
Nous nous verrons toujours... mais hors de ma maison. »
Je promis tout, mon frère, et peut-être mon âme
Aurait-elle à la fin triomphé de sa flamme.
Je rougis, j'eus horreur d'outrager l'amitié :
Célimène m'écrit, et tout est oublié :
Mais par sa lettre même assuré de mon crime,
Bélidor en fureur attendait sa victime.
Je vais au lieu marqué... Te le dirai-je, hélas!
Vingt fois près d'arriver, retournant sur mes pas,
Je reviens, je m'éloigne; une voix effrayante
Me criait d'un côté : « D'Orval, fuis ton amante;
Regarde son mari brûlant de se venger,
S'attacher à tes pas, tout prêt à t'égorger. »
D'un autre, de amour la voix enchanteresse
Me peignait le plaisir, m'invitait à l'ivresse.
L'amour fut obéi; déjà... Mais son époux
Entre le fer en main, et s'élance sur nous,
Terrible, l'œil en feu, versant des pleurs de rage,

Et déjà du regard punissant qui l'outrage...
« Ingrat, il est donc vrai, je vois ta trahison;
Pour me déshonorer je t'ouvris ma maison :
Viens, lâche, me dit-il; viens, et défends ta vie
Du front dont tu couvrais Bélidor d'infamie.
Je t'aurais pardonné de m'arracher des jours
Dont bientôt la vieillesse interrompra le cours;
Mais me ravir l'honneur!... prends tes armes; si l'âge,
Blanchissant mes cheveux, a glacé mon courage,
S il m'a ravi la force, il me reste le cœur,
Et si je meurs, au moins mourrai-je avec honneur. »
Te peins-tu ma rougeur, ma honte, ma surprise,
Ce vieillard dont l'aspect m'accable et me maîtrise,
L'embarras de sa femme et ses cris superflus?
Pardonne... hélas! d'Orval ne se connaissait plus.
Nous fondons l'un sur l'autre, et mon ami succombe...
Et c'est sous mes efforts!... Grand Dieu!... le voile tombe;
Je le vois à mes pieds défiguré, sanglant;
Je me suis élancé sur son corps expirant,
Je le serre en mes bras, et de ma bouche impure
Pour étancher son sang je couvre sa blessure;
Je pleure, appelle en vain des secours trop tardifs :
La chambre retentit de mes discours plaintifs;
Bélidor! Bélidor! ah! rouvre la paupière,
Dis au moins, dis avant de quitter la lumière,
Dis que ton cœur pardonne au malheureux d'Orval.
Réponds-moi, mon ami!... Vains accents! coup fatal!
Il n'est plus, et je vis! et je suis l'homicide
De ce faible vieillard!... Moi!... son ami!... perfide...
Le désespoir m'enflamme, et d'un bras affermi
J'ai pris ce glaive teint du sang de mon ami.

J'en veux percer mon cœur... Son épouse m'arrête.
« Retire-toi, barbare! ou tremble pour ta tête.
Vois ce corps, vois ce sang répandu par mes coups;
C'est le sang d'un ami, c'est le sang d'un époux,
Femme ingrate et cruelle : et tu veux que je vive?
Ah! rends-lui donc le jour dont ma fureur le prive...
Ou plutôt prends ce glaive, et sur ce corps fumant,
Si tu l'aimes encor, viens, égorge un amant
Qui ne peut plus te voir, qui maudit la lumière.
Je t'en prie à genoux; c'est la grâce dernière
Que désormais je veuille exiger de ta foi;
Ma mort est un bienfait que j'espère de toi... »
En vain, pour apaiser le trouble de mon âme,
Elle attestait encor nos plaisirs et sa flamme.
« Moi, céder à tes vœux, répondre à tes transports?
Regarde ce cadavre, et connais mes remords :
Va, porte ailleurs tes vœux, tes caresses, tes larmes,
Barbare, laisse-moi : périssent tous tes charmes! »
Je sors tout agité d'un trouble furieux;
Le tableau de ma vie était devant mes yeux,
J'y lisais les horreurs dont j'ai souillé ma gloire :
Tous mes crimes enfin accablaient ma mémoire.
Plein de haine pour moi, n'osant plus me montrer,
Moi-même aux magistrats je courais me livrer,
Quand mes amis tremblants, alarmés pour ma vie,
M'entraînent avec eux loin de l'ignominie.
Je viens dans cet asile; et, depuis ces moments,
Solitaire, j'y vis dans le sein des tourments;
Le vautour tourmenté d'une faim dévorante
Acharne moins son bec à sa proie expirante,
Que le remords ne poigne et déchire mon cœur.

Toujours sombre, farouche, et couvert de pâleur,
Je sèche, je languis au milieu des alarmes;
Je me nourris de fiel, je m'abreuve de larmes;
J'invoque le sommeil, et le sommeil me fuit;
Mon œil blessé du jour voit à regret la nuit;
Je voudrais me cacher à la nature entière,
M'enfoncer tout vivant dans le sein de la terre,
Et, m'éloignant d'un monde où je suis trop connu,
Le forcer d'oublier que d'Orval a vécu.

Souvent, croyant tromper l'ennui qui m'inquiète,
J'erre dans ces jardins qui bordent ma retraite;
L'ennui marche avec moi : tout est noir à mes yeux;
Un nuage éternel me dérobe les cieux;
L'onde frappe mes sens d'un lugubre murmure;
L'horreur qui règne en moi s'etend sur la nature;
La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit;
Partout en traits de sang mon forfait est écrit.

Quelquefois, espérant désarmer sa colère,
Prosterné devant Dieu, je lui fais ma prière :
« Toi qui vois mes remords, qui sais mon repentir,
Qui peux finir mes maux ou bien m'anéantir;
Il en est temps, grand Dieu! consulte ta clémence,
Ou, le tonnerre en main, consomme ta vengeance :
Coupable, hélas! d'Orval dut être châtié;
Malheureux maintenant, j'ai droit à ta pitié. »
Mais ce Dieu courroucé, prêt à me mettre en poudre,
Pour réponse à mes vœux me présente la foudre.
Sur la terre aussitôt je tombe plein d'effroi,
Et la terre en grondant semble s'ouvrir sous moi.

Je me lève égaré... des spectres m'environnent;
J'erre, je fuis, j'entends des accents qui m'étonnent;
Je m'arrête, j'écoute... et soudain Bélidor
Me découvre son sein de sang tout rouge encor;
Il me montre en pleurant sa blessure mortelle :
« Vois l'ouvrage, dit-il, de ta main criminelle;
Mon amitié, tes jours que mon bras défendit,
Tant de dons que sur toi ma bonté répandit,
Regarde, ils ont produit cette reconnaissance :
Tremble, le juste ciel va remplir ma vengeance. »

Il disparaît, et moi, je le suis à grands pas;
Je le rappelle en vain, j'ouvre, je tends les bras,
Je l'embrasse, il s'échappe, et je le suis encore :
Chère ombre, ô mon ami!... tu fuis, et je m'abhorre!
Viens, parle, entends ma voix, qu'exiges-tu? mon sang?
Vois-le couler, ce fer va déchirer mon flanc :
Un moment; chez les morts je suis prêt à te suivre...
Hélas! c'est mon désir, mais on me force à vivre :
Les lois, Dieu me défend, par un ordre cruel,
De porter en mon cœur moi-même un fer mortel;
Mais quand du haut du trône où s'assied la justice
J'entendrai prononcer l'arrêt de mon supplice,
Rien ne peut m'arracher à ce juste dessein...
D'un bras ensanglanté je percerai mon sein...
Eh! qu'importe, mon frère, à l'État, au ciel même,
Quand les vengeurs des lois, par un ordre suprême,
Condamnent un coupable à descendre au tombeau,
Que son glaive l'y plonge, ou le fer d'un bourreau?
Je vengerai les lois, je punirai mes crimes;
Mais je ne veux point être une de ces victimes

Qui, mourant au grand jour d'un infâme trépas,
Servent d'exemple à ceux qui marchent sur leurs pas.
Ah! qu'il en coûte au cœur qui perd son innocence!
Mais qu'entends-je?... un bruit sourd... et vers moi l'on s'a-
C'en est fait, malheureux!... mon asile est connu. [vance!
La liberté, l'honneur, pour moi tout est perdu!
Que faire?... me défendre, ou m'arracher la vie?
Me défendre!... est un crime... Ah! fuyons l'infamie...
Qu'est devenu mon fer?... frappons, jen ai le temps...
Mais le bruit a cessé... rien ne s'offre à mes sens...
Vivons... Ah! Mélidor! quel démon me tourmente!
La feuille qui frémit me glace d'épouvante.
Je demande, je crains tout à la fois la mort.
Quand verrai-je, ô mon Dieu, le terme de mon sort?
Ces remords, ces combats, ces tourments, ces alarmes,
N'auront-ils point de fin? point de trève à mes larmes?

Venez, venez me voir, vous qui dans les plaisirs
Apaisez sans terreur la faim de vos désirs;
Approchez, contemplez ce corps pâle et livide,
Ces yeux creux et flétris, ce front que l'ennui ride,
Ce cœur par les remords percé, mis en lambeaux :
L'amour des voluptés a causé tous ces maux.
Et toi, mon frère, et toi... que toujours mon image
Soit présente à tes yeux, t'écarte du naufrage...
Par les tourments affreux dont je suis abattu,
Présume le bonheur dont jouit la vertu...
Ah! si je revivais, mes jours tissus de crimes,
Qu'ils seraient innocents!... Souhaits illégitimes!
Adieu, mon frère, adieu... je t'ai tout révélé...
Sois heureux, surtout sage, et je meurs consolé.

LES PLAINTES DU MALHEUREUX

Le jour fuit, la nuit naît, prompte à s'évanouir;
Tout passe, et ma douleur paraît seule éternelle!
Je cours après des biens dont je ne puis jouir:
Aux cris du malheureux, la fortune est rebelle.
Point d'espoir de repos... l'abaissement, la faim,
Les pleurs, le désespoir, voilà mon apanage.
Mes talents, ma vertu, mes veilles, tout est vain;
Ma misère et mes maux croissent avec mon âge.
Que devenir? que faire? ô mort, à mon secours!
Viens, finis mes tourments; et pourquoi vis-je encore?
Pour souffrir, pour traîner d'insupportables jours?
La mort aussi me fuit!... vainement je l'implore...
Dieu cruel! réponds-moi. Quels sont donc tes desseins,
En me chargeant ainsi du poids de l'infortune,
Tandis qu'autour de moi je vois tous les humains
M'étaler un bonheur dont l'aspect m'importune?
Hélas! si tu ne veux qu'éprouver ma vertu,
C'est trop me tourmenter, je la sens qui chancelle;
Le besoin la balance et va triompher d'elle.
Arrête... malheureux! que je suis combattu!
Il est donc vrai que l'homme, en proie à la misère,
Malgré lui vers le crime est souvent entraîné...
Malheur à ceux dont je suis né!
Père aveugle et barbare! impitoyable mère!

Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence !
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ...
Mais vous avez nourri les feux de mon génie ;
Mais, vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes,
Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis par la faim dévoré,
Et tout est insensible aux horreurs que j'endure !
Tout est sourd à mes cris... tout dort dans la nature,
Dans les bois, à la ville, aux champs et sur les flots.

Le M*** au teint de rose et l'ami du repos,
Ronfle nonchalamment étendu sur la plume ;
Et jusqu'à l'artisan qui, dès l'aube du jour,
Faisant sous un marteau retentir son enclume,
Donne aux époux voisins le signal de l'amour,
Tout repose endormi dans l'oubli de ses peines.
Mes yeux seuls sont ouverts, je suis seul malheureux...
Seul, je remplis les airs de mes cris douloureux ;
Seul, de tous les penchants mon cœur porte les chaînes.
L'honneur, qui me berçant de l'espoir d'un grand nom
M'emporte malgré moi sur les pas d'Apollon,
L'ambition de l'or, la jalousie impure,
Et l'amour, pour tout autre une source de biens...
Me causent plus de maux que la faim la plus dure.
Heureux cent fois le pauvre à qui de doux liens
Peuvent faire oublier les soucis de la vie !
Heureux, bien plus heureux cet homme de génie,

Qui placé dans l'aisance et cultivant les arts,
N'a pas besoin d'appui pour fixer nos regards!
Il vole à tire-d'aile au temple de mémoire :
Semblables aux beautés qui vont baissant les yeux
A l'aspect d'un soleil brûlant et radieux,
Les grands le craindront tous, éblouis de sa gloire...
Et moi, moi, malheureux! j'aurai beau travailler,
Je vivrai dans l'oubli... la muse mercenaire
D'un éclat glorieux ne peut jamais briller...
Mais cessons de me plaindre, et tremblons de déplaire.

L'AMANT DÉSESPÉRÉ

Forêts solitaires et sombres,
Je viens, dévoré de douleurs,
Sous vos majestueuses ombres
Du repos qui me fuit respirer les douceurs.

Recherchez, vains mortels, le tumulte des villes!
Ce qui charme vos yeux aux miens est en horreur.
Ce silence imposant, ces lugubres asiles,
Voilà ce qui peut plaire au trouble de mon cœur.

Arbres! répondez-moi... Cachez-vous, ma Sylvie?
Sylvie, ô ma Sylvie!... elle ne m'entend pas.
Tyrans de ces forêts, me l'auriez-vous ravie?
Hélas! je cherche en vain la trace de ses pas.

O feuillages chéris, voluptueux feuillages !
Combien de fois vos noirs ombrages
Nous ont aux yeux jaloux l'un et l'autre voilés,
Et que ces doux instants se sont vite écoulés !

Toi qui me répétais les chants de ma Sylvie,
Quand, seule, elle vantait les douceurs de sa vie,
L'entends-tu? parle, écho; dis, me la rendra-t-on?
Hélas! il semble qu'il dit non...

Mais quel son a frappé mon oreille éperdue?
Peut-être est-ce un soupir de ma divinité,
Qui dit à mon cœur agité :
Viens, elle te sera rendue...

C'est elle! ô doux retour! hâtons-nous d'approcher!
J'entends ses pieds fouler les feuilles gémissantes.
Mais non... c'est ce ruisseau qui va contre un rocher
Briser en murmurant ses ondes blanchissantes.

Ce ruisseau murmurer?... Il gémit sur mon sort...
Ces arbres attristants et voués à la mort,
Qui couronnent ces rives,
Ces sapins, ces cyprès, leur morne majesté,
Ces bois silencieux, leur vaste obscurité,
Tout semble prendre part à mes douleurs plaintives.

Ah! revînt-elle encore, il ne sera plus temps.
Ses yeux, au lieu de moi, retrouveront ma cendre;
Et les pleurs que sur elle on la verra répandre,
Ses regrets douloureux, ses longs gémissements,
Viendront au tombeau même éveiller mes tourments.

LE PRINTEMPS

Sur un vieux char de fer traîné par les orages,
L'hiver, ce noir géant compagnon des ravages,
Fuit avec les frimas et l'ennui, ses enfants.
Aux accords enchanteurs des oiseaux triomphants,
Foulant d'un pied léger la naissante verdure,
Le Printemps au milieu d'une foule d'amours,
Des zéphyrs précédé, suivi par les beaux jours,
Arrive, et d'un coup d'œil embellit la nature.

L'arbre, qui n'était plus qu'un cadavre séché,
Est étonné des fleurs qui brillent sur sa tête,
Et le fleuve, tantôt sous les glaces caché,
Tantôt rapide, impur, battu par la tempête,
Se promène, orgueilleux du calme de ses eaux :
Et vous, longtemps muets, vous murmurez, ruisseaux;
Vous admirez déjà les fleurs les plus superbes
Se disputer l'honneur de parfumer vos bords.
Et vous, Amour! et vous, tout ressent vos transports :
Le zéphyr caressant courbe en onde les herbes,
Et l'oiseau tout de feu, d'arbre en arbre élancé,
Poursuit, atteint, saisit, relâche sa femelle,
L'attrape de nouveau, l'agace, bat de l'aile,
Et sous un sein brûlant, tenant son corps pressé,
En jouit, et s'envole en chantant avec elle.
La fleur même en nos prés penche amoureusement,
Sur sa voisine obéissante,

Sa tête d'or, d'azur et de pourpre éclatante,
Et la baise cent fois par un doux mouvement.

Le ris de la nature est sur toutes les lèvres :
Voyez-vous ces brebis, ces génisses, ces chèvres,
Bondir sur la campagne, et, pleines de désirs,
Appeler leur époux aux amoureux plaisirs,
Tandis que sous un arbre, auprès de son amante,
Le berger les lui montre, et lui dit en pleurant :
« Toi seul es insensible au feu qui me tourmente. »
La bergère rougit, et baisse en soupirant
Ses yeux chargés de pleurs où se peint sa défaite.
Jouis, heureux berger, tes vœux sont couronnés;
Vainqueur de ta bergère, allons, sur ta musette
Célèbre les plaisirs que l'Amour t'a donnés;
Accompagne ma voix... Hélas! ses sons expirent;
Je fais pour m'abuser des efforts superflus;
Et l'aspect du bonheur que les autres respirent
Pour les infortunés est un tourment de plus.
Déployez-vous pour eux vos frais et verts ombrages,
Bois, longtemps attristés de vous voir sans feuillages?
Ces monts d'azur épars sous la voûte du ciel,
Ce tapis de gazons étendus sur les plaines,
Ces arbres odorants, ces limpides fontaines,
Tous ces riants objets dissipent-ils le fiel
Qui fait de leurs longs jours un hiver éternel?

Mais quels chants! loin de moi, fuis, pensée odieuse;
Sur de plus beaux sujets promenons mes regards;
Vois-je pas de buveurs une troupe joyeuse?
Que de flacons remplis sur ces gazons épars!

Le souris sur la bouche, auprès de sa Glycère
Chacun s'arme du sien, le bouchon saute en l'air,
Le vin brille, le verre entrechoque le verre;
De tous les dons du ciel, le vin est le plus cher,
Disent-ils, et soudain ils entonnent ensemble
Des hymnes en l'honneur du dieu qui les rassemble;
Et tous, levés en chœur, ils ont en même temps
Par trois libations salué le Printemps.
Mais un autre tableau devant moi se découvre :
Dans ces vastes jardins où s'élève le Louvre,
Enorgueilli d'avoir des rois pour habitants,
Où le marbre animé retrace à notre vue
Des héros fabuleux les exploits éclatants,
Que borde d'arbres verts une forêt touffue,
Théâtre où nos beautés vont disputer les cœurs,
Quel concours a paru ! la ville est délaissée :
Ces lieux, longtemps déserts, sont une autre Élysée,
Et des ajustements les diverses couleurs,
Réfléchissant l'éclat dont brille la verdure,
Charment les yeux surpris de ces riants tableaux,
La Seine, à cet aspect, semble arrêter ses flots,
Et soudain, de plaisir suspendant son murmure,
Se dresse sur son urne, et dit : C'est le Printemps;
Et c'est aussi ce dieu qu'ont célébré mes chants.

QUARTS D'HEURE DE MISANTHROPIE

Fiers souverains des bois, souffrez qu'en vos repaires,
Délaissé par les miens, des mortels rebuté,
Je vienne parmi vous chercher l'humanité.
Vous êtes, moins que l'homme, et durs et sanguinaires.

Le sanglier qui voit, frappé d'un coup mortel,
Succomber son semblable,
Soudain pour le venger vole au chasseur cruel,
Et brave, en l'attaquant, son tonnerre effroyable.

L'homicide lion qui, tombant de langueur,
Ne peut chercher sa nourriture,
Voit un autre lion qui, plaignant son malheur,
Vient avec lui partager sa pâture.

Sombres cités du peuple dévorant,
Forêts, avez-vous vu le loup, brûlant d'envie,
Arracher au loup expirant
La brebis qu'il avait ravie?

Non : l'homme seul jaloux, insensible, inhumain,
Abhorre, ne plaint point, déchire son semblable :
De l'homme, avec regret, l'homme apaise la faim.
Qui semble malheureux, à nos yeux est coupable.
Tous les cœurs sont d'airain; le grand est orgueilleux,
Le riche avare et le pauvre envieux.

L'univers est un temple où l'on voit l'injustice
Se targuer sur l'autel, un sceptre dans la main.
La modeste vertu, victime du dédain,
Y marche l'œil baissé devant l'éclat du vice;
Et les pâles talents, couchés sur des grabats,
Y veillent consumés par la faim qui les presse,
Tandis que, s'égayant, chantant dans la paresse,
L'ignorance au teint frais s'endort sous le damas.

Et je vivrais encor dans ce coupable monde!
Non : autant mes malheurs y furent douloureux,
Autant pour lui ma haine est brûlante et profonde.
Tigres, recevez-moi dans vos séjours affreux;
Je veux vivre avec vous. Qu'un morne et noir silence,
Qu'une effrayante nuit attriste au loin ces bois,
Pour en bouleverser la solitude immense,
Que les vents, échappés de leurs cachots étroits,
Unissent leur murmure au fracas du tonnerre,
Du chêne à longs éclats déchirent les rameaux,
Déracinent le pin, qui, renversé par terre,
Ecrase sous son poids des milliers d'arbrisseaux :
Leur ténebreuse horreur m'est également chère.

Quand le teint du soleil s'obscurcit de pâleur,
Quand tout autour de moi respire la tristesse,
Mon cœur est soulagé, je sens moins mon malheur;
Je crois que la nature à mon sort s'intéresse;
Je crois que, courroucé d'avoir vu les humains
Refuser des secours à mes tristes destins,
Le ciel ne daigne plus leur prêter sa lumière...
Où plutôt il me semble, et j'en suis consolé,

Que tout est comme moi plaintif et désolé.
J'aime à me retracer ma nouvelle carrière :
Mon lit sera la feuille, un antre ma chaumière,
L'herbe ma nourriture, et l'onde ma boisson,
Mes plaisirs l'innocence, et mon bien la raison.

Ainsi, par les sentiers de la misanthropie,
Quand au bord du tombeau je serai parvenu,
Ces mots seront les derniers de ma vie :
« J'eusse aimé les humains s'ils aimaient la vertu. »

LE NOUVEL ÉPICURE

VARIANTES

Buvons, Doris, profitons de ce jour,
Prêt à nous fuir, prêt à renaître ;
Consacrons nos moments au plaisir, à l'amour,
Et nous informons peu si la mort va paraître.

Si, par malheur, tu ne pouvais pour moi
Brûler d'une amoureuse flamme,
De ce jus pétillant la chaleur malgré toi
Fondra les glaces de ton âme.

Verse, redouble, allons !... Ce n'est aux rois,
Ce n'est aux grands, beauté chérie,
C'est à toi seule que je bois ;
A toi, qui fais le bonheur de ma vie.

Quoi! tu crains d'approcher ce verre
De tes lèvres, siége des ris!...
Savoure ce nectar plus clair que le rubis...
Courage! il eût tenté la reine de Cythère.

Mais de quels feux nouveaux ont pétillé tes yeux!
Ton sein et s'élève et s'abaisse...
Il semble à mes regards que ton être renaisse.
Est-ce toi?... c'est Hébé... près du maître des dieux.

L'amour est sur son teint, la soif est sur sa bouche.
Je puis, sans qu'elle s'effarouche,
Lui dire : Aimons, buvons, prolongeons nos printemps.
Ceux-là craignent la mort, qui n'ont point dans l'ivresse
Appris à dédaigner ses arrêts menaçants :
Trembler pour l'avenir, y réfléchir sans cesse,
C'est mourir à tous les instants;
Mais nous, dans les plaisirs plongeant notre jeunesse,
De Bacchus, de l'Amour suivant les douces lois,
Nous jouirons sans cesse,
Et nous ne mourrons qu'une fois.

Nos jours seront semblables
Aux ruisseaux enchanteurs,
Qui promenant leurs flots sur des tapis de fleurs,
Vont insensiblement se perdre dans les sables.

Buvons, etc.

A MADEMOISELLE ROSALIE

Vous voulez donc toujours m'accuser d'imposture?
Plus de ma vive ardeur ma bouche vous assure,
Moins votre esprit m'en croit! plus je suis maltraité!
O chère Rosalie!... avec tant de beauté,
Doit-il être étonnant que vous charmiez une âme?
« C'est avec moins de feu que s'exprime un amant. »
Cruelle! dites mieux; quand un cœur est de flamme,
L'homme ne doit jamais s'exprimer froidement.
Mais de vos cruautés je vois la source amère :
De peur d'être contraint d'y donner du retour,
Souvent de fourberie on accuse l'amour,
Et, si j'étais aimé, vous me croiriez sincère.

Quand je vous dis : Ces yeux vont droit au cœur;
Les Grâces de leurs mains ont formé ce visage;
Vous répondez : L'amant est tendre, et non flatteur.
Eh bien! vous le voulez : je change de langage,
Ecoutez-moi : Ces yeux ne disent jamais rien :
Ce teint fade est semblable à la rose séchée,
Rien ne séduit en vous... Quoi! vous voilà fâchée?
Je vous parais grossier!... je le prévoyais bien.
Dites-moi donc comment je dois parler pour plaire :
Peut-on ne pas louer l'objet de son ardeur?
Peut-être, en vous vantant, qu'à vos yeux j'exagère;
Mais je dis moins encor que n'aperçoit mon cœur.

A MADAME DE M***

Sur son accouchement.

Amante, épouse heureuse, il manquait à vos vœux
Le doux titre de mère.
Vous en voilà parée, et le fruit de vos feux
Est une fille aimable, et qui vous sera chère.
Les roses et les lis, sur votre teint en fleur,
Déjà sont en boutons sur son jeune visage;
Vous y voyez vos traits, vos yeux, votre douceur,
Tout ce qu'il faut pour plaire; enfin c'est votre image,
C'est Vénus au berceau.
De deux cygnes brillants peut-il naître un corbeau!
Couple charmant, admirez votre ouvrage.
Vous savez si votre bonheur
Est cher à mes désirs, et si je le partage.
M*** vit encor dans le fond de mon cœur :
Malgré l'hymen, malgré l'absence,
Ce précieux trésor, que j'ai sacrifié
Aux prières de l'amitié,
Me coûte encor des pleurs chaque fois que j'y pense.
L'amour n'est point un bien qu'on perde sans douleur,
Et l'homme, dont les feux sont souvent un caprice,
Se console de tout, mais non du sacrifice
De l'idole de son cœur.

LES INQUIÉTUDES DE L'AMOUR

Charmant ruisseau, c'est près de toi
Que je viens respirer la fraîcheur du feuillage :
Hélas! sais-tu pourquoi,
O ruisseau, ton aspect me soulage?
J'étais assise sur tes bords,
Lorsque Tircis... le barbare! il m'oublie,
Mais il m'aimait alors!
Jura de m'adorer durant toute sa vie.
Oui, disait-il, ce ruisseau que tu vois
Remontera plutôt aux lieux de sa naissance,
Oui, plutôt que Tircis se dérobe à tes lois.
O ruisseau! mon Tircis a manqué de constance,
Et moi, tendre toujours, j'ai gardé mon serment.
Tu peux, oui, tu peux maintenant
Remonter vers ta source.
Mais ton onde toujours fuit d'une égale course;
Infortunée! et cependant,
Hélas! il est trop vrai, j'ai perdu mon amant;
Et je brûle pour lui? je le regrette encore?
Et rien ne peut calmer le feu qui me dévore?
Peut-être une autre a su, mais moins belle que moi,
Le ranger sous sa loi;
Peut-être, en cet instant, sa bouche lui répète
Les serments qu'il me fit de m'aimer à jamais...
Ruisseau! si quelquefois cette nymphe inquiète,

Sur tes bords enchanteurs viens respirer le frais,
Dis-lui que le berger qui l'aime,
Que ce berger jura de m'adorer de même!

A M. DORAT

Un jour, pour dissiper l'ombre de ma tristesse,
J'errais dans les détours de ces bois de lauriers,
Immortels ornements de coteaux du Permesse;
Devant moi s'avançaient des poëtes altiers,
Leurs pinceaux à la main, le lierre sur la tête :
Ce spectacle m'attire, et déjà je m'apprête
A porter plus avant mes pas audacieux,
Quand un mortel frappe mes yeux.
La douce Volupté, mollement étendue,
Près de lui sur des fleurs reposait demi-nue;
Et tandis qu'à l'écorce il confiait ses chants,
L'Amour, au doux sourire, aux yeux vifs et touchants,
La tête sur son corps indolemment penchée,
Lui soufflait tous les feux dont il brûle les cœurs,
Les Grâces, à l'Amour enviant ces faveurs,
Et l'âme de dépit profondement touchée,
Autour de lui se rassemblaient en chœurs;
Et, voulant que leurs mains eussent part à l'ouvrage,
S'approchaient en dansant, et le semaient de fleurs :
La Jalousie, en vain versant des pleurs de rage,
D'un antre me criait : Ces fleurs sont des pavots.
Curieux, je m'approche, et ne vois que des roses

Brillantes par leur pourpre et fraîchement écloses :
Connais-tu ce mortel, vainqueur de cent rivaux,
Me dit l'Amour, surpris de me voir sur ses traces,
Toi, dont l'œil de sa gloire envisage l'éclat?
Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
Craint-on de se tromper en disant : C'est Dorat.

LA MORT D'ABEL

CHANTS VII ET VIII, IMITÉS DE GESSNER

CHANT SEPTIÈME

L'oiseau pour reposer, caché sous des feuillages,
N'a point de ses accords égaye les bocages,
Le soleil n'a doré de ses premiers rayons,
Ni les brouillards errants, ni le faîte des monts :
Dans les champs obscurcis, l'air nage, humide encore;
Et loin de sa chaumiere, au-devant de l'aurore,
Caïn marche déjà farouche; et dans son cœur
Portant tous les chagrins dont il veut fuir l'horreur,
Il se figure encor son amante eperdue,
Méhala, qui, croyant n'etre point entendue,
Avait toute la nuit prie, gemi, pleuré;
Malheureuse des maux dont il est devoré.
Il erre sans dessein, et sa voix qui murmure,
Dans le calme profond où dormait la nature,
Imite le bruit sourd d'un tonnerre eloigné.
« Cette nuit, dans mes sens quel desordre a régné!
O songes! disait-il, ô nuit, ô nuit terrible!
Mon âme cependant reposait plus paisible,

Et déjà s'envolaient mes noires visions,
Lorsque ses longs soupirs, ses lamentations
M'éveillent, malheureux! et du soin qui la ronge
Accroissent mes ennuis, que le réveil prolonge.
Quoi! ma couche toujours nagera dans les pleurs!
Toujours j'y puiserai de nouvelles douleurs!
Tu gémis, Méhala, qu'ai-je donc fait? quel crime?
Elle ignore que Dieu rejeta ma victime;
Et ses pleurs et ses cris, d'avance pour Caïn,
Ont en un jour obscur changé ce jour serein.
Abel est plus heureux... Qu'il parle, Dieu l'inspire;
Qu'il agisse, on le vante; on aime à lui sourire.
Je suis seul rebuté, c'est moi seul qu'en tous lieux
Poursuivent le courroux et la haine des cieux,
Et quand je crois les fuir, c'est l'épouse que j'aime,
Que je préfère au jour, au Seigneur, à moi-même,
C'est toi, toi, Méhala, qui fais rentrer les maux
Dans ce cœur où déja pénétrait le repos. »

Bientôt devant ses pas se découvre dans l'ombre
Un rocher d'où pendaient des arbustes sans nombre,
Qui, s'ouvrant en berceaux sur un gazon naissant.
A réparer sa force invitaient le passant,
Là, vaincu de douleur, abattu, sans haleine,
Caïn, prêt à tomber, d'un pas pesant se traîne,
S'arrête, et prolongeant un pénible soupir :
« Sommeil! ô doux sommeil! daigne enfin m'assoupir,
Toi qui suspends les maux de la nature entière,
Toi qu'en vain j'appelais dans ma triste chaumière :
Nul en ces lieux du moins ne viendra me troubler,
Ou le ciel qui me hait, ce ciel pour m'accabler,
Même aux êtres sans vie a commis sa vengeance.
Et toi, dont l'anathème a tari l'abondance,
Toi dont les fruits douteux ne soutiennent mes ans
Que pour rendre Caïn malheureux plus longtemps,

Terre que tous les jours de mes sueurs j'arrose,
Un moment sur ton sein permets que je repose :
Chargé d'ennuis, hélas! épuisé de vigueur,
Le sommeil est pour moi le comble du bonheur. »

Caïn dit, et s'étend sur l'herbe parfumée,
Ferme, ouvre, ferme encor sa paupière enflammée,
Et le sommeil, trompant ses chagrins envieux,
Le couvre enfin de l'aile, et pèse sur ses yeux.
Le fier Anamalech avait suivi sa proie;
Invisible, il s'approche, et, tout bouillant de joie,
La traîne en espérance aux piéges qu'il lui tend :
« Tu dors, Caïn! tu dors! le triomphe t'attend.
De mon esprit impur remplissons cet ombrage;
Qu'il respire à la fois mon haleine et ma rage.
Venez, songes trompeurs, secondez mes projets,
Épouvantez ses yeux des plus hideux objets;
Qu'il se lève, emporté d'une aveugle colère;
Que Dieu, mon ennemi, que son vertueux frère
Lui soient dès ce moment plus odieux qu'à moi;
Qu'enfin son crime à l'homme inspire tant d'effroi,
Tant de joie aux enfers, au ciel tant de surprise,
Que Satan, confondu de ma noble entreprise,
Du trône tombe au rang où je vis oublié,
Et baisse devant moi son front humilié. »

Ainsi parle en secret l'ange altéré de crime;
Et tandis qu'il se couche auprès de sa victime,
D'un sourd et long fracas retentissent les monts :
Le vent fougueux, au vent disputant les buissons,
Siffle, agite, et renverse, et relève leur tête,
Que replie à grand bruit l'effort de la tempête;
Et du morne Caïn les cheveux hérissés
Battent son teint poudreux, et flottent dispersés.
Mais en vain l'aquilon fait mugir le feuillage,

En vain ses noirs cheveux ont couvert son visage;
Les piéges du démon près de lui sont tendus,
Et son oreille est sourde, et son œil ne voit plus :
Mais, pour Caïn, dormir, c'est changer de souffrances.

Un songe affreux lui peint des campagnes immenses,
Où de chaumes couvert s'abaissent d'humbles toits,
Rares et parsemés autour d'un vastes bois :
Ses fils, ses petits-fils, répandus sur la plaine,
Nus et le dos courbés, s'exerçaient hors d'haleine,
Tandis que le soleil, de son char lumineux,
Sur leur cou rembruni faisait jaillir ses feux.
L'un, de ses bras tendus pesant sur la charrue,
Souffle, heurte, et fatigue une roche inconnue,
Qui, repoussant du choc les coups retentissants,
Epuise en vains efforts ses taureaux gémissants;
L'autre, errant dans les blés qui verdissent la terre,
Fait à l'herbe gourmande une implacable guerre;
Et vingt fois, secouant la ronce à dards certains,
Pour en briser la tige ensanglante ses mains.
Pressé d'un bras nerveux l'arbre s'agite et crie,
La pomme, avec fracas, tombe et roule meurtrie;
Tout vit par leurs travaux : l'épouse en ses foyers,
Plus tranquille, apprêtait leurs aliments grossiers.
Mais de ces malheureux que Caïn considère,
Aucun n'a plus ému ses entrailles de père
Que l'aîné de ses fils, Eliel, son appui.
Il le voit; sur son front siége le sombre ennui;
Tout son corps est baigné d'une sueur brûlante.
Il se baisse, il embrasse une charge accablante,
La soulève et s'agite, et s'agite cent fois,
Couvre son large dos de cet énorme poids;
Et, marchant à pas lourds dans un sentier pénible,
Il s'écrie, épuisé : « Que la vie est horrible!
Dieu cruel! que ton bras s'appesantit sur nous!

Tu créas les humains ; les veux-tu perdre tous?
Ou mon père et ses fils, les miens, et leur fils même,
Ont-ils été les seuls qu'ait frappés l'anathème?
Là, dans ces vastes champs, sejour des fils d'Abel,
Champs heureux qu'embellit un printemps éternel,
Champs d'où nous a bannis cette race perfide,
Resserrant nos foyers dans ce désert aride,
Vers ces lieux où, couchés sous des ombrages frais,
D'un Dieu qui les protége ils chantent les bienfaits ;
Tout ce que dans son sein la terre a de richesse,
La terre le prodigue à leur molle paresse.
Jours sereins, douce paix, loisirs voluptueux,
Plaisirs purs, s'il en est... helas! tout est pour eux...
Mais à nous que le ciel, nous que le sort outrage,
Le travail et la faim, voilà notre partage. »

Éliel, à ces mots, sous son fardeau glissant
Chancelle, et vers son toit se traîne en gémissant.
Caïn le voit, l'entend; ce n'est point un vain songe;
Il le suivait de l'œil : mais devant lui s'allonge
Une plaine où partout se balancent des fleurs,
Peuple odorant et riche en diverses couleurs :
Mille ruisseaux, fuyant à travers la verdure,
Se croisaient, circulaient, mariaient leur eau pure;
La divisaient encore, et, par de longs detours,
Tantôt sous des berceaux ils égaraient leurs cours;
Tantôt en jaillissant roulaient dans un bocage,
Où, promenant leurs flots sous le mobile ombrage
D'arbres qui gémissaient courbés sous leur trésor,
Ils répétaient les cieux, les arbres, les fruits d'or;
Et, lasse enfin d'errer, leur onde réunie,
Lac paisible, étendait sa surface aplanie.

Là s'élève un bosquet d'orangers toujours verts,
Où le zéphyr se joue et rafraîchit les airs :

Ici le noir figuier de son feuillage sombre
Protége les amants étendus sous son ombre :
Loin d'eux, en serpentant, s'ouvrent de creux vallons
Où penchent les coteaux tout jaunes de moissons,
Et des troupeaux nombreux épars sur la prairie
Foulent en bondissant l'herbe haute et fleurie.
Plus loin s'ouvre un treillage en voûte replié,
Que le rosier tapisse au muguet allié,
Où de riants buveurs, de folâtres bergères
Vont ensemble tromper les heures passagères
Sur des marbres polis et de fleurs parsemés,
S'élèvent en monceau divers fruits parfumés;
Et le rouge nectar, pétillant dans la coupe,
Fait cent fois tressaillir cette joyeuse troupe,
Qui mêle en son ivresse, aux chants mélodieux,
Les rapides accords du luth harmonieux.

Mais que veut ce jeune homme? on l'écoute en silence :
Caïn le voit, pâlit, rougit à sa présence.
« Amis! que tout vous rie, et, pour mieux assurer
Ce bonheur dont le ciel nous voulut honorer,
Ecoutez. C'est sans doute un ange qui vous aime,
Ou plutôt c'est le ciel qui m'inspire lui-même.

La terre dans ces lieux, docile à nos désirs,
Semble, il est vrai, dit-il, veiller à nos plaisirs;
Mais cette terre, amis, plus longtemps négligée,
Peut en ingrat désert être soudain changée.
Est-ce vous, est-ce moi, qui forcerons alors
Cette avare campagne à céder ses trésors?
Nos doigts, accoutumés à courir sur la lyre,
Fixés sur le râteau, pourront-ils le conduire?
Et nos fronts, qui toujours reposent ceints de fleurs,
Sauront-ils du soleil defier les chaleurs?
M'en croirez-vous, amis? quand, tombant des montagnes,

La nuit d'un voile épais couvrira les campagnes,
Courons, des laboureurs inondons le séjour;
Et lorsque, travaillés des fatigues du jour,
Dans un sommeil paisible ils oublieront leurs peines,
Amis, fondons sur eux, et chargeons-les de chaînes.
Tout ce peuple grossier est fait pour nos besoins;
Esclaves trop heureux, les hommes, par leurs soins
Dans nos champs cultivés enchaînant l'abondance,
Nourriront de leurs maux notre aimable indolence :
Leurs femmes, leurs enfants, serviront nos beautés.
Mais l'ombre doit couvrir nos projets concertés;
Au risque d'un combat le jour peut nous réduire. »
Il a dit, et soudain la troupe qui l'admire
Par des clameurs de joie approuve son dessein,
Et la scène a déjà changé devant Caïn.
La nuit sur l'univers étend son aile noire;
Le projet se consomme, et les chants de victoire,
Les cris d'un peuple entier qui pleure sur ses fers,
Confondus, prolongés, épouvantent les airs;
Et la flamme, embrasant les chaumières croulantes,
S'élève jusqu'aux cieux en colonnes sanglantes,
Erre et bat les rochers dont le front rougissant
Repousse au loin un jour immense et pâlissant.
Aux funèbres lueurs de ce vaste incendie,
Caïn voit ses enfants, voit leur race avilie,
Devant les fils d'Abel marcher les bras liés,
Comme un troupeau bêlant de moutons effrayés.

Tel fut son rêve : hélas! il en frémit encore,
Quand du fond du bosquet, au flambeau de l'aurore,
Abel le voit, s'approche à pas impétueux;
Et reposant sur lui son œil affectueux :
« Réveille-toi, Caïn! réveille-toi, mon frère;
Déjà l'astre du jour s'élève et nous éclaire,
Et ton Abel encor ne t'a point embrassé.

Caïn!... mais réprimons ce désir empressé;
Vous, zéphyrs, gardez-vous d'agiter les feuillages,
Et vous, chantres ailés, suspendez vos ramages...
Il repose... craignons de hâter son réveil;
Ses membres fatigués ont besoin de sommeil...
Mais il vient de gémir; il me nomme! il m'appelle!
O ciel! et sur son front la fureur étincelle!
Fuyez, songes affreux... Dieu! rendez-lui la paix,
Et qu'en se réveillant il chante vos bienfaits! »
Il s'éloigne à ces mots, et sous une ombre épaisse
S'assied impatient de sa vive tendresse,
Rêveur, et sur Caïn les yeux toujours fixés.
Ainsi, la gueule ouverte et les crins hérissés,
Dormant au bord d'un antre, un lion homicide
Force, quoique assoupi, le voyageur timide
De reculer, de fuir par d'obliques détours,
Tout pâle, et sans danger frissonnant pour ses jours.
Qu'un trait sifflant dans l'air vole au monstre et le blesse,
Aussi prompt que le coup sur ses pieds il se dresse,
Cherche son ennemi, gronde, écume en fureur,
Et, dans tout ce qu'il voit immolant le chasseur,
Il déchire un enfant qui fuyait vers sa mère :
Tel Abel s'épouvante à l'aspect de son frère;
Tel se lève Caïn, les yeux étincelants,
Du pied frappant la terre, et les membres tremblants,
Terrible, impatient du jour qu'il voit encore.
« Tombe sur moi le ciel! que l'enfer me dévore!
Je n'ai jamais senti, je ne sens que douleurs.
Et pour dernier tourment je vois que mes malheurs
Doivent s'éterniser dans ma race future...
Et tu ne t'ouvres pas! en vain je t'en conjure,
O terre! un Dieu cruel est contraire à mes vœux...
Je dois vivre, il l'ordonne, et vivre malheureux!
Et de peur que l'espoir d'un avenir tranquille
A souffrir le présent ne me rendît docile,

Sa main, sa main barbare a levé le rideau
Qui de mes maux futurs me voilait le tableau!
Jour maudit où ma mère obtint par ma naissance,
De sa fécondité la première assurance ;
Et vous, champs renommés par son enfantement,
Des vengences du ciel soyez un monument.
Puisse à vous cultiver l'homme perdre sa peine!
Puisse en vous parcourant une terreur soudaine
Du voyageur muet ébranler tous les os,
Et toi, monde odieux, rentrer dans le chaos! »

Ainsi Caïn s'emporte : Abel tremblant l'écoute;
Il s'avance, il hésite, avance encore, et doute :
« O mon frère! a-t-il dit... Mais non... fuyons ce lieu;
Ce n'est point lui... mon frère eût-il blasphémé Dieu?
Caïn! où donc est-tu? qu'en mes bras je te serre!
— Le voici, répond-il d'une voix de tonnerre;
C'est moi; reconnais-tu ce frere criminel,
Jeune et beau favori du vengeur éternel?
Te l'a-t-il dit ce Dieu, que ma race proscrite
Doit, esclave, ramper sous ta race bénite,
Et, des champs à tes fils épargnant les travaux,
S'épuiser pour nourrir leur tranquille repos?
Eloigne-toi, perfide! — Ah! Caïn! ah! mon frère!
Quel songe a contre Abel rallumé ta colère?
A peine le jour luit, j'accourais t'embrasser :
Cruel! et de tes bras je me vois repousser;
Moi qui m'étais promis tant de vives caresses!
Est-ce là ton amour? sont-ce là tes promesses?
Ne puis-je t'inspirer que haine et desespoir?
Oh! quand luira ce jour où les cris du devoir,
Réveillant dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
Rapporteront la joie à l'âme paternelle,
Où ta haine obstinée entretient la douleur?
Non, tu ne me hais point, juge mieux de ton cœur.

Cette réunion devant le ciel jurée,
Tu n'as pu l'oublier, elle est pour moi sacrée.
T'ai-je offensé depuis? comment? quel jour? en quoi?
Parle... Mais quel regard tes yeux lancent sur moi!
Je suis Abel, ton frère... ah! souffre qu'il t'embrasse!
—Serpent! n'approche point... crains tout. » Vaine menace :
Son cœur entraîne Abel, et vers l'ingrat qui fuit
Il court les bras ouverts, et l'appelle et le suit;
L'appelle encore, l'atteint de la voix, de la vue :
Mais le cruel, chargé d'une lourde massue,
Sourd aux cris de son frère, et prompt à l'éviter,
Où sa fureur le guide il se laisse emporter.
« Regarde qui tu fuis; c'est un frère qui t'aime
Beaucoup plus que le jour, plus encore que lui-même;
C'est Abel. » A ce nom, il revient sur ses pas.
Abel impatient se jetait dans ses bras.
Caïn, que vas-tu faire?... ah! malheureux! arrête...
C'en est fait, la massue a sifflé sur sa tête;
Abel tombe, et, blessé d'un coup trop assuré,
Se roule, se débat, sanglant, défiguré,
Cherche encore de l'œil l'humble toit de son père,
Et, tourmentant sa voix pour appeler son frère,
Lui pardonne des yeux, et meurt. Lâche assassin,
Après ce coup fatal qu'est devenu Caïn?
Le voyez-vous pâlir, entouré de son crime,
D'un œil épouvanté regarder sa victime,
Qui lutte avec la mort, traînant de longs soupirs,
Reculer, frissonner, s'éloigner en désirs,
Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable?
L'entendez-vous crier d'une voix lamentable :
« Ranime-toi, mon frère! Abel, ranime-toi!
Cet œil fixe et mourant détourne-le sur moi!
Va, je ne te hais point, pardonne-moi ma rage!
Abel!... Comme le sang inonde son visage!
Qu'ai-je fait? malheureux! malheureux, qu'ai-je fait?

J'ai pu l'assassiner!... Eh! quel fut son forfait?
Mais il vient d'agiter sa tête appesantie;
Peut-être... » Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, et toujours doutant de son trépas :
« Abel! mon frère! Abel! Abel ne m'entend pas!
C'en est fait, il n'est plus... et ma main criminelle
Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle!
Fuyons; comment? où fuir?... Ah! déjà ma terreur
Croit entendre, croit voir une mère, une sœur,
Et mon épouse même, et le plus tendre père,
Me redemander tous le fils, l'époux, le frère,
Que mon bras ennemi leur ôta dans Abel.
Que leur dirai-je? hélas! » Il regarde le ciel,
Se déchire le sein, se meurtrit le visage,
Et s'enfonce, en criant, dans l'ombre du bocage.

Des maux qu'il a causés, le démon orgueilleux
Se lève, touche au ciel de son front sourcilleux,
Couvre Abel de ses yeux étincelants de joie,
Et s'admirant en lui : Que l'enfer me revoie,
Dit-il, et que Satan s'égale encore à moi!
Par ce triomphe seul, je puis marcher son roi.
Et toi, l'ami du ciel, frère, amant, fils si tendre,
Lève-toi, chante un Dieu qui n'a pu te défendre.
Ce Dieu créa le monde, il commande à la mort,
Il s'en flatte du moins... Et, maître de ton sort,
Pouvant te rendre au jour, il hésite, il balance.
Je l'ai donc une fois convaincu d'impuissance. »
Et regardant les cieux, il les brave de l'œil.
Dieu parle, et ce visage, où reluisait l'orgueil,
Du morne désespoir porte la noire empreinte;
Il s'indigne, il frémit de connaître la crainte,
Et d'un fleuve de feu couvert, environné,
Il retombe, en hurlant, dans l'enfer étonné.

CHANT HUITIÈME

Du séjour des humains la voix de l'innocence
S'élève jusqu'aux cieux et demande vengeance :
Dieu, du haut de son trône est frappé de ses cris ;
Son trône en a tremblé; le chérubin surpris,
Dans sa mémoire en vain cherchant l'air qu'on répète,
Se penche tristement sur sa lyre muette :
Ce palais, que la joie a toujours embelli,
D'un silence imposant tout a coup s'est rempli,
Et trois fois aussitôt la foudre roule et gronde.
Un nuage enfermait le souverain du monde ;
Il s'ouvre, et laisse voir son front éblouissant.
Un archange est nommé; l'archange obéissant,
D'un pas respectueux, vers l'enceinte sacrée
Marche, et, couvrant ses yeux de son aile dorée,
Se prosterne, attentif aux ordres du Seigneur :
Tout le Ciel incertain écoute avec terreur,
Et l'Eternel a dit : « La mort a, par un crime,
Ravi sur les humains sa première victime;
La gloire de mon culte, Abel enfin n'est plus.
C'est à toi, Gabriel, d'assembler mes élus;
Tu veilleras près d'eux quand la mort effrayante
Secouera sur leur front sa faux impatiente.
A ce dernier instant où le juste troublé
Reporte un œil craintif sur son âge écoulé,
Et, comptant les vertus dont son âme est ornée,
Gémit, non de finir sa carrière bornée,
Mais de m'offrir un cœur indigne encor de moi,
Loin de lui Gabriel, chasse ce vain effroi;
Dis-lui que le Seigneur, plus clément que sévère,
S'il récompense en Dieu, ne sait punir qu'en père.

Vole, et dès ce moment cherche l'âme d'Abel ;
Les cieux lui sont ouverts. Et toi, Salachaël,
Va, cours à l'homicide annoncer l'anathème.
Partez. » Tel fut l'arrêt de l'arbitre suprême ;
Et le monde, exhalant de longs gémissements,
Tremble au bruit de sa voix jusqu'en ses fondements.
Tandis que loin des cieux, précedés du tonnerre.
Les ministres ailés s'abattent sur la terre.

Déjà paraît Abel : d'un vol précipité
Son archange sillonne un fleuve de clarté,
Parfume, embellit tout de sa présence auguste,
S'approche, et souriant : « Esprit pur, âme juste,
Quitte ce corps grossier, lève-toi glorieux ;
Tu n'es plus à la terre, Abel est tout aux cieux;
Viens, et connais enfin si, pauvre en ses largesses,
Dieu berce la vertu d'impuissantes promesses. »
Il parle, et de ce corps, plus prompte que l'éclair,
L'âme sort radieuse et s'élance dans l'air.
Où suis-je?... où vais-je? où vais-je? ô torrent de délices !
— De ton bonheur encor ce n'est que les prémices.
Vois, sens, connais ton Dieu ; je t'y vais réunir.
— Et mon frère? — Il vivra. — Dieu ! c'est trop le punir.
Dieu, bénissez Caïn ; et vous, vous tous que j'aime,
Vous dont le cœur abhorre et craint l'instant suprême,
Epouse, mère, enfants, père desespérés,
Ne pleurez point sur moi... c'est m'outrager : mourez ;
Et vers Dieu, sur mes pas, vous ouvrant une route,
Accourez, partagez le bonheur que je goûte...
Ah ! s'il existe au ciel des plaisirs imparfaits,
Mes plaisirs loin de vous le seront à jamais.

Ainsi parlait Abel, et d'une aile assurée
L'ange fend avec lui les champs de l'empirée,
Environné d'un chœur de riants chérubins :

L'air résonne, enchanté de leurs hymnes divins ;
Tandis que, pénétrés d'une divine ivresse,
Et d'Abel étonné respirant l'allégresse,
Les habitants nombreux des célestes vallons
Font mollement jouer sous leurs doigts vagabonds
Ou la flûte argentine, ou la harpe éclatante :
Les vents ont suspendu leur haleine inconstante;
Et, craignant de troubler ces chants harmonieux,
Les astres étonnés roulent silencieux.
L'air est un océan de mouvante lumière,
L'éclat de Dieu jaillit sur la nature entière;
Et ce globe maudit, noir séjour du mortel,
Orgueilleux de nourrir des enfants pour le ciel,
Tressaille, et se revêt d'une fraîche verdure.

Cependant l'homicide errait à l'aventure;
Il veut fuir, mais, hélas! comment fuir le remord
Poursuivi d'un serpent qui glisse avec la mort,
Ainsi le voyageur d'un pied léger l'évite :
Plus subtil le serpent saute et vole à sa suite:
Il va, revient en vain, le trompe en circulant :
Le monstre s'en irrite; armé d'un œil brûlant,
Dardant sa triple langue, il se dresse, il s'élance,
Siffle, et, vainqueur enfin de toute résistance,
Serre son ennemi dans ses replis nombreux.
En vain l'infortuné jette des cris affreux,
Arrachant à la fois de son flanc tout livide
Et des lambeaux de chair, et ce reptile avide;
Hélas! un froid venin dans son corps répandu
Avec son sang déjà circule confondu.

Quoi! partout voir Abel expirant sous ma rage!
Toujours fuir, et toujours retrouver cette image!
Je l'ai bien mérité : barbare que je suis!
Où me cacher? que faire? où traîner mes ennuis?

Encor s'il m'eût aimé d'un amour moins sincère,
S'il m'avait outragé, s'il eût maudit son frère,
Oui, l'on m'excuserait : mais l'avoir massacré
Quand d'un bras caressant il me tenait serré;
Au moment où son cœur, enflammé de tendresse,
Battait contre le mien, partageait ma tristesse!
Cruel! est-ce un forfait qu'on puisse pardonner?
Insensé! c'est par là que j'ai cru détourner
Les revers que du sort mes enfants ont à craindre!
Qu'entends-je? c'est mon frère... il semble encor se plaindre.
Ah! malheureux! fuyons ce sang qui me poursuit,
Fuyons, fuyons ces lieux, où le jour et la nuit
Doivent m'offrir sans cesse et la mort et mon crime,
Et le courroux du ciel, hélas! trop légitime,
Peints dans tous les objets dont je marche entouré!

Vous l'eussiez aussitôt vu fuir désespéré;
Mais un nuage en feu s'abat, tonne, le couvre,
Et de son large flanc, qui résonne et s'entr'ouvre,
Une voix formidable est sortie en ces mots :
« Qu'as-tu fait de ton frère? » Et partout les échos
Redisaient, effrayés : « ton frère; » et l'homicide :
« Eh bien! mon frère; eh bien! m'en a-t-on fait le guide? »
Et, frappé de terreur, confus, défiguré,
Sur ses genoux tremblants il recule égaré;
Quand, tout couvert de feu, du nuage s'élance
Un ange; il n'avait point cet air de bienfaisance
Qui décèle aux humains un ministre de paix;
Les menaces du ciel vivent dans tous ses traits;
Géant énorme, il marche et fait gémir la terre;
Dans l'une de ses mains flamboyait un tonnerre,
L'autre s'appesantit sur le front du pécheur :
« Perfide! arrête, tremble, écoute un Dieu vengeur.
Qu'as-tu fait? J'avais dit que l'envie et la haine
Introduiraient la mort parmi la race humaine :

Abel meurt sous tes coups; je suis justifié,
Mais ton forfait m'outrage, et n'est point expié;
L'innocence en gémit... Eh bien! tes mains avides
Tourmenteront en vain les campagnes arides :
J'ai parlé; plus de champ qui soit fécond pour toi.
Cherche à présent un Dieu moins terrible que moi;
Et s'il est un pays libre de ma puissance,
Où ne puisse avec toi parvenir ma vengeance,
Voles-y, tu le peux; je fus ton père, ingrat!
Mais dans moi, dans ce père, après ton attentat,
Vois un Dieu, soit maudit : c'est là ta destinée.

Plein de honte, sans voix, et la tête inclinée,
L'homicide écoutait, morne d'étonnement,
Et sous le bras divin restait sans mouvement;
Mais son âme en secret gémissait agitée,
Autant et plus encor que le coupable athée,
Lorsque la foudre en main, tonnant du haut des airs,
L'Eternel à ses yeux gourmande l'univers;
Qu'il voit sous des palais la terre déchirée
Se rejoindre et couvrir leur voûte dévorée;
Et les temples sacrés qu'ont profanés ses pas
Entrechoquer leurs tours et voler en éclats;
Quand parmi ce tumulte, où le monde entier veille,
Les plaintes des mourants alarment son oreille,
Que la terre vomit contre un ciel ténébreux
Des rochers embrasés, des colonnes de feu,
Qui n'éclairent au loin que d'immenses ruines,
Monuments trop certains des vengeances divines,
Alors, alors il pleure, et son cœur effrayé,
Confessant malgré lui le Dieu qu'il a nié,
Il tremble sans chaleur sur la terre ébranlée.
Ainsi tomba Caïn : son âme desolee
Longtemps cherche une voix pour dépeindre ses maux,
Sa voix s'eleve et meurt au milieu des sanglots.

Hélas! pour te fléchir, oui, je suis trop coupable :
Dieu terrible, dit-il, vengeur inexorable!
Tu me proscris! où fuir? Helas! est-il des lieux
Où puisse le méchant se cacher à tes yeux?
J'aurai beau promener ma course vagabonde,
Ta vengeance avec moi traversera le monde;
Heureux si quelque ami, me déchirant le sein,
Délivrait l'univers d'un infâme assassin.
— D'un monstre... Soit chargé d'un plus cruel supplice
Quiconque aurait sur toi levé sa main propice!
Les remords dévorants, imprimés sur ton front,
Doivent assez parler aux yeux qui les verront,
Pour qu'on dise : Voilà Caïn le fratricide;
Ecartons-nous des lieux qu'a foulés ce perfide!

L'ange fuit, et son vol a bouleversé l'air;
L'éclair dans un ciel noir poursuit, croise l'éclair;
Les vents en mugissant répandent les ravages,
Etendent la poussière en immenses nuages,
Et courbant les forêts, emportant les buissons,
De leurs débris confus inondent les moissons;
Tandis que de l'aurore au couchant élancée,
La foudre, sans repos par la foudre pressée,
Environnant Caïn de l'aspect du trépas,
Gronde dans l'ombre, éclate, et tombe avec fracas.
A ce bruit effrayant, des ombres fugitives
Semblent en longs regrets traîner leurs voix plaintives :
Vous diriez qu'au proscrit la nature en fureur
Par ce vaste désordre exprime son horreur.
Ces mots frappent encor son oreille troublée :
« Sois maudit, malheureux! » La tête échevelée.
Sombre, tout frissonnant, et les bras étendus,
Il roule autour de lui ses regards éperdus;
Et recevant la mort à chaque éclair qui brille,
Il veut du moins tomber aux pieds de sa famille;

Mais ses genoux rétifs trompent sa volonté.
Dieu! de quel désespoir son cœur est tourmenté!
Ses yeux gonflés de pleurs ne sauraient en répandre :
L'orage a disparu; lui croit toujours l'entendre
Mugir en s'étendant, gronder et retentir :
Tout à ses yeux paraît vouloir s'anéantir.
« Et je respire encor! Dieu cruel! Dieu barbare!
De mon sang, par pitié, daigne être moins avare.
La mort est le seul don que j'attends de ta main.
Montagnes, couvrez-moi; terre, abîme en ton sein,
Engloutis mon forfait, mes jours et mon supplice...
Non, non, n'espérez point qu'à mon gré je périsse!...
Dieu, la terre, les monts, tout est sourd à mes cris.
M'abreuver de mes pleurs, dévorer les mépris,
Mourir autant de fois que j'ai d'instants à vivre,
Voilà, voilà, Caïn, quel sort doit te poursuivre.
Ah! maudit soit ce bras trop docile à mes vœux
Qui plongea dans son sang mon frère malheureux!
Qu'il sèche sur mon corps comme un rameau débile,
Sans écorce, blanchi sur un chêne stérile!
Et toi, jour odieux, où le plus noir démon
Par un songe imposteur égara ma raison,
Que toujours le soleil plein de taches errantes,
Et ne parsemant l'air que de lueurs mourantes,
Paraisse avec regret te rendre à nos climats!
Que l'univers entier, redoutant le trépas,
Marque de cris affreux ton retour et ta fuite.
La terre, avec Caïn par l'Eternel maudite,
Peut-elle trop longtemps rappeler aux humains
L'horreur de l'attentat dont j'ai rougi mes mains?
Mais ces foudres, ces vents, leur immense murmure,
Cet appareil de mort embrassant la nature,
Leur peindra-t-il assez les tourments de mon cœur?
D'autant plus malheureux que j'en suis seul auteur,
Que les méritant tous, quelque sort qui m'accable,

Je n'aurai jamais droit aux pleurs de mon semblable. »

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De son front mutilé menace encore les cieux,
Et, fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups de tonnerre et par les vents brisé;
C'est là qu'il s'est assis, de forces épuisé.
Sa tête pesamment contre l'arbre rangée
Des pavots du sommeil reposait ombragée;
Et ces membres, longtemps flétris par la douleur,
Déjà se remplissaient d'une jeune vigueur,
Indolemment jetés sur l'herbe defleurie.
Tout à coup il se lève, et furieux s'écrie :
« Oui, je l'entends gémir, je vois son sang couler!
Eh! quelle main cruelle ose bien l'immoler?
Arrêtez, c'est mon frère; oui, c'est Abel : perfide!
Mais où va ton erreur chercher le fratricide?
Toi seul, toi seul as pu commettre un tel forfait.
O mon frère! mon frère! ah! par ce que j'ai fait,
Juge, si tu m'aimas, quel sort me désespère;
Et cesse, par pitié, de poursuivre ton frère. »
En des rêves affreux tristement absorbé,
Près du chêne, à ces mots, Caïn est retombé.

Bientôt le sage Adam, suivi de sa compagne,
Sort, et d'un pied tardif traversant la campagne,
Demande où sont ses fils, qui les tient arrêtés,
Que font-ils, et pourquoi se sont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendresse?
Abel, Abel surtout l'étonne, l'intéresse;
Jamais de ses travaux Abel n'ouvrit le cours
Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours;
Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,
Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.

Ah! courons, chère épouse, allons chercher mon fils.
Mon fils, n'en doutons point, sous quelque ombrage assis,
Elevant jusqu'au ciel son âme noble et pure,
Entretient dans ses chants le Dieu de la nature :
Mais je veux le revoir; pardonne à mon effroi,
Le jour le plus riant devient sombre pour moi
Si par bénir ses fils Adam ne le commence.
— Viens... Eve autant que toi désire sa présence.
Mais vois ces fruits dorés, et connais mon dessein;
J'ai dit : Avec Adam j'irai trouver Caïn;
Il recevra ces fruits de la main de sa mère,
Il verra ma tendresse et l'amour de son père;
Et, sensible à nos soins, j'ose au moins l'espérer,
Nous ne l'entendrons plus sans cesse murmurer,
Se plaindre que son frère, objet de préférence,
Est seul chéri de nous... — Que j'aime ta prudence!
Oui, volons vers Caïn; l'éclat de ce beau jour
A dû rendre son cœur plus docile à l'amour. »
Soudain, pressant leurs pas appesantis par l'âge,
L'un sur l'autre appuyés, ils montaient au bocage.
Au détour d'un sentier, deux arbres opposés,
Laissant tomber leurs bras épaissis et croisés,
Forment sur leur passage une large barrière :
Eve pour la franchir s'avance la première,
L'entr'ouvre... Dieu! que vois-je?... Aussitôt sur ses pas,
Tremblante, elle recule, et volant dans les bras
D'un époux qui frissonne et la soutient à peine...
« Un homme, lui dit-elle, étendu sur l'arène!...
D'une aveugle terreur ne va pas m'accuser,
Non, ce n'est point ainsi que l'on peut reposer;
De son front tout poudreux il presse la verdure :
C'est la taille d'Abel, sa blonde chevelure...
Le vois-tu? c'est lui-même... O mon fils, lève-toi,
Et secoue un sommeil qui me glace d'effroi.
Mon fils! » Epouvante de son morne silence,

Adam vers le cadavre impatient s'élance...
Du sang! Eve, du sang!... A ces terribles mots
Eve d'un cri subit a frappé les échos;
Elle tombe mourante, et sa tête oppressée
Sur le cœur d'un amant repose renversée.
Hélas! que fera-t-il? comment la secourir?
Lui-même de douleur se sent prêt à mourir.
Avez-vous jamais vu des figures sacrées
Autour d'un vieux tombeau s'embrassant éplorées?
Près du cadavre ainsi tous deux siegent muets.
Tout à coup, échappé de la nuit des forêts,
Le coupable en ces lieux rentre. En voyant sa mère
Immobile et sans voix dans les bras de son père,
Qui dort inanimé sous le poids du chagrin :
« Tremblez, dit-il, c'est moi qui suis son assassin;
Il vous sied bien, cruels, de plaindre ma victime!
Votre lâche faiblesse est cause de mon crime.
Vous seuls m'avez perdu; soyez maudits tous deux :
Je suis son assassin. » Il dit : déja loin d'eux,
Solitaire, il parcourt les bois vastes et sombres,
Et cache ses remords dans l'epaisseur des ombres.

Mais au bruit de sa voix, Adam tout étonné,
Rompant le froid sommeil qui le tient enchaîné,
Vient de rouvrir ses yeux, et d'un regard timide
Cherche encor, mais en vain, les pas de l'homicide.
Là d'un fils adore le cadavre s'etend,
De poussière noirci, de meurtre degoûtant;
Ici, sur son sein même, une épouse chérie
Peut-être sans retour languit evanouie.
« Où suis-je? O mere! ô fils! ô père infortuné!
Voilà ce que mon cœur avait trop deviné!
Comme il est étendu! mon fils... et c'est ton frère...
Le monstre! hier encor (qui ne l'eût dit sincère?)
Te jurait devant moi le plus constant amour;

Et c'est lui, c'est sa main qui t'a ravi le jour !
A cette heure, en ces lieux il osait nous le dire...
Il osait... Quoi ! celui qui vient de me maudire,
Ce barbare est mon fils ! ce cadavre glacé
Qui dans des flots de sang nage ici renversé,
Il est aussi mon fils !... Ah ! lorsque la justice
De ma rébellion prononça le supplice,
Devais-tu me cacher la moitié de mon sort ?
Tu ne m'avais, ô ciel ! annoncé que la mort.

Et toi, mon seul espoir, toi, mon unique asile,
Es-tu morte en mes bras ? tu restes immobile :
Eve... Hélas ! sur nos maux ton œil craint de s'ouvrir ;
C'est donc moi, c'est moi seul qui dois vivre et souffrir ;
Cependant je bénis ta volonté suprême,
Grand Dieu ! Mais quelle horreur s'empare de moi-même ?
Est-ce ta mort ? ô mort, frappe tes derniers coups ;
Joins le père à son fils, joins l'amante à l'époux...
Abel !... Il n'est donc plus ? » Une sueur mortelle
De son front pâlissant sur ses membres ruisselle ;
Sa voix meurt, et ses yeux de larmes obscurcis,
Se fixent tristement sur le corps de son fils.

Des chaînes de la mort, Ève enfin dégagée
Lève insensiblement sa tête soulagée ;
Et du fond de son cœur oppressé de sanglots,
Faible et tout effrayée, elle exhale ces mots :
« S'éloigne-t-il ? Adam ! Adam ! sa voix tonnante
Ne vient plus retentir sur mon âme tremblante.
Il nous maudit... ingrat ! si c'est un jeu pour toi,
Maudis ta mère encor, mais ne maudis que moi.
C'est moi, moi dont la main vous plongea dans l'abîme :
Adam n'a pu vouloir ni commettre le crime,
Et mon fils, par ton bras c'est moi qui l'ai frappé.
Mon fils !... » Ce nom dans l'air s'est à peine échappé,

Déjà sur le cadavre elle tombe étendue,
L'embrasse, et d'une voix qui n'est plus entendue,
Elle s'écrie : « Abel! mon fils! Abel! Abel,
C'en est fait, et sa mort comble en ce jour cruel
La malédiction contre nous prononcée.
La voilà cette mort qui nous fut annoncée,
Mais sur qui s'est levé le bras du meurtrier?
Etait-ce à l'innocent à mourir le premier?
Ah! dis-moi qu'aujourd'hui ta haine est mon partage,
Dis-moi que tes revers ont été mon ouvrage,
Laisse-moi voir tes pleurs : Adam, n'est-ce pas moi
Qui d'un Dieu trop jaloux te fis trahir la loi?
Mon forfait t'a perdu, j'en dois sentir la honte;
Ose du sang d'un fils me redemander compte.
Vous, enfants malheureux, venez réclamer tous
Un frère qui sans moi vivrait encor pour vous.
Hélas! en expirant a-t-il maudit sa mère?...
— Crois plutôt qu'il songeait combien serait amère
La douleur que sa mort verserait dans ton sein.
Mon fils a pardonné même à son assassin.
— Voilà ce qui me rend encor plus criminelle...
O mon fils!... ô mon fils! — Que veux-tu donc, cruelle?
Toujours te reprocher les maux que mon cœur sent?
Eh! quel crime as-tu fait dont je sois innocent?
Va, nous fûmes tous deux également coupables,
Nous en portons la peine; et nos cris lamentables,
Et tes embrassements, et mes pleurs superflus
Ne ranimeront point notre Abel qui n'est plus.
Soumettons-nous, fuyons loin de ces lieux funestes,
Abandonne à la mort ces déplorables restes;
Suis-moi... Ce desespoir où ton cœur est plongé
Semble accuser le ciel de s'être trop vengé.
Il te voit, il m'entend, ce ciel juste et terrible;
Il sait qu'il est pour toi le coup le plus sensible;
S'il allait... — Il n'a plus de fils à m'arracher...

— Quoi! mon amour, quoi! rien ne peut t'en détacher?
— Laisse-moi dans son sein mêler encor mes larmes.
— Viens, suis-moi, mes tourments ont-ils pour toi des [charmes?
— Que je l'embrasse encor pour la dernière fois!
— Chère épouse! — Ah, cruel! je t'entends, je te crois.
Ton Dieu dans ce moment me défend d'être mère...
Sans doute il me faudrait, pour ne point lui déplaire,
Voir mon fils tout sanglant, et, sage en mes douleurs,
Me vaincre, à ton exemple, et dévorer mes pleurs;
Je laisse à ta vertu cet excès de constance,
Et je me plains d'un Dieu qui punit l'innocence;
Ou plutôt c'est à toi de répondre pour lui.
Où mon Abel est-il? parle, est-ce d'aujourd'hui
Que nous craignons Caïn, que tu connais sa haine?
N'en prévoyais-tu pas la suite trop certaine?
Et tu n'as pas tremblé? Sur quelle foi, comment
As-tu pu de ton fils t'éloigner un moment?
Que faisais-je moi-même? où m'étais-je égarée
Quand le monstre est sorti, quand sa main abhorrée
Sur son front innocent levait les premiers coups?
O ciel! ô fratricide! ô trop aveugle époux!
Qu'avez-vous fait d'Abel? Ah! vérité funeste!
Le cadavre insensible est tout ce qui me reste. »
Soudain l'expression semble fuir sa douleur,
Et sa douleur muette hésite sur son cœur.
O femme! ô mère, hélas! mère trop malheureuse!
Le visage couvert d'une pâleur hideuse,
Malgré les cris d'Adam, malgre tous ses efforts,
Voyez-la de nouveau s'elancer sur ce corps,
De nouveau le serrer de ses mains defaillantes,
Coller sa froide bouche à ses lèvres sanglantes,
Y respirer la mort trop tardive à son gré,
Et, baignant de vains pleurs son front défiguré,
S'étendre en soupirant, et rester immobile.

Dieu, qui protéges l'homme à tes ordres docile,
Peux-tu, cédant la palme aux fureurs de Satan,
Dans ce moment fatal abandonner Adam?
Oui, s'il éprouvait seul les traits de ta justice,
Il t'eût fait de ses maux un noble sacrifice;
Mais voir d'un cœur soumis, voir d'un œil assuré
Son épouse mourir sur son fils massacré;
Cet effort si cruel, grand Dieu, peux-tu l'attendre?
A ce triste spectacle, il me semble l'entendre
Maudire, et ses destins, et son crime, et ses jours,
Appeler à grands cris la mort qui fuit toujours.
Tout paraît s'attendrir; l'astre du jour s'arrête,
Et d'un voile sanglant enveloppe sa tête;
Le vent craint de fremir, cache dans sa prison;
Un silence inquiet embrasse l'horizon.
L'écho seul avec lui, l'echo gémit sans cesse,
Et l'univers entier respire la tristesse.

Mais déjà, déchirant son voile nébuleux,
Le soleil montre un front armé de nouveaux feux;
Et vainqueur de la nuit qui couvrait sa carrière,
L'enferme et l'engloutit dans des flots de lumière:
Tout rit, tout se colore, et la terre et les cieux,
Tandis que, s'abaissant en orbe radieux,
Un nuage doré sur les champs se repose,
S'entr'ouvre, et de ses flancs sur la terre dépose
Un archange chargé des lois du Dieu vivant,
Et soudain disparaît, emporté par le vent.
L'ange de paix s'avance: une robe azurée,
Sur sa taille élegante avec grâce serrée,
S'allonge en vaste queue, et dans l'air parfumé
Flotte au gré du zéphyr sous ses plis enfermé:
Dans son port, dans ses yeux, sur sa face fleurie,
Avec la majesté la douceur se marie;
Et les fleurs, défiant l'outrage du soleil,

Balancent sur ses pas leur calice vermeil.

Plein d'Ève, plein d'Abel, à leurs corps immobiles
Tour à tour prodiguant ses secours inutiles,
Adam ne voit, hélas! ni l'ange du Seigneur,
Ni du monde embelli la nouvelle splendeur.
Le ministre divin partage ses alarmes :
« Soyez bénis, ô vous qui baignez de vos larmes
Ce reste ensanglanté du plus cher des enfants!
Dieu sans être touché n'a pu voir vos tourments;
Il chérit l'homme encor, et c'est lui qui m'envoie.
A la mort en ce jour il suffit d'une proie.
Eve, sors du sommeil dont tes yeux sont couverts :
Les hommes, il est vrai, par des chemins divers
Tour à tour au tombeau doivent un jour descendre,
Et le père et le fils réuniront leur cendre...
Mais de tes jours encor le terme est éloigné.
Et qu'est-ce que la mort? C'est l'instant fortuné
Où, de son corps grossier secouant la poussière,
L'âme court se rejoindre au Dieu de la lumière.
Pourquoi donc tous ces pleurs, ce désespoir mortel?
Seriez-vous malheureux du sort heureux d'Abel?
Je sais que sa vertu, je sais que sa tendresse
Charmaient de vos vieux ans la pénible faiblesse;
Qu'avec lui les plaisirs s'envolent de vos bras;
Mais l'Eternel enfin ne vous reste-t-il pas?
Ce fils même où vivaient toutes vos espérances,
S'il a pu sur la terre adoucir vos souffrances,
Pourra-t-il moins pour vous, assis près du Seigneur.
Des grâces et des biens inépuisable auteur?
Ah! ranimez enfin votre force épuisée,
Soyez dignes d'Abel. Que la terre creusée
  eçoive de vos mains son corps enseveli.
  el est l'ordre de Dieu. » De ce Dieu tout rempli,
  'ange, à ces derniers mots, d'une clarté brillante

Les couronne, et déjà de sa bouche éloquente
La consolation a passé dans leur cœur.
Ainsi dans un désert le brûlant voyageur,
Au seul gazouillement d'une onde désirée,
Retrouve la moitié de sa force égarée.
D'une longue surprise Adam reste frappé;
Et d'un nuage d'or l'archange enveloppé
S'élève par degrés au-dessus de la terre,
Vole, prompt à se perdre, au séjour du tonnerre;
Quand d'un nouveau courage enflammant sa vertu,
Mais le cœur cependant de regrets combattu,
Eve sur ses genoux se relève tremblante,
Et sur la main d'Adam collant sa bouche ardente :
« Pardonne, a-t-elle dit, au trouble de mes sens,
Tous les noms odieux, les reproches cuisants
Dont une injuste épouse a chargé ce qu'elle aime
Hélas! contre mon Dieu j'ai vomi le blasphème ;
Et lorsque d'un regard il pouvait m'accabler,
Par la voix de son ange il me vient consoler.
Feras-tu moins que Dieu, toi que mon cœur adore,
Que j'osais outrager, et qui m'aimes encore?
Mais ton amour, Dieu même, et toute sa bonté,
Rien ne me rend, helas! le fils qui m'est ôté.
— La mort nous le rendra, puisque sa main cruelle
Ne s'étendra jamais sur notre âme immortelle;
Et bientôt la vieillesse amènera le jour
Qui doit nous rassembler dans le même séjour.
Oui, qu'à ce doux espoir tout notre cœur se livre.
Quoi ! frappés du trépas, nous sommes sûrs de vivre !
L'homme doit en durée égaler son auteur,
Et nous pourrions ramper vaincus par la douleur !
Non, non, élevons-nous jusqu'à l'Etre suprême;
Soyons dignes de lui, d'Abel et de nous-même;
Marchons, portons ce corps loin de ce triste lieu;
Hélas ! sur l'homicide (il est encor son Dieu,

Et sans doute Caïn a pleuré sur son frère)
Si l'Eternel jetait un regard moins sèvère!
Il peut lui pàrdonner; et nous, faibles humains,
Volons exécuter ses ordres souverains.
Viens, Eve. — Je te suis; que ta vertu m'enflamme!
Tu sais vaincre, charmer et rassurer mon âme;
Et je m'attache à toi comme un faible arbrisseau
Qui pour se soutenir embrasse un vieil ormeau. »
Elle dit; et d'Abel la dèpouille sanglante
Déjà couvre d'Adam l'èpaule gémissante:
Sous ce corps précieux il marche chancelant,
Et sa femme de loin le suit d'un pied tremblant,
Rêveuse, pâle encore, et sur ce corps livide
Reportant malgré soi son œil toujours humide.

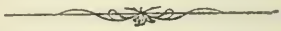

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Notice sur la vie et les ouvrages de Gilbert.	3
Préface	7
Le Poëte malheureux	9
Le Dix-huitième siècle, satire. A M. Fréron	17
Mon Apologie, satire	33
Stances à M. d'Arnaud	47
Le Charme des bois, stances	51
Didon à Énée, héroïde	53
Le Jugement dernier, ode	66
Ode à Monsieur, sur son voyage en Piémont	71
Le Jubilé, ode	73
Ode au roi	76
Ode à S. A. S. le prince de Salm-Salm	79
Ode sur la mort de Louis XV, à MM. les officiers du régiment du roi	82
Ode à la reine, sur la mort de S. A. R. madame la princesse Anne-Charlotte de Lorraine	85
Ode sur la guerre présente, après le combat d'Ouessant	91

Pages
Ode imitée de plusieurs psaumes, faite par Gilbert huit jours avant sa mort 97
Epîtres héroïques et morales. La marquise de Gange à sa mère..... 99
Le Criminel. D'Orval à Mélidor 105
Les Plaintes du malheureux..... 116
L'Amant désespéré..... 118
Le Printemps 120
Quarts-d'heure de misanthropie..... 123
Le nouvel Epicure. Variantes 125
A mademoiselle Rosalie 127
A madame de M***, sur son accouchement. 128
Les Inquiétudes de l'amour 129
A monsieur Dorat 130
La Mort d'Abel. Chant septième..... 131
Chant huitième..... 142

Paris. — Impr. Nouv. (Asoc. ouv.), 14, r. des Jeûneurs.
— G. Masquin, direct.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

MALHERBE

POÉSIES

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1880

POÉSIES
DE MALHERBE

ODES

—

AU ROI HENRI-LE-GRAND

Sur la réduction de Marseille à l'obéissance de ce roi, sous les ordres du duc de Guise, gouverneur de Provence.

1596

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux ?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande ?

Et quel Indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre pour être
La marque d'un si beau jour?

Cet effroyable colosse,
Cazaux, l'appui des mutins,
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavaient les destins.
Il est bas, le parricide :
Un Alcide, fils d'Alcide,
A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille, volée
A son juste possesseur,
Avait langui désolée
Aux mains de cet oppresseur.
Enfin le temps l'a remise
En sa première franchise;
Et les maux qu'elle endurait
Ont eu ce bien pour échange,

Quelle a vu parmi la fange
Fouler ce qu'elle adorait.

Déjà tout le peuple more
A ce miracle entendu;
A l'un et l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu :
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde et l'Euphrate lavent;
Et déjà, pâle d'effroi,
Memphis se pense captive,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi.

SUR LE MÊME SUJET QUE LA PRÉCÉDENTE

1596

it que, de tes lauriers la grandeur poursuivant,
un cœur où l'ire juste et la gloire commande,
passes comme un foudre en la terre flamande,
Espagnols abattus la campagne pavant;
Soit qu'en sa dernière tête
L'hydre civile t'arrête;
Roi, que je verrai jouir
De l'empire de la terre,
Laisse le soin de la guerre
Et pense à te réjouir.

mbre tous les succès où ta fatale main,
us l'appui du bon droit aux batailles conduite.
tes peuples mutins la malice a détruite
r un heur éloigné de tout penser humain.
Jamais tu n'as vu journée
De si douce destinée;

Non celle où tu rencontras
Sur la Dordogne en désordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussière de Coutras.

Cazaux, ce grand Titan qui se moquait des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée;
Et sa rage infidèle, aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ce dos chargé de pourpre, et rayé de clinquants,
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange,
Les dieux, qu'il ignorait, ayant fait cet échange
Pour venger en un jour ses crimes de cinq ans.
La mer en cette furie
A peine a sauvé Dorie;
Et le funeste remords
Que fait la peur des supplices
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étaient morts.

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS

SUR SA BIENVENUE EN FRANCE

présentée à Aix, l'année 1600.

Peuples, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs :
Qu'aux deux bouts du monde se voie

Luire le feu de notre joie;
Et soient dans les coupes noyés
Les soucis de tous ces orages
Que, pour nos rebelles courages,
Les dieux nous avaient envoyés.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisaient nos mutins
En leur âme encore affamée
De massacres et de butins.
Nos doutes seront éclaircies;
Et mentiront les prophéties
De tous ces visages pâlis,
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climactérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette princesse que la foi
D'amour ensemble et d'hyménée
Destine au lit de notre roi.
La voici, la belle Marie,
Belle merveille d'Hétrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoique l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant :
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière :
Et telle dessus l'horizon

L'Aurore, au matin, ne s'étale,
Quand les yeux mêmes de Céphale
En feraient la comparaison.

L'antique sceptre de sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,
Lui met le respect en la face;
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche;
Les grâces parlent par sa bouche;
Et son front, témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Etre vu sans être adoré.

Quantes fois, lorsque sur les ondes,
Ce nouveau miracle flottait,
Neptune en ses caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il sentait!
Et quantes fois en sa pensée
De vives atteintes blessée,
Sans l'honneur de la royauté
Qui lui fit celer son martyre,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté!

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a, par un effort contraire,
Essayé de la retarder.
Mais, à la fin, soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence.

Elle est hors de sa violence,
Et la voici dans notre port.

La voici, peuples, qui nous montre
Tout ce que la gloire a de prix;
Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs et dans les esprits :
Et la présence des merveilles
Qu'en oyoient dire nos oreilles
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avaient décrite
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite princesse,
L'étonnement de l'univers,
Astre par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres et nos hivers,
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples!
Quoique notre faible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre,
Peut-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir,
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir;
Et par vous la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidèlement,
Non lassés de notre souffrance,
Ces Français qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entière le maître,
Ou par armes, ou par amour;
Et ne tarderont ses conquêtes,
Dans les oracles déjà prêtes,
Qu'autant que le premier coton,
Qui de jeunesse est le message,
Tardera d'être en son visage
Et de faire ombre à son menton.

Oh! combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban!
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de sultanes captives!
Et que de mères à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils!

Cependant notre grand Alcide,
Amolli par vos doux appas,
Perdra la fureur qui, sans bride,
L'emporte à chercher le trépas :
Et cette valeur indomptée,
De qui l'honneur est l'Eurysthée,
Puisque rien n'a su l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins, pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront récités

Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hasards précipités;
Lui, de qui la gloire semée
Par les voix de la Renommée
En tant de parts s'est fait ouïr
Que tout le siècle en est un livre,
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouir?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,
Réduite par tant de combats
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas :
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie;
Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquière en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoi qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses désirs;
C'est là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées,
Et qu'il ait de quoi se vanter
Que la douceur qui tout excède
N'est point ce que sert Ganymède
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme et le fer;

Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui dompte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage,
Après nous avoir mis à bord?

Cet Achille de qui la pique
Faisait aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,
Bien que sa mère eût à ses armes
Ajouté la force des charmes,
Quand les destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fût parmi ses ennemis?

Les Parques d'une même soie
Ne dévident pas tous nos jours;
Ni toujours par semblable voie
Ne font les planètes leur cours.
Quoi que promette la Fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avait fait prospérer
Tombe du faîte au précipice;
Et, pour l'avoir toujours propice,
Il la faut toujours révérer.

Je sais bien que sa Carmagnole
Devant lui se représentant,
Telle qu'une plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle :

Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayons toujours le teint blème,
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui ?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux,
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces âmes relevées
Que, d'un conseil ambitieux,
La faim de gloire persuade
D'aller, sur les pas d'Encelade,
Porter des échelles aux cieux ?

Apollon n'a point de mystère,
Et sont profanes ses chansons,
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramène les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déjà fait preuve, à leur dam,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaëton en l'Éridan.

Nice, payant aveeque honte
Un siége autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en compte
Barberousse qu'elle a chassé;
Guise en ses murailles forcées
Remettra les bornes passées
Qu'avait notre empire marin;
Et Soissons, fatal aux superbes,

Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

SUR L'ATTENTAT COMMIS SUR LE PONT-NEUF, EN LA PERSONNE DE HENRI LE GRAND, LE 19 DÉCEMBRE 1605.

1606

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous, sans rougir de honte,
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux?

Oh! que nos fortunes prospères
Ont un change bien apparent!
Oh! que du siècle de nos pères
Le nôtre s'est fait différent!
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvait assez louer,
S'est faite aujourd'hui si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Aurait vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un prince de soi,
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon roi?

Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter,
Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter,
Et que, si de cette couronne
Que sa tige illustre lui donne
Les lois ne l'eussent revêtu,
Nos peuples, d'un juste suffrage,
Ne pouvaient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu!

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturés
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête,
Et, d'un courage forcené
Rejetant son obéissance,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné!

La main de cet esprit farouche
Qui, sorti des ombres d'enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche,
A peine avait laissé le fer,
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réside,

Comme si détruire l'Etat
Tenait lieu de juste conquête,
De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat!

O soleil, ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

Non, non : tu luis sur le coupable
Comme tu fais sur l'innocent;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une âme ressent :
Tu dois ta flamme à tout le monde,
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connaissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planète belle et claire,
Je ne parle pas sagement;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le jugement.
Ce traître, quelque frénésie
Qui travaillât sa fantaisie,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre,

Bel astre, qu'il n'eût vu descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le Dieu de Seine était dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords.
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;
Et ses Nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées,
A leurs yeux se ramentevant,
Faisait prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur était si peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pût secourir,
Que, pour en être dégagées,
Le ciel les aurait obligées
S'il leur eût permis de mourir.

Revenez, belles fugitives;
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos âmes craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs :
Le roi vit; et ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avait jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse,
Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouisse,
Vous la prenez mal à propos :
Le roi vit, et les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence,
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois!
Toutes ces visibles merveilles
De soins, de peines et de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne saurait effacer?

Ces archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'être surpris,
Ayant à combattre les feintes
De tant d'infidèles esprits.
Leur présence n'est qu'une pompe;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace,
Qu'en l'âme aussitôt qu'en la face
Tu n'en lises la vérité?

Grand démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne toujours

Que tous nos maux en ce monarque
Ont leur refuge et leur secours;
Et qu'arrivant l'heure prescrite
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Je sais bien que par la justice,
Dont la paix accroît le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir;
Et que son invincible épée
Sous telle influence est trempée
Qu'elle met la frayeur partout
Aussitôt qu'on la voit reluire;
Mais, quand le malheur nous veut nuire,
De quoi ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant un autel,
Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre un cartel;
Soit que dans la chambre il médite,
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,
Jamais ne t'écarte si loin,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne sois prêt à le défendre,
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidèle,
Cette reine dont les bontés
De notre faiblesse mortelle
Tous les défauts ont surmontés.

Fais que jamais rien ne l'ennuie,
Que toute infortune la fuie;
Et qu'aux roses de sa beauté
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
La grâce de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche;
Et fais renaître de leur souche
Des scions si beaux et si verts,
Que de leurs feuillages sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Surtout, pour leur commune joie,
Dévide aux ans de leur dauphin,
A longs filets d'or et de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin :
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chère vie,
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continue
Les aquilons, dont sa venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le, sous leur assurance,
Promptement jusques au sommet
De l'indubitable espérance
Que son enfance leur promet;
Et, pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées

Dedans le trône impérial,
Avant que le ciel les appelle,
Fais-leur ouïr cette nouvelle,
Qu'il a rasé l'Escurial.

AU ROI HENRI LE GRAND

sur l'heureux succès du voyage de Sedan.

1606

Enfin, après les tempêtes,
Nous voici rendus au port;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort :
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace;
Et ces matières de pleurs,
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines,
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prières sont ouïes,
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouies,
Sedan s'est humilié.
A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte,
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,
Que défendait un lion,

Eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion;
Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les blés abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon roi, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nonpareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'un génie
Qui les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir et de se rendre,
Qu'il n'a pas eu pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux :
Rien n'est sûr en son rivage;
Ce qu'il trouve, il le ravage,
Et, traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons :

Tel, et plus épouvantable,
S'en allait ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.

Son front avait une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Etaient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil,
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rebellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir :
A peine fut réclamée
Sa douceur accoutumée,
Que, d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères
De haines et de rancœurs;
Soupçons de choses amères,
Eloignez-vous de nos cœurs :
Loin, bien loin, tristes pensées
Où nos misères passées

Nous avaient ensevelis!
Sous Henri, c'est ne voir goutte
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O roi qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté!
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi?

De combien de tragédies,
Sans ton assuré secours,
Etaient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours!
Et qu'aurait fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eût trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon roi, connais ta puissance,
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance,
Qu'on en voit déjà le bout;
Et la Fortune, amoureuse
De la vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir et te plaire,

Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance,
Et lui donne ce plaisir
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau désir.
Où que tes bannières aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurci
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je sais bien que les oracles
Prédisent tous qu'à ton fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui dont l'épée,
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparaissant
A la Grèce qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle croissant.

Mais, tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'une armée
A te venger animée
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau?

Quoique les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,
Et fassent monter aux nues
Leurs effroyables remparts;
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussitôt leurs précipices
Ne se laissent aplanir?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers;
Et ne tient point otieuses
Ces âmes ambitieuses
Qui, jusques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oseront, sous ta conduite,
Aller querir du butin.

Déjà le Tésin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir la corne
Que tu lui dois arracher :
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton
Dans sa caverne profonde,
S'apprête à voir en son onde
Choir un autre Phaëton.

Va, monarque magnanime;
Souffre à ta juste douleur

Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur :
L'astre dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lyre,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort;
Et, se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité;
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques :
Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux;

Et, quelque assaut que te fasse
L'oubli, par qui tout s'efface,
Ta louange, dans mes vers
D'amarante couronnée
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

A M. LE DUC DE BELLEGARDE

grand écuyer de France.

1608

A la fin, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler;
Le mérite qu'on veut céler
Souffre une injuste violence.
Bellegarde, unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma paresse ingrate
Que déjà ton bruit nonpareil
Aux bords du Tage et de l'Euphrate
N'a vu l'un et l'autre soleil?

Les Muses, hautaines et braves,
Tiennent le flatter odieux,
Et, comme parentes des Dieux,
Ne parlent jamais en esclaves;
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautés dont les appas
Ne sont que rigueur et que glace,
Et de qui le cerveau léger,
Quelque service qu'on leur fasse,
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chansons,
Par qui leurs doctes nourrissons
Savent charmer les destinées,
Récompensent un bon accueil
De louanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes, par moi publiées,
Je le jure sur les autels,
En la mémoire des mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double sommet
N'est que mensonge et que fumée,
Ou je rendrai cet univers
Amoureux de ta renommée,
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme en cueillant une guirlande,
L'homme est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande;
Tant de fleurs de tant de côtés
Faisant paraître en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Il tient suspendu son désir,
Et ne sait en cette peinture
Ni que laisser, ni que choisir.

Ainsi, quand, pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,

Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte,
Tu me tiens les sens enchantés
De tant de rares qualités
Où brille un excès de lumière,
Que, plus je m'arrête à penser
Laquelle sera la première,
Moins je sais par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suite d'aïeux
Que la gloire a mis dans les cieux
Est réputé grand avantage,
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les charges les plus honorables
Dont le mérite et la raison,
Quand les destins sont favorables,
Parent une illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos rois,
Des Alpes a battu les têtes?
Qui n'a vu dessous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas,
Et les peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensevelis,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures;

Non pas à toi, qui, revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la fortune,
Connais que c'est que du vrai bien,
Et ne veux pas, comme la lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infâme d'Envie,
A qui rien de l'autrui ne plaît,
Tout lâche et perfide qu'il est,
Jette les yeux dessus ta vie,
Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs et des beaux esprits
Dont aujourd'hui la France est pleine,
Est-il pas contraint d'avouer
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il se présente un rival
Pour la lice ou pour la barrière,
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir
Eloigné des molles délices;
Qui ne sait que toute la cour
A regarder tes exercices
Comme à des théâtres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour mon roi
Ce joyau d'honneur et de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Thétis ne suivit-elle pas
Ta bonne grâce et tes appas

Comme un objet émerveillable?
Et jura qu'avecque Jason
Jamais Argonaute semblable
N'alla conquérir la toison.

Tu menais le blond Hyménée,
Qui devait solennellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré,
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclatèrent,
Toutefois, les Nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutèrent
Qui de vous deux était le Dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne me peut démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques,
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours,
Et qu'à bien dispenser les choses
Il faut mêler, pour un guerrier,
A peu de myrte et peu de roses
Force palme et force laurier!

Achille était haut de corsage;
L'or éclatait en ses cheveux;
Et les dames avecque vœux
Soupiraient après son visage;
Sa gloire à danser et chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'était seconde :
Mais, s'il n'eût rien eu de plus beau,

Son nom, qui vole par le monde,
Serait-il pas dans le tombeau?

S'il n'eût, par un bras homicide
Dont rien ne repoussait l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avait reçu le jeune Atride,
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phenix, ou de Chiron,
Il eût fait son apprentissage,
Notre âge aurait-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grèce a donné de lui?

C'est aux magnanimes exempæs
Qui, sous la bannière de Mars,
Sont faits au milieu des hasards,
Qu'il appartient d'avoir des temples;
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siècles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps où les manies
D'un nombre infini de mutins
Poussés de nos mauvais destins
Ont assouvi leurs felonies,
Par quels faits d'armes valeureux,
Plus que nul autre aventureux,
N'as-tu mis ta gloire en estime,
Et déclaré ta passion
Contre l'espoir illégitime
De la rebelle ambition !

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Élide en la Sicile;
Ses flots, par moyens inconnus
En leur douceur entretenus,
Aucun mélange ne reçoivent,
Et, dans Syracuse arrivant,
Sont trouvés de ceux qui les boivent
Aussi peu salés que devant :

Tel, entre ces esprits tragiques,
Ou plutôt démons insensés,
Qui de nos dommages passés
Tramaient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti;
Mais, blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon roi, le plus grand des humains,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre,
Jusqu'à la fin de ses exploits,
Que tout eut reconnu ses lois,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part?

Soit que près de Seine et de Loire
Il pavât les plaines de morts.

Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire,
Ne l'as-tu pas toujours suivi,
Ne l'as-tu pas toujours servi,
Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du sort
Que sait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort?

Mais quoi! ma barque vagabonde
Est dans les syrtes bien avant,
Et le plaisir, la décevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots
Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui leur éclaire :
Je ferai mieux de relâcher,
Et borner le soin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contente :
Donne-m'en, d'un clin de tes yeux,
Un témoignage gracieux;
Et, si tu la trouves petite,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or et de soie
Ton âge dévide son cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matières de joie!

Ainsi tes honneurs fleurissants
De jour en jour aillent croissants,
Malgré la fortune contraire !
Et ce qui les fait trébucher
De toi ni de Termes ton frère
Ne puisse jamais approcher !

Quand la faveur, à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,
Vous ferait devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles,
Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur;
Sans être menteur, je puis dire
Que jamais vos prospérités
N'iront jusques où je désire,
Ni jusques où vous méritez.

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS

sur les heureux succès de sa régence.

1610

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole vite; et de la contrée
Par où le jour fait son entrée,
Jusqu'au rivage de Calis,
Conte sur la terre et sur l'onde
Que l'honneur unique du monde
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les Dieux,
En cette aventure effroyable,
A qui ne semblait-il croyable
Qu'on allait voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feraient naître des maladies
Qui n'auraient jamais guérison ?

Qui ne pensait que les Furies
Viendraient des abîmes d'enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer;
Qu'un débordement de licence
Ferait souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés,
Et que nos malheurs seraient pires
Que naguère sous les Busires,
Que cet Hercule avait domptés ?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième lune
Achève de faire son tour,
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au-delà des bords de la Meuse
L'Allemagne a vu nos guerriers

Par une conquête fameuse
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace;
L'aigle même leur a fait place,
Et, les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède
Que de fuir et se cacher.

O reine, qui, pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidents,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidents,
Que peut la fortune publique
Te vouer d'asser magnifique,
Si, mise au rang des Immortels,
Dont ta vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos temples
Des images et des autels?

Que saurait enseigner aux princes
Le grand démon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet empire,
Que, si ton heur était pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferais dedans ses limites
Lever et coucher le soleil?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.

Tout nous rit, et notre navire
A la bonace qu'il désire :
Mais, si quelque injure du sort
Provoquait l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantirait de la mort ?

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie,
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des Etats.
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie;
Et d'elle prirent le flambeau,
Dont ils désolèrent leur terre,
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,

Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide
Qu'invincible de tous côtés
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés;
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut, qui fut déploré,
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterte,
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons;
Tous les vœux seront de te plaire;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage
Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,

En leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

Variante des six derniers vers de la quatorzième strophe de l'ode précédente.

1610

Et quand j'aurai peint ton image
Comme j'en prépare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour :
Quoi que d'Apelle on nous raconte,
Malherbe pouvait à sa honte
Achever la mère d'Amour.

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS

Pendant sa régence, après la première guerre des princes, en 1614.

. . . . . .

Si quelque avorton de l'envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie

L'ire de la terre et des cieux,
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles,
Que ce misérable corbeau,
Comme oiseau d'augure sinistre
Banni des rives du Caïstre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois
En jupes dessous les feuillées
Dansant au silence des bois;
Venez en robes où l'on voie
Dessus les ouvrages de soie
Les rayons d'or étinceler;
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les Dieux vous font appeler.

Quand le sang bouillant en mes veines
Me donnait de jeunes désirs,
Tantôt vous soupiriez mes peines,
Tantôt vous chantiez mes plaisirs :
Mais, aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siérait-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris?

Non vierges, non : je me retire
De tous ces frivoles discours;
Ma reine est un but à ma lyre
Plus juste que nulles amours;
Et quand j'aurai, comme j'espère,

Fait ouïr, du Gange à l'Ibère,
Sa louange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers!

Aussi bien, chanter d'autre chose
Ayant chanté de sa grandeur,
Serait-ce pas après la rose
Aux pavots chercher de l'odeur,
Et des louanges de la lune
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement?

Entre les rois à qui cet âge
Doit son principal ornement,
Ceux de la Tamise et du Tage
Font louer leur gouvernement :
Mais en de si calmes provinces,
Où le peuple adore les princes
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre légitime,
Saurait-on excuser le crime
De ne régner pas comme il faut?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vents et les eaux
Que fait sa véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux :
Il faut en la plaiee salée
Avoir lutté contre Malée,
Et, près du naufrage dernier,

S'être vu dessous les Pléiades
Eloigné de ports et de rades,
Pour être cru bon marinier.

Ainsi quand la Grèce, partie
D'où le mot Anaure coulait,
Traversa les mers de Scythie
En la navire qui parlait,
Pour avoir su des Cyanées
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Eson,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la première place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet empire
Où l'infidélité du sort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Allait faire un dernier effort,
Ma reine acquiert à ses mérites
Un nom qui n'a point de limites,
Et, ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussitôt que le coup tragique
Dont nous fûmes presque abattus
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage!
Et quelle malice de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligèrent les matelots!

Qui n'ouït la voix de Bellone,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeler tous ses partisans,
Et déjà les rages extrêmes,
Par qui tombent les diadèmes,
Faire appréhender le retour
De ces combats dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac et de Moncontour!

Qui ne voit encore à cette heure
Tous les infidèles cerveaux
Dont la fortune est la meilleure
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gâté,
Que, toujours ayant quelque tare,
Au même temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'un autre côté?

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs;
Tout s'accorde à notre bonace;
Les hivers nous donnent des fleurs
Et si les pâles Euménides
Pour réveiller nos parricides
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siècle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir.

Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir;
Elle va d'un pas et d'un ordre
Où la censure n'a que mordre;
Et les lois, qui n'exceptent rien
De leur glaive et de leur balance,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs;
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y soupire;
Chaque Amarylle a son Tityre :
Et, sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne
Qui soir et matin ne résonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grands hyménées,
Dont le fatal embrassement
Doit aplanir les Pyrénées,
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et sans l'usage des charrues
Nos plaines jaunir de moissons?

Quelle moins hautaine espérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ses deux bords,

Et, vengeant de succès prospères
Les infortunes de nos pères
Que tient l'Egypte ensevelis,
Aller si près du bout du monde,
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis?

Certes, ces miracles visibles,
Excédant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles
A moins qu'une immortelle main :
Et la raison ne se peut dire
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés;
Ou, sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas que cette Marie
Par qui nous sommes gouvernés.

Mais, qu'elle soit nymphe ou déesse,
De sang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel :
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la dépeint belle et sage,
Au-deçà de la vérité.

Grand Henri, grand foudre de guerre,
Que, cependant, que parmi nous,
Ta valeur étonnait la terre,
Les destins firent son époux;
Roi, dont la mémoire est sans blâme,
Que dis-tu de cette belle âme,

Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu, lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier,
Et, pour étendre sa couronne,
Croître comme un faon de lionne?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,
Les Nomades n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que, si de ses armes
Ilion avait eu l'appui,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fut retourné chez lui;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés?

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU

Ministre et secrétaire d'Etat.

1623 *ou* 1624.

. . . . . .
Grand et grand prince de l'Eglise,
Richelieu, jusques à la mort,

Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du sort.
Nos jours filés de toutes soies
Ont des ennuis comme des joies;
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laisse jouer sur les flots;
Tantôt un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots :
Et cette sagesse profonde
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité
Na fait loi qui moins se révoque
Que celle du flux réciproque
De l'heur et de l'adversité.

AU ROI LOUIS XIII

Allant châtier la rébellion des Rochelois et chasser les Anglais, qui, en leur faveur, étaient descendus dans l'île de Ré.

1627

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête,
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer;

Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu, ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition :
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies,
Et le centième avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de priviléges,
Les immortels, eux, même en sont persécutés;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacriléges
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence;
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,

Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts;

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre.
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu;

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée,
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son âme toute grande est une âme hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté.
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées,
Mon Apollon t'assure et t'engage sa foi
Qu'employant ce Tiphys, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,

Est aux bords de Charente en son habit de gloire
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connaît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher!

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançaient les approches;
Ici courait Mimas, là Typhon se battait,
Et là suait Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetait.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis
Vit, selon son désir, la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avaient arrachés;
Phlègre qui les reçut pue encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolio
Devait sous ta merci tes rebelles ployer :

Mais serait-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême;
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés querir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord : Mégère le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu :
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvrent la porte
Ton heur et ta vertu?

Neptune, importuné de ses voiles infâmes,
Comme tu paraîtras au passage des flots
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterais la fortune d'Éson,

Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoi! tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents :
Mars est comme l'Amour; ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages,
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu je veux te le produire;
Tu verras mon adresse; et ton front cette fois

Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nonpareille
Bâtissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs
Donneront de l'encens comme ceux de la Seine
Aux autels de Louis.

A M. DE LA GARDE

Au sujet de son Histoire Sainte

1628

La Garde, tes doctes écrits
Montrent les soins que tu as pris
A savoir tant de belles choses;
Et ta prestance et tes discours
Étalent un heureux concours
De toutes les grâces écloses.

Davantage tes actions
Captivent les affections
Des cœurs, des yeux et des oreilles;
Forcant les personnes d'honneur

De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualités nonpareilles.

Tu sais bien que je suis de ceux
Qui ne sont jamais paresseux
A louer les vertus des hommes;
Et dans Paris en mes vieux ans
Je passe à ce devoir mon temps,
Au malheureux siècle où nous sommes.

Mais, las! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie;
L'ingratitude et peu de soin
Que montrent les grands au besoin
De douleurs accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir vécu dedans le monde,
Prisé, quoique vieil, abattu,
Des gens de bien et de vertu;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent;
Les plaisirs nous vont décevant;
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocalles, d'un jour :
Grandeurs, richesses, et l'amour,
Sont fleurs périssables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis,
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires!
Néanmoins, nous voyons, du port,

D'autrui les débris et la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir longtemps
Nos esprits libres et contents
Sous l'influence d'un bon astre!
Que vive et meure qui voudra :
La constance nous résoudra
Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat, remis par son chef,
Pour se garantir de méchef,
En état de faire sa garde,
N'oserait pas en deloger
Sans congé, pour se soulager,
Nonobstant que trop il lui tarde.

Car, s'il procédait autrement,
Il serait puni promptement
Aux dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien tout ainsi,
Créé pour obeir aussi,
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
Ordonné par la loi de Dieu;
Car l'âme qui lui est transmise
Felonne ne doit pas fuïr
Pour sa damnation encourir,
Et être en l'Erébe remise.

Désolé je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame :
Et ne puis ni veux l'éviter,

Moins aussi la précipiter;
Car Dieu seul commande à mon âme.

Non, Malherbe n'est pas de ceux
Que l'esprit d'enfer a déceus
Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de prison
Par une lame, ou par poison,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira
Mon âme du corps partira
Sans contrainte ni violence;
De l'enfer les tentations,
Ni toutes mes afflictions,
Ne forceront point ma constance.

Mais, La Garde, voyez comment
On se disvague doucement,
Et comme notre esprit agrée
De s'entretenir près et loin,
Encor qu'il n'en soit pas besoin,
Avec l'objet qui le récrée.

J'avais mis la plume à la main
Avec l'honorable dessein
De louer votre sainte Histoire :
Mais l'amitié que je vous dois
Par delà ce que je voulois
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent à l'esprit
En voulant tracer cet écrit;
Et me semblait vous voir paraître
Brave et galant en cette cour,

Où les plus huppés à leur tour
Tâchaient de vous voir et connaître.

Mais ores à moi revenu,
Comme d'un doux songe avenu
Qui tous nos sentiments cajole,
Je veux vous dire franchement,
Et de ma façon librement,
Que votre Histoire est une école.

Pour moi, dans ce que j'en ai veu,
J'assure qu'elle aura l'aveu
De tout excellent personnage :
Et, puisque Malherbe le dit,
Cela sera sans contredit;
Car c'est un très juste présage.

Toute la France sait fort bien
Que je n'estime ou reprends rien
Que par raison et par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont toujours été très contents
De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez donc,
Que si gentilhomme fut onc
Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le serez,
Et votre los rehausserez
Par votre docte et sainte Histoire.

FRAGMENT

. . . . . .

Tantôt nos navires, braves

De la dépouille d'Alger,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger;
Tantôt, riches de la perte
De Tunis et de Biserte,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.

FIN D'UNE ODE POUR LE ROI

Je veux croire que la Seine
Aura des cygnes alors
Qui pour toi seront en peine
De faire quelques efforts;
Mais, vu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'auteur!

CONTRE LES MIGNONS DE HENRI III

Les peuples, pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeaient qu'ils parlaient de s'armer
Pour conquérir la Palestine,
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis :
Et toutefois leur entreprise
Etait le parfum d'un collet,

Le point coupé d'une chemise,
Et la figure d'un ballet.

De leur mollesse léthargique
Le Discord, sortant des enfers,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toile tragique.
La justice n'eut plus de poids;
L'impunité chassa les lois;
Et le taon des guerres civiles
Piqua les âmes des méchants
Qui firent avoir à nos villes
La face déserte des champs.

STANCES

A UNE DAME DE PROVENCE
1586

Si des maux renaissants avec ma patience
N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,
Le temps est médecin d'heureuse expérience :
Son remède est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautés se passer quelque jour;
Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance
Pour un si beau sujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guère aimée,
Ayant de ses désirs amorti le flambeau;
Et de cette prison de cent chaînes formée
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
Les restes d'un mari, sentiront le reclus;
Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée et qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfants, des douleurs incroyables,
Qui seront près de vous, et crieront alentour;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés, et moi rempli d'honneur,

Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince
Marieront ma fortune avecque le bonheur :

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

LES LARMES DE SAINT PIERRE

Imitées du Tansille.

AU ROI HENRI III

1587

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épands d'une éternelle veine
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine,
Où l'amour de la terre et le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussitôt que pécher.

Henri, de qui les yeux et l'image sacrée
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand qu'il n'aurait point d'offrande
S'il n'en recevait point que d'égales à lui.

La loi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes
Est le premier essai de tes premières armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus,
Pâles ombres d'enfer, poussière de la terre,
Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre
A moins d'enseignements que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un éternel état l'Eglise se figure;
Et croit, par le destin de tes justes combats,
Que, ta main relevant son épaule courbée,
Un jour qui n'est pas loin elle verra tombée
La troupe qui l'assaut et la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête;
Et la source déjà commençant à s'ouvrir
A lâché les ruisseaux qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs estimant une grâce
Qu'un monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'espérait jamais une chose possible
Que rien finît sa foi que le même trépas,
De vaillant fait couard, de fidèle fait traître,
Aux portes de la peur abandone son maître,
Et jure impudemment qu'il ne le connaît pas.

A peine la parole avait quitté sa bouche,
Qu'un regret aussi prompt en son âme le touche;
Et mesurant sa faute à la peine d'autrui,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que soupirer tout bas, et se mettre au visage
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près sa poitrine joignirent,
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé :
Les yeux furent les arcs, les œillades les flèches
Qui percèrent son âme, et remplirent de brèches
Le rempart qu'il avait si lâchement gardé.

Cet assaut, comparable à l'éclat d'une foudre,
Pousse et jette d'un coup ses defenses en poudre;
Ne laissant rien chez lui que le même penser
D'un homme qui, tout nu de glaive et de courage,
Voit de ses ennemis la menace et la rage,
Qui le fer en la main le viennent offenser.

Ces beaux yeux souverains qui traversent la terre
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux,
Entrent victorieux en son âme étonnée,
Comme dans une place au pillage donnée,
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans le sein moins de vagues courantes
Qu'il n'a dans le cerveau de formes differentes,
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos;
Car aux flots de la peur sa navire qui tremble
Ne trouve point de port, et toujours il lui semble
Que des yeux de son maître il entend ce propos :

Eh bien! où maintenant est ce brave langage,
Cette roche de foi, cet acier de courage?
Qu'est le feu de ton zele au besoin devenu?
Où sont tant de serments qui juraient une fable?
Comme tu fus menteur, suis-je pas véritable?
Et que t'ai-je promis qui ne soit avenu?

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bourreaux me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur et d'ordure,
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure
Comme le souvenir de ta déloyauté.

Je sais bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort et se sont mis en fuite;
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prends ton ébattement.

Le nombre est infini des paroles empreintes
Que regarde l'apôtre en ces lumières saintes;
Et celui seulement que sous une beauté
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire
Jugera sans mentir quel effet a pu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,
Et que de tous côtés elle suivra ses pas;
Mais, pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître,
Il se veut absenter, espérant que peut-être
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaît où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrages dépite;
Et craint tant de tomber en un autre forfait,
Qu'il estime déjà ses oreilles coupables
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'assister aux tourments qu'on lui fait.

Il part; et la douleur qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvrait sa violence,
Comme il se voit dehors, a si peu de compas,
Qu'il demande tout haut que le sort favorable
Lui fasse rencontrer un ami secourable
Qui, touché de pitié, lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidèle
Que sa main qui le guide où l'orage l'appelle;
Ses pieds, comme ses yeux, ont perdu la vigueur;
Il a de tout conseil son âme dépourvue,
Et dit en soupirant que la nuit de sa vue
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie, auparavant si chèrement gardée,
Lui semble trop longtemps ici-bas retardée;
C'est elle qui le fâche, et le fait consumer;
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle;
Et, toujours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte et ne la peut aimer.

Va, laisse-moi, dit-il, va, déloyale vie;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,
Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,
Ton infidèle foi maintenant je dédagne;
Quitte-moi, je te pri', je ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux desseins, mensongère et méchante,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante,
Et que, pour retarder une heure seulement
La nuit déjà prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'âme, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement?

Non, ne m'abuse plus d'une lâche pensée;
Le coup encore frais de ma chute passée
Me doit avoir apris à me tenir debout,
Et savoir discerner de la trêve la guerre,
Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

Si quelqu'un d'aventure en délices abonde,
Il se perd aussitôt, et déloge du monde;
Qui te porte amitié, c'est à lui que tu nuis;
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves;
Tu vas a qui te fuit et toujours le réserves
A souffrir, en vivant, davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trepas, au trépas arriver :
Et celui qui chetif aux misères succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre il ne peut l'achever !

Que d'hommes fortunés en leur âge première,
Trompés de l'inconstance à nos ans coutumière,
Du depuis se sont vus en étrange langueur,
Qui fussent morts contents, si le ciel amiable,
Ne les abusant pas en ton sein variable,
Au temp de leur repos eût coupé ta longueur!

Quiconque de plaisir a son âme assouvie,
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,
Sans jamais en son aise un malaise éprouver,
S'il demande à ses jours davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'a tendre de pied ferme
De voir à son beau temps un orage arriver ?

Et moi, si de mes jours l'importune durée
Ne m'eût en vieillissant la cervelle empirée,
Ne devais-je être sage, et me ressouvenir
D'avoir vu la lumière aux aveugles rendue,
Rebailler aux muets la parole perdue,
Et faire dans les corps les âmes revenir?

De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui, par la main d'un seul, étonnait tout le monde,
Et tant d'autres encor, me devaient avertir
Que, si pour leur auteur j'endurais de l'outrage,
Le même qui les fit, en faisant davantage,
Quand on m'offenserait, me pouvait garantir.

Mais troublé par les ans, j'ai souffert que la crainte
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte;
Et sortant promptement de mon sens et de moi,
Ne me suis aperçu qu'un destin favorable
M'offrait en ce danger un sujet honorable
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci!
Le fer qui les tua leur donna cette grâce,
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Allait courre fortune aux orages du monde,
Et déjà pour voguer abandonnait le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage;
Mais leur sort fut si bon que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

Ces enfants bienheureux, créatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes,
Ayant Dieu dans le cœur, ne le purent louer ;
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable :
Et moi, pouvant parler, j'ai parlé, misérable,
Pour lui faire vergogne et le désavouer !

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du souci qui me nuit !
Quand j'avais de ma foi l'innocence première,
Si la nuit de ma mort m'eût privé de lumière,
Je n'aurais pas la peur d'une éternelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que, venant à la guerre
Pour combattre l'enfer et défendre la terre,
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa ;
Par eux il commença la première mêlée ;
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offensa.

Que voudra se vanter, avec eux se compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir ;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque osera d'une âme belle et forte
Pour vivre dans le ciel en la terre mourir.

O désirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe plancher des étoiles se font;
Leur salaire payé les services précède;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissements, de rumeur et de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver!
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever!

Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bienheureuses,
De ces jeunes Amours les mères amoureuses,
Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez?
Vous fâchez leur repos, et vous rendez coupables,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicités.

Le soir fut avancé de leurs belles journées;
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années?
Ou que leur avint-il en ce vite départ,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part?

Si vos yeux, pénétrant jusqu'aux choses futures,
Vous pouvaient enseigner leurs belles aventures,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le sein la racine féconde
D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi, puisque les lois me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau,
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,
Que d'ecouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et la chassant de moi l'envoyer au tombeau?

Je sais bien que ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.
Mais quoi! si peu de cas ne me rend satisfait.
Mon regret est si grand, et ma faute si grande,
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait.

Pendant que le chétif en ce point se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,
En tant d'extremités cruellement réduit,
Il chemine toujours; mais rêvant à sa peine,
Sans donner à ses pas une règle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin, égaré, car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble,
Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin où la bouche du traître,
Profanant d'un baiser la bouche de son maître,
Pour en priver les bons aux méchants l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de son fils et du titre de père,
Plaignant deçà delà son malheur avenu,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,
L'ennui renouvele plus rudement l'outrage
En voyant le sujet à ses yeux revenu :

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,
Sitôt qu'au depourvu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait,
De nouvelles fureurs se déchire et s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son âme,
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte,
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent quand sa vue abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent,
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendaient mollement,
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes,
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élement.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, et serait à son aise
S'il pouvait avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du respect qu'il leur porte :
Mais enfin la douleur se rendant la plus forte,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

Pas adorés de moi, quand par accoutumance
Je n'aurais comme j'ai de vous la connaissance,
Tant de perfections vous découvrent assez;
Vous avez une odeur de parfums d'Assyrie;
Les autres ne l'ont pas; et la terre fletrie
Est belle seulement où vous êtes passés.

Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connaissent,
Comme ores à mes yeux vos marques apparaissent!
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand, déjà demi-clos sous la vague profonde,
Vous ayant appelés, vous affermîtes l'onde,
Et, m'assurant les pieds, m'étonnâtes l'esprit.

Mais, ô de tant de biens indigne récompense!
O dessus les sablons inutile semence!
Une peur, ô Seigneur, m'a séparé de toi;
Et d'une âme semblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laissé ta présence et t'ont manqué de foi.

De douze, deux fois cinq, étonnés de courage,
Par une lâche fuite évitèrent l'orage,
Et tournèrent le dos quand tu fus assailli;
L'autre, qui fut gagné d'une sale avarice,
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice;
Et l'autre en te niant plus que tous a failli.

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre,
Comme a pu ta bonté nos outrages souffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience
Doive être le couteau qui le fasse mourir?

Toutefois, tu sais tout, tu connais qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ai fait comme un homme en faisant une offense,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

Au moins si les regrets de ma faute avenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue,
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Désireux de l'honneur d'une si belle tombe,
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,
Puisque ma fin est près, ne la recule pas.

En ces propos mourants ses complaintes se meurent :
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,
Et déjà devant lui les campagnes se peignent
Du safran que le jour apporte de la mer.

L'aurore d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes :
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs;
Et, d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une âme sent de cruelles douleurs.

Le soleil, qui dédaigne une telle carrière,
Puisqu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barrière;
Mais, comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
Il marche lentement, et désire qu'on sache
Que, si ce n'était force, il ne le ferait pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent;
Ses chevaux tantôt vont et tantôt se retardent,
Eux-mêmes ignorants de la course qu'ils font :
Sa lumière pâlit, sa couronne se cache;
Aussi n'en veut-il pas cependant qu'on attache
A celui qui l'a fait des épines au front.

Au point accoutumé, les oiseaux qui sommeillent
Apprêtés à chanter dans les bois se réveillent;
Mais, voyant ce matin des autres différent,
Remplis d'étonnement ils ne daignent paraître,
Et font à qui les voit ouvertement connaître
De leur peine secrète un regret apparent.

Le jour est déjà grand, et la honte plus claire
De l'apôtre ennuyé l'avertit de se taire;
Sa parole se lasse, et le quitte au besoin :
Il voit de tous côtés qu'il n'est vu de personne;
Toutefois le remords que son âme lui donne
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qui porte une âme belle et haute,
Quand seul en une part il a fait une faute,
S'il n'a de jugement son esprit dépourvu,
Il rougit de lui-même, et combien qu'il ne sente
Rien que le ciel présent et la terre présente,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a vu.

POUR M. LE DUC DE MONTPENSIER

Qui demandait en mariage madame Catherine, princesse de Navarre, sœur de Henri IV.

1591 ou 1592

Beau ciel par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,
Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,
Catherine dont l'œil ne luit que pour les Dieux,
Punissez vos beautés plutôt que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble aveugle et téméraire;
Je connais bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,

Cela seul ici-bas surpassait mon effort;
Mais mon âme qu'à vous ne peut être asservie,
Les Destins n'ayant point établi pour ma vie
Hors de cet océan de naufrage ou de port.

Beauté par qui les Dieux, las de notre dommage,
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,
Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non,
Comme le fils d'Alcmène, en me brûlant moi-même;
Il suffit qu'en mourant dans cette flamme extrême
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point, sans sceptre, aspirer où j'aspire;
C'est pourquoi, sans quitter les lois de votre empire,
Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre;
Et, sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulais monter.

Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître,
Qui m'a fait desirer ce qu'il m'a fait connaître :
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance
Epandit dessus moi tant d'heur et de puissance,
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, et vaut mieux se résoudre,
En aspirant au ciel, être frappé de foudre,
Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute;
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le plaisir oublier le danger.

Bibliothèque Nationale
Ontario.

1596

Enfin cette beauté m'a la place rendue
Qu'elle avait contre moi si longtemps défendue :
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loi
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,
Que, si victorieux des deux bouts de la terre,
J'avais mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserais moins.

Au repos où je suis tout ce qui me travaille,
C'est le doute que j'ai qu'un malheur ne m'assaille
Qui me sépare d'elle et me fasse lâcher
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici-bas d'éternelle durée :
Une chose qui plaît n'est jamais assurée :
L'épine suit la rose, et ceux qui sont contents
Ne le sont pas longtemps.

Et puis qui ne sait point que la mer amoureuse
En sa bonace même est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
Inconnus aux nochers?

Déjà de toutes parts tout le monde m'éclaire;
Et bientôt les jaloux, ennuyés de se taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,
Vont médire tout haut.

Peuple qui me veux mal, et m'imputes à vice
D'avoir été payé d'un fidèle service,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,
Et ne recueillir rien?

Voudrais-tu que ma dame, étant si bien servie,
Refusât le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
Ne sût faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères,
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères,
Etaient-ce impressions qui pussent aveugler
Un jugement si clair?

Non, non : elle a bien fait de m'être favorable,
Voyant mon feu si grand et ma foi si durable;
Et j'ai bien fait aussi d'asservir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit,
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête,
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête,
Je me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hasard, plus j'y trouve d'amorce :
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce;
En un sujet aisé, moins de peine apportant,
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte;
Les timides conseils n'ont rien que de la honte;
Et le front d'un guerrier, aux combats étonné,
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours, contrainte ou naturelle,
S'il plaît à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué : je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.

1598

Beauté, mon cher souci, de qui l'âme incertaine
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me résoudrai de ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté :
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y; vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis et vous rire de moi.
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire;
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avais toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas;
S'il arrive autrement, ce sera votre faute
De faire des serments et ne les tenir pas.

CONSOLATION A CARITÉE
1599

Ainsi, quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocents
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au reconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avait songée,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des alcyons.

Vous n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment,
O trop fidèle Caritée!
En toutes âmes l'amitié,
De mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris,
En la querelle de Pâris,
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payait de larmes,
A Mycènes faire l'amour!

Mais le destin, qui fait nos lois,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au deçà du rivage blême;

Et les dieux ont gardé ce don
Si rare, que Jupiter même
Ne le sut faire à Sarpedon.

Pourquoi donc, si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume,
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort :
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colère,
Et, devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Quelles aimables qualités
En celui que vous regrettez
Ont pu mériter qu'à vos roses
Vous ôtiez leur vive couleur,
Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur?

Remettez-vous l'âme en repos,
Quittez ces funestes propos,
Et, par la fin de vos tempêtes

Obligeant tous les beaux esprits,
Conservez au siècle où vous êtes
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Pleins d'appas si délicieux,
Devient mélancolique et sombre
Qand il voit qu'un si long ennui
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir
Quand vos lumières étaient calmes,
Permettez-lui de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps, d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

CONSOLATION A M. DU PERRIER

1599

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Perrier; aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au-deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archemore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes :
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il avient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut à l'âme d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr, pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui ?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du reconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son Dauphin,
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et, comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance, avait presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moi, déjà deux fois, d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher;
Mais en un accident qui n'a point de remède
Il n'en faut point chercher.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareille :
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

PROSOPOPÉE D'OSTENDE

Imitée du latin de Hugues Grotius.

1604

Trois ans déjà passés, théâtre de la guerre,
J'exerce de deux chefs les funestes combats,
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre
De voir que le malheur ne m'ose mettre bas.

A la merci du ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hiver froid à l'extrémité ;
Lorsque l'été revient, il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie,
Pêle-mêle assemblé, me presse tellement
Que c'est parmi les miens être digne d'envie
Que de pouvoir mourir d'une mort seeulement.

Que tardez-vous, Destins? Ceci n'est pas matière
Qu'avecque tant de doute il faille décider;
Toute la question n'est que d'un cimetière :
Prononcez librement qui le doit posséder.

AUX OMBRES DE DAMON

1604

. . . . . .

L'Orne comme autrefois nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,

Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les soleils nous seraient courts !

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes !
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre ;
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre, et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'allonge point nos jours.
Il faut aller tout nus où le destin commande ;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours qui, la plupart infidèles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui, plus que l'honneur estimant les plaisirs,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,
Acte digne du foudre ! en nos obsèques mêmes
Conçoivent de nouveaux désirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,
Disputer du devoir et de la foi promise ;
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foi survive, et qui fasse la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours sa douleur se console,

Et que ni la raison ni le temps qui s'envole
Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetières,
De son contentement sont les seules matières ;
Tout ce qui plaît deplaît à son triste penser ;
Et si tous ses appas sont encore en sa face,
C'est que l'Amour y loge, et que rien qu'elle fasse
N'est capable de l'en chasser.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais quoi ! c'est un chef-d'œuvre où tout mérite abonde,
Un miracle du ciel, une perle du monde,
Un esprit adorable à tous autres esprits ;
Et nous sommes ingrats d'une telle aventure,
Si nous ne confessons que jamais la nature
N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées,
Qui, des vœux des amants à l'envi desirées,
Aux plus audacieux ôtaient la liberté :
Mais de les approcher d'une chose si rare,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nérée,
J'allais bâtir un temple éternel en durée,
Si sa déloyaute ne l'avait abattu,
Lui peut bien ressembler du front, ou de la joue :
Mais quoi ! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'âme de cette ingrate est une âme de cire,
Matière à toute forme, incapable d'élire,
Changeant de passion aussitôt que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avecque des services,
Après qu'on a tout fait, on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidèle
M'avait sollicité de me séparer d'elle,
Et de m'assujettir à de meilleures lois :
Mais l'aise de la voir avait tant de puissance
Que cet ombrage faux m'ôtait la connaissance
Du vrai bien où tu m'appelois.

Enfin, après quatre ans, une juste colère
. . . . . .
Que le flux de ma peine a trouvé son reflux :
Mes sens qu'elle aveuglait ont connu leur offense;
Je les en ai purgés, et leur ai fait défense
De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain :
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher esprit, qu'elle a, comme la tienne,
Quelque chose de plus qu'humain.

PARAPHRASE DU PSAUME VIII

1604

O sagesse éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miraëles divers
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde!

Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde!
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent :
Mais ta naïveté
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est faiblesse égale à nos infirmités;
Nos plus sages discours ne sont que vanités,
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures;
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?
Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,
Lui que, jusqu'au Ponent,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant?

Sitôt que le besoin excède son désir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et, par ton règlement, l'air, la mer et la terre,

N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Certes, je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeler mon âme, et dire bassement :
O Sagesse éternelle, en merveilles féconde!
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde!
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

Pour les paladins de France, assaillants dans un combat de barrière.

1605

Eh quoi donc! la France féconde
En incomparables guerriers,
Aura jusques au bout du monde
Planté des forêts de lauriers,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires,
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur?

Tant de fois le Rhin et la Meuse,
Par nos redoutables efforts,
Auront vu leur onde écumeuse
Regorger de sang et de morts;
Et tant de fois nos destinées
Des Alpes et des Pyrénées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne sais quels Scythes,

Bas de fortune et de mérites,
Présument de nous égaler?

Non, non : s'il est vrai que nous sommes
Issus de ces nobles aïeux
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les Dieux,
Ces arrogants, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et, dans leur honte ensevelis,
Feront voir à toute la terre
Qu'on est brisé comme du verre
Quand on choque les fleurs de lis.

Henri, l'exemple des monarques
Les plus vaillants et les meilleurs,
Plein de mérites et de marques
Qui jamais ne furent ailleurs;
Bel astre vraiment adorable,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,
Si vous aimez votre louange,
Désirez-vous pas qu'on la venge
D'une injure où vous avez part?

Ces arrogants, qui se défient
De n'avoir pas de lustre assez,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siècles passés;
Et d'une audace ridicule
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,
Sans toutefois en faire foi :
Mais qu'importe-t-il qui puisse être
Ni leur père, ni leur ancêtre,
Puisque vous êtes notre roi?

Contre l'aventure funeste
Que leur garde notre courroux
Si quelque espérance leur reste,
C'est d'obtenir grâce de vous,
Et confesser que nos épées,
Si fortes et si bien trempées
Qu'il faut leur céder, ou mourir,
Donneront à votre couronne
Tout ce que le ciel environne,
Quand vous le voudrez acquérir.

Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Limosin.

1605

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'enbonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes, quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paraître,

En ce miracle seul il peut assez connaître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi! de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :
La plupart de leurs vœux tendent au changement;
Et, comme s'ils vivaient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous réconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
Quand la rebellion, plus qu'une hydre féconde,
Aurait pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuirait devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées,
Ote-nous ces objets qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;

Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants tant soient-elles secrètes,
Quand il les poursuivra, n'auront point de cachettes,
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés :
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire
Aussitôt confondus comme delibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la faible innocence
Que dedans la misère on faisait envieillir.
A ceux qui l'oppressaient il ôtera l'audace;
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours;
Le fer, mieux employé, cultivera la terre;
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles delices,
Qui nous avaient portés jusqu'aux derniers hasards;
Les vertus reviendront, de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux merites donnees
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour, et ta crainte,
Dont il porte dans l'âme une eternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance;

Et, n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie
Nous ravira les sens de merveille et de joie;
Et, d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience

Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre,
Et, rendant l'univers de son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Cependant son Dauphin d'une vitesse prompte
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte;
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
Ses châteaux abattus et ses camps deconfits;
Et si de nos discords l'infâme vitupère
A pu la dérober aux victoires du père,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

AUX DAMES

Pour les demi-dieux marins conduits par Neptune, dans le carrousel des quatre éléments, en mars 1606.

O qu'une sagesse profonde
Aux aventures de ce monde
Préside souverainement!
Et que l'audace est mal apprise

De ceux qui font une entreprise
Sans douter de l'évènement!

Le renom que chacun admire
Du prince qui tient cet empire
Nous avait faits ambitieux
De mériter sa bienveillance,
Et donner à notre vaillance,
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces, partout reconnues,
Faisaient monter jusques aux nues
Les desseins de nos vanités;
Et voici qu'avecque des charmes
Un enfant qui n'avait point d'armes
Nous a ravi nos libertés.

Belles merveilles de la terre,
Doux sujets de paix et de guerre,
Pouvons-nous avecque raison
Ne bénir pas les destinées
Par qui nos âmes enchaînées
Servent en si belle prison?

L'aise nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous,
Soit notre gloire ou notre honte,
Neptune peut bien faire compte
De nous laisser avecque vous.

Nous savons quelle obéissance
Nous oblige notre naissance
De porter à sa royauté;
Mais est-il ni crime ni blâme

Dont vous ne dispensiez une âme
Qui dépend de votre beauté?

Qu'il s'en aille à ses Néréides
Dedans ses cavernes humides,
Et vive miserablement
Confiné parmi ses tempêtes;
Quant à nous, étant où vous êtes,
Nous sommes en notre élement.

Pour M. le duc de Bellegarde, à une femme qui s'était imaginé qu'il était amoureux d'elle.

1606

Philis, qui me voit le teint blême,
Les sens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempés tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colère
Me porte jusqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'est-il permis
De lui dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nonpareille
Aurait-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas,
Que je pusse la trouver belle,
Pâlir, languir, transir pour elle,
Et ne m'en apercevoir pas?

Oh! qu'il me serait désirable
Que je ne fusse misérable
Que pour être dans sa prison!
Mon mal ne m'étonnerait guères,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneraient la guérison.

Mais, ô rigoureuse aventure!
Un chef-d'œuvre de la nature
Au lieu du monde le plus beau
Tient ma liberté si bien close,
Que le mieux que je m'en propose,
C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre Philis mal avisée,
Cessez de servir de risée,
Et souffrez que la vérité
Vous témoigne votre ignorance,
Afin que, perdant l'espérance,
Vous perdiez la témérité.

C'est de Glycère que procèdent
Tous les ennuis qui me possèdent,
Sans remède et sans reconfort.
Glycère fait mes destinées;
Et, comme il lui plaît, mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir;
Mais quelque défaut que j'y blâme,
Je ne puis l'ôter de mon âme,
Non plus que vous y recevoir.

Pour la vicomtesse d'Auchy.

1608

Laisse-moi, raison importune,
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal à propos
Désespérer de ma fortune;
Tu perds temps de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'amour en tout son empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aise que j'ai de la servir?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante le sens,
Soit que sa voix de ses accents
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,

Se moquera de mon martyre;
Supplice qui jamais ne faut
Aux désirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable;
Je devais bien moins désirer :
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas :
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle et du sort;
Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devais adorer.

Sur l'éloignement prochain d'une dame.

1608.

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon;
Celle dont mes ennuis avaient leur guérison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes.
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir :
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontés un empire suprême,
Que ce coup m'est sensible! et que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir!

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter
Pour un terme si long tant d'aimables délices,
Puisque, votre présence étant mon élément,
Je pense être aux enfers et souffrir leurs supplices,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement!

Au moins si je voyais cette fière beauté,
Préparant son départ, cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse ou feinte ou véritable,
L'espoir qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendrait supportable,
Et me consolerait jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait désirer?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette âme de roche une grâce m'octroie,
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi?

Puis étant son mérite infini comme il est,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques lois qu'elle fasse, et quoi qu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction?

Non, non : qu'elle s'en aille à son contentement,
Ou dure, ou pitoyable, il n'importe comment;
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite :
Et, quand de mes souhaits je n'aurais jamais rien,
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne saurais brûler d'autre feu que le sien.

Je ne ressemble point à ces faibles esprits
Qui, bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage :
Toute sorte d'objets les touche également :
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage;
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI

Pour M. le duc de Bellegarde.

1608.

Dure contrainte de partir,
A quoi je ne puis consentir,
Et dont je ne m'ose défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir!
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir!

J'aurai donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes rois et mes dieux,
Pour aujourd'hui n'en tenir compte,
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De ne m'avoir su retenir!

Ils auront donc ce déplaisir,
Que je meure après un désir
Où la vanité me convie;
Et qu'ayant juré si souvent
D'être auprès d'eux toute ma vie,
Mes serments s'en aillent au vent!

Vraiment je puis bien avouer
Que j'aurais tort de me louer

Par dessus le reste des hommes;
Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du siècle où nous sommes,
La fraude et l'infidélité.

Mais à quoi tendent ces discours,
O beauté qui de mes amours
Etes le port et le naufrage?
Ce que je dis contre ma foi,
N'est-ce pas un vrai témoignage?
Que je suis déjà hors de moi?

Votre esprit, de qui la beauté
Dans la plus sombre obscurité
Se fait une insensible voie,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joie
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrais-je n'obéir pas
Au destin, de qui le compas
Marque à chacun son aventure,
Puisqu'en leur propre adversité
Les Dieux, tout-puissants de nature,
Cèdent à la nécessité?

Pour le moins j'ai ce reconfort,
Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon visage blême,
Et font voir assez clair à tous
Que c'est m'arracher à moi-même
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
Tache en vain de m'entretenir :

Ce qu'il me propose m'irrite;
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

LA RENOMMÉE

Au roi Henri le Grand, dans le ballet de la reine, dansé au mois de mars 1609.

Pleine de langues et de voix,
O Roi, le miracle des rois,
Je viens de voir toute la terre,
Et publier en ses deux bouts
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom qui n'est terminé
Ni de fleuve ni de montagne;
Et par lui j'ai fait désirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir et de vous adorer.

Ce sont douze rares beautés,
Qui de si dignes qualités
Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient, qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage
Qu'on ne peut leur faire quitter

Sans être issu de parentage
Ou de vous ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors
Est en elles sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encor accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles fasse chaque jour
Nouvelle preuve de ses charmes;
Mais sitôt qu'il les veut toucher,
Il reconnaît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions,
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la cour leur fait des lois
Que Diane aurait peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Une reine qui les conduit
De tant de merveilles reluit,
Que le soleil, qui tout surmonte,
Quand même il est plus flamboyant,
S'il était sensible à la honte,
Se cacherait en la voyant.

Aussi le temps a beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choses éternelles;
Et non moins que les immortels,

Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

Grand Roi, faites-leur bon accueil;
Louez leur magnanime orgueil
Que vous seul avez fait ployable;
Et vous acquérez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux :
Mais quelles âmes si farouches
Oseront douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi?

Pour Henri le Grand, sous le nom d'Alcandre, au sujet de l'absence de la princesse de Condé, sous le nom d'Oranthe.

1609

Donc cette merveille des cieux,
Pour ce qu'elle est chère à mes yeux,
En sera toujours éloignée!
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais son retour!

Mes vœux donc ne servent de rien!
Les Dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voie!
Et semble que les rechercher

De me permettre cette joie
Les invite à me l'empêcher!

O beauté, reine des beautés,
Seule de qui les volontés
Président à ma destinée,
Pourquoi n'est comme la Toison
Votre conquête abandonnée
A l'effort de quelque Jason?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes
Garderait que jusqu'aux enfers
Je n'allasse avecque mes armes
Rompre vos chaînes et vos fers?

N'ai-je pas le cœur aussi haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut
Un aussi grand désir de gloire,
Que j'avais lorsque je couvri
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques et d'Ivry?

Mais quoi! ces lois dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur
Règnent avec un tel empire,
Que, si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je désire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point, en me flattant,
Croire que le sort inconstant
De ces tempêtes me délivre;
Quelque espoir qui se puisse offrir,

Il faut que je cesse de vivre,
Si je veux cesser de souffrir.

Arrière donc ces vains discours,
Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage.
Autre sorte de reconfort
Ne me satisfait le courage,
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment;
Ma foi seule, aussi pure et belle
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne eternelle,
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi d'une mourante voix,
Alcandre, au silence des bois,
Témoignait ses vives atteintes;
Et son visage sans couleur
Faisait connaître que ses plaintes
Etaient moindres que sa douleur.

Oranthe, qui par les zéphyrs
Reçut les funestes soupirs
D'une passion si fidèle,
Le cœur outré de même ennui,
Jura que, s'il mourait pour elle,
Elle mourrait avecque lui.

Pour Alcandre, sur le même sujet que les précédentes.

1609

Quelque ennui donc qu'en cette absence
Avec une injuste licence
Le Destin me fasse endurer,
Ma peine lui semble petite
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer!

Paroles que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'hui votre saison;
Faites-vous ouïr en ma plainte :
Jamais l'âme n'est bien atteinte,
Quand on parle avecque raison.

O fureurs dont même les Scythes
N'useraient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soi!
Madame est captive; et son crime
C'est que je l'aime, et qu'on estime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rocher où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes
Pour blasphémer contre le sort,
Quoique insensibles aux tempêtes,
Je suis plus rocher que vous n'êtes
De le voir et n'être pas mort.

Assez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,

Ont fait paraître ma valeur;
Ici, je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les Dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables;
Mais, en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne serait-ce pas frénésie
De ne les en soupçonner pas?

Qui ne sait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles,
Et, d'un conseil audacieux,
En bergers, bêtes et satyres,
Afin d'apaiser leurs martyres,
Les ont fait descendre des cieux?

Non, non; si je veux un remède,
C'est de moi qu'il faut qu'il procède,
Sans les importuner de rien :
J'ai su faire la délivrance
Du malheur de toute la France;
Je la saurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage;
Trouvons le salut au naufrage;
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des rois.

Pour le moins, la haine et l'envie
Ayant leur rigueur assouvie,

Quand j'aurai clos mon dernier jour,
Oranthe sera sans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,
Alcandre cessa de parler;
La nuit assiégea ses prunelles;
Et son âme, étendant les ailes,
Fut toute prête à s'envoler.

Que fais-tu, monarque adorable?
Lui dit un démon favorable.
En quels termes te réduis-tu?
Veux-tu succomber à l'orage,
Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu?

N'en doute point, quoi qu'il avienne,
La belle Oranthe sera tienne;
C'est chose qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choses,
Et tous deux vous aurez des roses
Plus que vous n'en sauriez cueillir.

Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse.

1609

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses!
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort!
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire!

Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire,
Sans désirer la mort !

Je sers, je le confesse, une jeune merveille,
En rares qualités à nulle autre pareille,
Seule semblable à soi ;
Et, sans faire le vain, mon aventure est telle
Que de la même ardeur que je brûle pour elle
Elle brûle pour moi.

Mais, parmi tout cet heur, ô dure destinée,
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée,
Sens-je me dévorer !
Et ce que je supporte avecque patience,
Ait-le quelque ennemi, s'il n'est sans conscience,
Qui le vît sans pleurer ?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein ;
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre ;
Et si l'enfer est fable au centre de la terre,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère,
Qu'il monte ou qu'il descend, il ne me voit rien faire
Que plaindre et soupirer.
Des autres actions j'ai perdu la coutume ;
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, et que par le silence
Qui fait des bruits du jour cesser la violence
L'esprit est relâché,
Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde

Les pavots qu'elle sème assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clore les paupières,
Aussitôt ma douleur en nouvelles manières
Fait de nouveaux efforts;
Et, de quelque souci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flamme est le crime,
M'apparaît à l'autel, où, comme une victime,
On la veut égorger.
Tantôt je me la vois d'un pirate ravie;
Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémités la pauvrette s'écrie :
Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis!
La fureur me saisit, je mets la main aux armes :
Mais son destin m'arrête; et lui donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qui me dure
Au-delà du trépas.
Tout ce qui me la blâme offense mon oreille;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer.
Mais voyant tous les jours ses chaînes se restreindre,

Désolé que je suis, que ne dois-je point craindre?
Ou que puis-je espérer?

Non, non, je veux mourir; la raison m'y convie;
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut être plus beau;
Et le sort, qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand Alcandre aux campagnes de Seine
Faisait, loin de témoins, le récit de sa peine,
Et se fondait en pleurs.
Le fleuve en fut ému, ses Nymphes se cachèrent,
Et l'herbe du rivage où ses larmes touchèrent
Perdit toutes ses fleurs.

Pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontainebleau

1609

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue;
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue.
Ont eu grâce des cieux.

Les voici de retour ces astres adorables
Où prend mon océan son flux et son reflux;
Soucis, retirez-vous; cherchez les misérables;
Je ne vous connais plus.

Peut-on voir ce miracle où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas?

Certes, l'autre soleil d'une erreur vagabonde
Court inutilement par ses douze maisons;
C'est elle, et non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avecque sa beauté toutes beautés arrivent;
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout;
Tant l'extrême pouvoir des grâces qui la suivent
Les pénètre partout!

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle;
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci;
Et même ces canaux ont leur course plus belle,
Depuis qu'elle est ici.

De moi, que les respects obligent au silence,
J'ai beau me contrefaire et beau dissimuler;
Les douceurs où je nage ont une violence
Qui ne se peut céler.

Mais, ô rigueur du sort! tandis que je m'arrête
A chatouiller mon âme en ce contentement,
Je ne m'aperçois pas que le destin m'apprête
Un autre partement.

Arrière ces pensers que la crainte m'envoie;
Je ne sais que trop bien l'inconstance du sort :
Mais de m'ôter le goût d'une si chère joie,
C'est me donner la mort.

Stances composées en Bourgogne.

1609

Complices de ma servitude,
Pensers, où mon inquiétude

Trouve son repos désiré,
Mes fidèles amis et mes vrais secrétaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Partout ailleurs je suis en crainte;
Ma langue demeure contrainte;
Si je parle, c'est à regret;
Je pèse mes discours, je me trouble et m'étonne,
Tant j'ai peu d'assurance à la foi de personne :
Mais à vous je suis libre, et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage
Dont le ciel m'a voulu punir;
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Etant loin de ma dame, une grâce plus grande
Que d'aimer sa mémoire et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,
Faillis-je en mon élection?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualites n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peint;
En trouverez-vous une où le soin de nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front, où sont en leur gloire,

La douceur et la majesté;
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des soleils semblables,
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappa jamais rien qu'elle ait arrêté?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors;
Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute :
Ne m'avouerez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps?

Mon roi, par son rare mérite,
A fait que la terre est petite
Pour un nom si grand que le sien;
Mais si mes longs travaux faisaient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en aurait pas un qui fût égal au mien.

Aussi quoi que l'on me propose
Que l'esperance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir;
Puisqu'à si beau dessein mon désir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattés par un doux traitement;
Par la même raison pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence

De tourner ailleurs ses appas;
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avait agréable,
Ne lui soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé :
Ses infidèles flots ne sont point sans orages;
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré

Peut-être qu'à cette même heure
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle, qui n'a souci de moi ni de mes larmes,
Etale ses beautés, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau, pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,
De quoi m'osez-vous discourir?
Impudents boute-feux de noise et de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir?

Dites-moi quelle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,
Que rien n'est égal à sa foi.
Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles;
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles :
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

AU ROI HENRI LE GRAND

Pour de petites Nymphes, menant l'Amour prisonnier.

1610

A la fin, tant d'amants, dont les âmes blessées
Languissent nuit et jour,
Verront sur leur auteur leurs peines renversées,
Et seront consolés aux dépens de l'Amour :

Ce public ennemi, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maître absolu de la terre et de l'onde,
Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes,
O roi, l'astre des rois;
Quittez votre bonté, moquez-vous de ses larmes,
Et lui faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grâce on lui fasse justice;
Il sera malaisé
Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,
Ne nous ont fait d'ennui :
Mais c'est un bruit commun que dans tout votre empire
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars, qui met sa louange à déserter la terre,
Par des meurtres épais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre
Comme ce deloyal aux douceurs de la paix.

Mais, sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Votre seule valeur,
Qui de son impudence a ressenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juste douleur?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées;
Et par quelques appas
Qu'il demande merci de ses fautes passées,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirés de l'envie
Fait l'Europe trembler;
Attachez bien ce monstre ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

Sur la mort de Henri le Grand, au nom du duc de Bellegarde.

1610

Enfin l'ire du ciel et sa fatale envie,
Dont j'avais repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

Belle âme, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours?

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien :
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie
Comme elle est dans le mien?

Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau temps ses orages n'essuie,
Et sa grâce divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur;
Car, pour la consoler, que lui saurait-on dire
En si juste douleur?

Reviens la voir, grande âme : ôte-lui cette nue
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison;
Et fais du même lieu d'où sa peine est venue
Venir sa guérison.

Bien que tout reconfort lui soit une amertume
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,
Elle prendra le tien, et, selon sa coutume,
Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparais devant elle,
Non le sang à la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc;

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener;
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connais plus rien qui la puisse toucher;
Et sans doute la France aura comme Sipyle
Quelque fameux rocher.

Pour moi, dont la faiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourrait se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi, de cette cour l'honneur et la merveille,
Alcippe soupirait, prêt à s'évanouir.
On l'aurait consolé; mais il ferma l'oreille,
De peur de rien ouïr.

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS

Pendant sa régence.

1611

Objet divin des âmes et des yeux,
Reine, le chef-d'œuvre des cieux,
Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer?

Les monts fameux des vierges que je sers
Ont-ils des fleurs en leurs déserts,
Qui, s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur?

Le Thermodon a vu seoir autrefois
Des reines au trône des rois :
Mais que vit-il par qui soit débattu
Le prix à ta vertu?

Certes nos lis, quoique bien cultivés,
Ne s'étaient jamais élevés
Au point heureux où les destins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglais se relâchant
Notre amitié va recherchant;
Et l'Espagnol, prodige merveilleux!
Cesse d'être orgueilleux.

De tous côtés nous regorgeons de biens·
Et qui voit l'aise où tu nous tiens
De ce vieux siècle aux fables récité
Voit la felicité.

Quelque discord murmurant bassement
  Nous fit peur au commencement :
Mais sans effet presque il s'évanouit
    Plus tôt qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paraissant,
  Et, tout soudain obéissant,
Il disparut comme flots courroucés
    Que Neptune a tancés.

Que puisses-tu, grand soleil de nos jours,
  Faire sans fin le même cours,
Le soin du ciel te gardant aussi bien
    Que nous garde le tien!

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
  Trébucher les murs de Memphis,
Et de Marseille au rivage de Tyr
    Son empire aboutir!

Les vœux sont grands : mais avecque raison
  Que ne peut l'ardente oraison!
Et, sans flatter, ne sers-tu pas les Dieux
    Assez pour avoir mieux?

STANCES

Chantées par les Sibylles, le premier jour des fêtes du camp de la place Royale, données les 5, 6 et 7 avril 1612, pour la publication des mariages arrêtés du roi Louis XIII avec l'infante d'Espagne Anne d'Autriche, et de madame Elisabeth, sœur de ce roi, avec le prince, depuis roi d'Espagne, Philippe IV.

1612

LA SIBYLLE PERSIQUE

Pour la reine.

Que Bellone et Mars se détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des séditions;
La France est hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour alcyons
L'heur et la vertu de Marie.

LA SIBYLLE LIBYQUE

Pour la reine.

Cesse, Pô, d'abuser le monde :
Il est temps d'ôter à ton onde
Sa fabuleuse royauté.
L'Arne, sans en faire autres preuves,
Ayant produit cette beauté,
S'est acquis l'empire des fleuves.

LA SIBYLLE DELPHIQUE

Sur le double mariage.

La France à l'Espagne s'allie;
Leur discorde est ensevelie,
Et tous leurs orages finis.

Armes du reste de la terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'êtes-vous que paille et que verre?

LA SIBYLLE CUMÉE

Sur le même sujet.

Arrière ces plaintes communes
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain;
Les nœuds de ces grands hyménées
Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées?

LA SIBYLLE ÉRYTHRÉE

Sur le même sujet.

Taisez-vous, funestes langages,
Qui jamais ne faites présages
Où quelque malheur ne soit joint;
La Discorde ici n'est mêlée,
Et Thétis n'y soupire point
Pour avoir épousé Pélee.

LA SIBYLLE SAMIENNE

Au roi.

Roi, que tout bonheur accompagne,
Vois partir du côté d'Espagne
Un Soleil qui te vient chercher.
O vraiment divine aventure,
Que ton aspect fasse marcher
Les astres contre leur nature!

LA SIBYLLE CUMANE

Au roi.

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années

A de magnanimes soucis!
Et combien te verront répandre
De sang des peuples circoncis
Les flots qui noyèrent Léandre!

LA SIBYLLE HELLESPONTIQUE

Au roi.

Soit que le Danube t'arrête,
Soit que l'Euphrate à sa conquête
Te fasse tourner ton désir;
Trouveras-tu quelque puissance
A qui tu ne fasses choisir
Ou la mort, ou l'obéissance?

LA SIBYLLE PHRYGIENNE

A la reine.

Courage, Reine sans pareille,
L'esprit sacré qui te conseille
Est ferme en ce qu'il a promis.
Achève, et que rien ne t'arrête;
Le ciel tient pour ses ennemis
Les ennemis de cette fête.

LA SIBYLLE TIBURTINE

A la reine.

Sous ta bonté s'en va renaître
Le siècle où Saturne fut maître;
Thémis les vices détruira;
L'Honneur ouvrira son école;
Et dans Seine et Marne luira
Même sablon que dans Pactole.

Stances chantées à la suite des précédentes par une Sibylle, au nom de tous les Français.

1612

Donc après un si long séjour,
Fleurs de lis, voici le retour
De vos aventures prospères;
Et vous allez être à nos yeux
Fraîches comme aux yeux de nos pères,
Lorsque vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins
Entre les jeux et les festins
Nous faire couler nos années,
Et commencer une saison
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'est plus comme auparavant,
Que, si l'Aurore en se levant
D'aventure nous voyait rire,
On se pouvait bien assurer,
Tant la Fortune avait d'empire,
Que le soir nous verrait pleurer.

De toutes parts sont éclaircis
Les nuages de nos soucis;
La sûreté chasse les craintes;
Et la Discorde, sans flambeau,
Laisse mettre avecque nos plaintes
Tous nos soupçons dans le tombeau.

Oh! qu'il nous eût coûté de morts,
Oh! que la France eût fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes

Tant de provinces qu'en un jour,
Belle Reine, avecque vos charmes
Vous nous acquérez par amour !

Qui pouvait, sinon vos bontés,
Faire à des peuples indomptés
Laisser leurs haines obstinées,
Pour jurer solennellement,
En la main de deux Hyménées,
D'être amis éternellement ?

Fleur des beautés et des vertus,
Après nos malheurs abattus
D'une si parfaite victoire,
Quel marbre à la postérité
Fera paraître votre gloire
Au lustre qu'elle a mérité ?

Non, non, malgré les envieux,
La raison veut qu'entre les Dieux
Votre image soit adorée ;
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lorsque vous serez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toute sorte de guerriers :
Mais, hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie
Pour le salut des fleurs de lis ?

Couplet chanté par toutes les Sibylles, à la suite des deux pièces précédentes.

1612

A ce coup, la France est guérie :
Peuples, fatalement saurés,
Payez les vœux que vous devez
A la sagesse de Marie.

Au sujet de la guerre des princes.

1614

. . . . . .

Allez à la malheure, allez, âmes tragiques,
Qui fondez votre gloire aux misères publiques,
Et dont l'orgueil ne connaît point de lois;
Les fléaux de la France et les pestes du monde.
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde;
Regardez-la pour la dernière fois.

PARAPHRASE DU PSAUME CXXVIII

au nom du roi Louis XIII, à l'occasion de la première guerre des princes.

1614

Les funestes complots des âmes forcenées
Qui pensaient triompher de mes jeunes années
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avait de pire,
Certes, je le puis dire :
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étais dans leurs filets, c'était fait de ma vie;
Leur funeste rigueur, qui l'avait poursuivie,
Méprisait le conseil de revenir à soi;
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant que leur guerre
N'espérait imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A selon mes souhaits terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége; et, de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison.
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née;
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il malaisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer :
Mais tout incontinent leur bonheur se retire.
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avait fait soupirer.

Au sujet de la même guerre.

1614

. . . . . .

O toi qui d'un clin d'œil sur la terre et sur l'onde
Fais trembler tout le monde,
Dieu, qui toujours es bon et toujours l'as été,

Verras-tu concerter à ces âmes tragiques
Leurs funestes pratiques?
Ne tonneras-tu point sur leur impiété?

Tu vois en quel état est aujourd'hui la France,
Hors d'humaine espérance.
Les peuples les plus fiers du couchant et du nord
Ou sont alliés d'elle, ou recherchent de l'être;
Et ceux qu'elle a fait naître
Tournent tous leurs conseils pour lui donner la mort!

Sur le même sujet.

1614

. . . . . .

Ames pleines de vent, que la rage a blessées,
Connaissez votre faute, et bornez vos pensées
En un juste compas;
Attachez votre espoir à de moindres conquêtes :
Briare avait cent mains, Typhon avait cent têtes,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous; faites place à la joie,
Misérable douleur dont nous sommes la proie;
Nos vœux sont exaucés.
Les vertus de la reine et les bontés célestes
Ont fait évanouir ces orages funestes,
Et dissipé les vents qui nous ont menacés.

RÉCIT D'UN BERGER

au ballet du triomphe de Pallas, où madame Elisabeth, princesse d'Espagne, représentait Pallas. Ce ballet fut exécuté le 19 mars 1615,

dans la grande salle de Bourbon, lorsque Louis XIII et la reine sa mère se disposaient à partir pour aller conduire cette princesse, et recevoir en même temps l'infante Anne d'Autriche, que le roi devait épouser.

1615

Houlette de Louis, houlette de Marie,
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux en la même contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

Vos pénibles travaux sans qui nos pâturages,
Battus depuis cinq ans de grêles et d'orages,
S'en allaient désolés,
Sont-ce pas des effets que, même en Arcadie,
Quoi que la Grèce die,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés?

Voyez des bords de Loire et des bords de Garonne,
Jusques à ce rivage où Thétis se couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins et de maux étrangers?

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Géryons détester l'infamie
De leurs actes sanglants;
Et la belle Cérès, en javelles féconde,
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'usage des glands?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,

Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis;
Et, que l'astre du jour ou se lève ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie et le nom de Louis.

Certes, une douleur quelques âmes afflige
Qu'un fleuron de nos lis séparé de sa tige
Soit prêt à nous quitter :
Mais quoi qu'on nous augure et qu'on nous fasse craindre,
Elise est-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter?

Le jeune demi-dieu qui pour elle soupire
De la fin du couchant termine son empire
En la source du jour;
Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire :
Quelle malice noire
Peut sans aveuglement condamner leur amour?

Il est vrai qu'elle est sage, il est vrai qu'elle est belle;
Et notre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer :
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge.
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer!

Esprits mal avisés, qui blâmez un échange
Où se prend et se baille un ange pour un ange,
Jugez plus sainement.
Notre grande bergère a Pan qui la conseille;
Serait-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement?

C'est en l'assemblement de ces couples célestes
Que, si nos maux passés ont laissé quelques restes,

Ils vont du tout finir.
Mopse qui nous l'assure a le *don de prédire;*
Et les chênes d'Epire
Savent moins qu'il ne sait les choses à venir.

Un siècle renaîtra comblé d'heur et de joie,
Où le nombre des ans sera la seule voie
D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au temps de nos pères;
Et même les vipères
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre;
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrêts formez nos destinées,
Donnez un dernier terme à ces grands hyménées,
C'est trop les différer;
L'Europe les demande, accordez sa requête.
Qui verra cette fête,
Pour mourir satisfait, n'aura que désirer.

Sur le mariage du roi Louis XIII avec Anne d'Autriche, infante d'Espagne.

1615

Mopse, entre les devins l'Apollon de cet âge,
Avait toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtrait sur les rives du Tage
En la terre du lis nous viendrait éclairer.

Cette prédiction semblait une aventure
Contre le sens et le discours,
N'étant pas convenable aux règles de nature
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aise de nos yeux,
Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle,
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil; et ses yeux adorables,
Déjà vus de tout l'horizon,
Font croire que nos maux seront maux incurables
Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.

Quoi que l'esprit y cherche, il n'y voit que des chaînes
Qui le captivent à ses lois.
Certes, c'est à l'Espagne à produire des reines,
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amants, notre grande Marie
A pour vous combattu le sort;
Elle a forcé les vents, et dompté leur furie :
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux esprits, et donnez connaissance,
En l'excès de votre plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le désir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,
Montrent un grand commencement :
Mais il faut passer outre, et des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidi.
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées :
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

Pour M. le duc de Bellegarde, sur la guérison de Chrysante.

1616

Les destins sont vaincus, et le flux de mes larmes
De leur main insolente a fait tomber les armes;
Amour en ce combat a reconnu ma foi :
Lauriers, couronnez-moi.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes,
Quelle heure de repos a diverti mes craintes,
Tant que du cher objet en mon âme adoré
Le péril a duré?

J'ai toujours vu ma dame avoir toutes les marques
De n'être point sujette à l'outrage des Parques :
Mais quel espoir de bien, en l'excès de ma peur,
N'estimais-je trompeur?

Aujourd'hui c'en est fait, elle est toute guérie;
Et les soleils d'avril, peignant une prairie,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

Je ne la vis jamais si fraîche ni si belle;
Jamais de si bon cœur je ne brûlai pour elle;
Et ne pensai jamais avoir tant de raison
De bénir ma prison.

Dieux, dont la providence et les mains souveraines,
Terminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous saurais-je payer avec assez d'encens
L'aise que je ressens?

Après une faveur si visible et si grande,
Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande;
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes, vous êtes bons; et combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchés vous demandent secours,
Ils l'obtiennent toujours.

Continuez, grands dieux; et ne faites pas dire,
Ou que rien ici-bas ne connaît votre empire,
Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,
Soient toujours de nectar nos rivières comblées;
Si Chrysante ne vit et ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien.

Fragment d'une prophétie du Dieu de la Seine contre le maréchal d'Ancre.

1617

. . . . . .

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre,
Monstre qui dans la paix fait les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connaît point de lois.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,

Tes jours sont à leur fin, ta chute se prépare :
Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier :
La fortune t'appelle au rang de ses victimes;
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

Pour le comte de Charni, qui recherchait en mariage mademoiselle de Castille, qu'il épousa en 1620.

1619

Enfin ma patience et les soins que j'ai pris
Ont, selon mes souhaits, adouci les esprits
Dont l'injuste rigueur si longtemps m'a fait plaindre.
Cessons de soupirer :
Grâces à mon destin, je n'ai plus rien à craindre,
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil dont je suis enflammé
Le plus aimable objet qui jamais fut aimé,
On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable,
Soit que d'un oppressé
Le droit bien reconnu soit toujours favorable,
Les Dieux m'ont exaucé.

Naguère que j'oyais la tempête souffler,
Que je voyais la vague en montagne s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille,
A peu près englouti,
Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
D'en être garanti?

Contre mon jugement les orages cessés
Ont des calmes si doux en leur place laissés,
Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde;
Et je vois sur le bord
Un ange, dont la grâce est la gloire du monde,
Qui m'assure du port.

Certes, c'est lâchement qu'un tas de médisants,
Imputant à l'amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent;
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourvu qu'à mon exemple on souffre doucement,
Et qu'aux appâts du change une âme ne s'envole,
On se peut assurer
Qu'il est maître équitable, et qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

STANCES SPIRITUELLES

1619

Louez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pour que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arroser.

L'aurore et l'occident s'abreuvent en sa course;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse;
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour :
Mais, comme notre père, il excuse nos crimes;
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,
Tenant de nos humeurs légères,
Se font vieilles en un moment;
Quelque nouveau désir comme un vent les emporte :
La sienne, toujours ferme, et toujours d'une sorte,
Se conserve éternellement.

A M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE VERDUN

Pour le consoler de la mort de sa première femme.

1621 ou 1622

Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune,
Au mépris de ta gloire, accabler ta vertu?

Toi de qui les avis prudents
En toute sorte d'accidents
Sont louès même de l'envie,
Perdras-tu la raison jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'âme à force de pleurer?

Tel qu'au soir on voit le soleil
Se jeter au bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre destin :
Après qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de ses autels
Ni requêtes ni sacrifices :
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés;
Et qui s'est nettoyé de vices
Ne lui fait point de vœux qui ne soient exaucés

Neptune, en la fureur des flots
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leurs courages;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul entre les Dieux
Dénué d'oreilles et d'yeux
A quiconque le sollicite :
Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend;
Et, quoi qu'on lise d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il était vrai que la pitié
De voir un excès d'amitié
Lui fît faire ce qu'on désire,
Qui devait le fléchir avec plus de couleur
Que ce fameux joueur de lyre
Qui fut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur?

Cependant il eut beau chanter
Beau crier, presser et flatter,
Il s'en revint sans Eurydice;
Et la vaine faveur dont il fut oblig
Fut une si noire malice,
Qu'un absolu refus l'aurait moins affligé.

Mais, quand tu pourrais obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrais-tu remettre en un siècle effronté
Qui, plein d'une extrême licence,
Ne ferait que troubler son extrême bonté?

Que voyons-nous que des Titans
De bras et de jambes luttants
Contre les pouvoirs légitimes;
Infâmes rejetons de ces audacieux
Qui, dédaignant les petits crimes,
Pour en faire un illustre attaquèrent les cieux?

Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillés des injures du sort
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

Crois-moi, ton deuil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennui qui te possède,
Sans t'irriter en vain contre une adversité,
Que tu sais bien qui n'a remède
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton âme le repos
Qu'elle s'ôte mal à propos
Jusqu'à te dégoûter de vivre :
Et, si tu n'as l'amour que chacun a pour soi,
Aime ton prince, et le délivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour, ce jeune lion
Choquera la rébellion,
En sorte qu'il en sera maître :
Mais quiconque voit clair ne connaît-il pas bien
Que, pour l'empêcher de renaître,
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La Justice, le glaive en main,
Est un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles :
Elle seule fait l'ordre; et les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyés de la force des lois.

Pour M. le comte de Soissons, à qui l'on faisait espérer qu'il épouserait madame Henriette Marie de France, depuis reine d'Angleterre.

1622

Ne délibérons plus, allons droit à la mort;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,

Et l'honneur m'y convie :
Je n'ai que trop gémi.
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie,
Je suis mon ennemi.

O beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur,
Vive source de flamme où j'ai pris une ardeur
Qui toute autre surmonte,
Puis-je souffrir assez
Pour expier le crime et réparer la honte
De vous avoir laissés?

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir,
Et que les volontés d'un absolu pouvoir
Sont de justes contraintes :
Mais à quelle autre loi
Doit un parfait amant des respects et des craintes,
Qu'à celle de sa foi?

Quand le ciel offrirait à mes jeunes désirs
Les plus rares trésors et les plus grands plaisirs
Dont sa richesse abonde,
Que saurais-je espérer
A quoi votre présence, ô merveille du monde,
Ne soit à préférer?

On parle de l'enfer et des maux éternels
Baillés en châtiment à ces grands criminels
Dont les fables sont pleines :
Mais ce qu'ils souffrent tous,
Le souffrai-je pas seul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour
De vouloir réserver à l'aise du retour

Quelques restes de larmes;
Misérable qu'il est!
Contenter sa douleur et lui donner des armes,
C'est tout ce qui lui plaît.

Non, non; laissons-nous vaincre après tant de combats;
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De mon visage blême;
Et, sans nous consoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connais Charigène, et n'ose désirer
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
Dessus ma sépulture;
Mais, cela m'arrivant,
Quelle serait ma gloire! et pour quelle aventure
Voudrais-je être vivant?

Pour une mascarade.

Ceux-ci, de qui vos yeux admirent la venue,
Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,
Partis des bords lointains d'une terre inconnue,
S'en vont au gré d'Amour tout le monde courir.
Ce grand démon qui se déplaît
D'être profané comme il est,
Par eux veut repurger son temple;
Et croit qu'ils auront ce pouvoir
Que ce qu'on ne fait par devoir
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence
Porte inconsidérés à leurs contentements;
L'or de cet âge vieil où régnait l'innocence

N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accoutrements.
La foi, l'honneur, et la raison,
Gardent la clef de leur prison;
Penser au change leur est crime,
Leurs paroles n'ont point de fard;
Et faire les choses sans art
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, âmes belles et hautes,
Retirez votre humeur de l'infidélité;
Lassez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes,
Et de vous prévaloir de leur crédulité.
N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,
A quoi que l'espoir vous convie.
Bien aimer soit votre vrai bien;
Et, bien aimés, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines,
Et qu'un mauvais succès l'accompagne souvent :
Mais n'est-ce pas la loi des fortunes humaines
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tout vent ?
Puis cela n'advient qu'aux amours
Où les désirs, comme vautours,
Se paissent de sales rapines;
Ce qui les forme les détruit :
Celles que la vertu produit
Son oses qui n'ont point d'épines.

Quoi donc! ma lâcheté sera si criminelle;
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi,
Que je quitte ma dame, et démente la foi
Dont je lui promettais une amour éternelle?

Que ferons-nous, mon cœur? Avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont préparés?
Courrons-nous le hasard comme désespérés?
Ou nous résoudrons-nous à prendre patience?

Non, non; quelques assauts que me donne l'envie,
Et quelques vains respects qu'allègue mon devoir,
Je ne céderai point, que du même pouvoir
Dont on m'ôte ma dame on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur? quelle erreur me transporte,
De vouloir en géant aux astres commander?
Ai-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte?

Achille, à qui la Grèce a donné cette marque
D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,
Fut en la même peine, et ne put faire mieux
Que soupirer neuf ans dans le fond d'une barque.

Je veux, du même esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un séjour écarté
Où ma douleur et moi soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joie
D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux :
Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux
Avecque le penser mon âme ne la voie?

Le temps qui toujours vole, et sous qui tout succombe,
Fléchira cependant l'injustice du sort,
Ou d'un pas insensible avancera la mort
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats :
Mais, des conditions où l'on vit ici-bas,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

PARAPHRASE

D'une partie du Psaume CXLV.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

CHANSONS

Faite conjointement avec la duchesse de Bellegarde et le marquis de Racan.

1606

Qu'autres que vous soient désirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement :
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous votre puissance
Captive son obéissance,
Cela se peut facilement :
Mais qu'il soit une amour si forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement :
Mais qu'en leur âme trouve place
Rien de si froid que votre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement :
Mais que de si vives atteintes
Parte la cause de leurs plaintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien lorsque l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement :
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'espère rien, et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie
Quelque guérison à ma plaie,
Cela se peut facilement :
Mais que d'un si digne servage
La remontrance me dégage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies
Mes peines et vos tyrannies,
Cela se peut facilement;
Mais que jamais par le martyre
De vous servir je me retire,
Cela ne se peut nullement.

Sur le départ de la vicomtesse d'Auchy.

1608.

Ils s'en vont ces rois de ma vie,
  Ces yeux, ces beaux yeux
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
  Ceux mêmes des cieux.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
  Me va précipiter?

Elle s'en va cette merveille
  Pour qui nuit et jour,

Quoi que la raison me conseille,
  Je brûle d'amour.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
  Me va précipiter?

En quel effroi de solitude
  Assez écarté
Mettrai-je mon inquiétude
  En sa liberté?
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
  Me va précipiter?

Les affligés ont en leur peine
  Recours à pleurer;
Mais quand mes yeux seraient fontaines,
  Que puis-je espérer?
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
  Me va précipiter?

Pour Henri le Grand, sur la dernière absence de la princesse de Condé.

1609.

Que n'êtes-vous lassées
  Mes tristes pensées,
De troubler ma raison,
Et faire avecque blâme
  Rebeller mon âme
Contre ma guérison!

Que ne cessent mes larmes,
  Inutiles armes!
Et que n'ôte des cieux
La fatale ordonnance
  A ma souvenance
Ce qu'elle ôte à mes yeux!

O beauté nompareille,
  Ma chère merveille,
Que le rigoureux sort
Dont vous m'êtes ravie
Aimerait ma vie
S'il me donnait la mort!

Quelles pointes de rage
  Ne sent mon courage
De voir que le danger,
En vos ans les plus tendres,
  Menace vos cendres
D'un cercueil étranger!

Je m'impose silence
  En la violence
Que me fait le malheur;
Mais j'accrois mon martyre,
  Et n'oser rien dire
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette;
  Et la violette
Qu'un froid hors de saison,
Ou le soc, a touchée,
  De ma peau desséchée
Est la comparaison.

Dieux, qui les destinées
  Les plus obstinées
Tournez de mal en bien,
Après tant de tempêtes
  Mes justes requêtes
N'obtiendront-elles rien?

Avez-vous eu les titres
  D'absolus arbitres
De l'état des mortels
Pour être inexorables
  Quand les misérables
Implorent vos autels?

Mon soin n'est point de faire
  En l'autre hémisphère
Voir mes actes guerriers,
Et jusqu'aux bords de l'onde
  Où finit le monde
Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire
  Pour qui je soupire;
Sans eux rien ne m'est doux;
Donnez-moi cette joie
  Que je les revoie,
Je suis dieu comme vous.

1614.

Sus, debout, la merveille des belles!
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes;
Et le Soleil semble sortir de l'onde.
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On dirait, à lui voir sur la tête
Ses rayons comme un chapeau de fête,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Pénée.

Toute chose aux délices conspire,
Mettez-vous en votre humeur de rire;
Les soins profonds d'où les rides nous viennent
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud; mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,
Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous, sur les branches voisines
Des genêts, des houx et des épines,
Le rossignol, deployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougères
Verrons-nous, de bergers à bergères,
Sein contre sein et bouche contre bouche
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise :
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon âme aurait de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disposait à semblables pensées!

Votre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles;
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé, ne rend point la pareille?

Chantée au ballet du Triomphe de Pallas.

1615.

Cette Anne si belle,
Qu'on vante si fort,
Pourquoi ne vient-elle?
Vraiment elle a tort.

Son Louis soupire
Après ses appas;
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

S'il ne la possède,
Il s'en va mourir;
Donnons-y remède,
Allons la quérir.

Assemblons, Marie,
Ses yeux à vos yeux;
Notre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage;
Le siècle doré

En ce mariage
Nous est assuré.

Pour M. le duc de Bellegarde, amoureux d'une dame de la plus haute condition qui fût en France, et même en Europe.

1616

Mes yeux, vous m'êtes superflus :
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule ma vue et ma vie :
Je ne vois plus ni ne vis plus.
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

O qu'en ce triste éloignement,
Où la nécessité me traîne,
Les Dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement!
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelles flèches a la douleur
Dont mon âme ne soit percée?
Et quelle tragique pensée
N'est peinte en ma pâle couleur?
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter
J'ai des respects qui me font taire :
Mais en un réduit solitaire
Quels regrets ne fais-je éclater!
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs et mes plaintes,
Quand je puis trouver à mes craintes
Un séjour assez écarté!
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable aventure,
Qu'ils pensent à ma sépulture;
C'est tout ce de quoi j'ai besoin.
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Pour M. le duc de Bellegarde, amoureux de la même dame.

1616

C'est assez, mes désirs, qu'un aveugle penser
Trop peu discrètement vous ait fait adresser
Au plus haut objet de la terre;
Quitter cette poursuite, et vous ressouvenez
Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantés,
Ne connaissez-vous pas qu'en ce que vous tentez
Toute raison vous désavoue,
Et que vous allez faire un second Ixion
Cloué là-bas sur une roue
Pour avoir trop permis à son affection?

Bornez-vous, croyez-moi, dans un juste compas,
Et fuyez une mer qui ne s'irrite pas

Que le succès n'en soit funeste.
Le calme jusqu'ici vous a trop assurés;
Si quelque sagesse vous reste,
Connaissez le péril, et vous en retirez.

Mais, ô conseil infâme! ô profanes discours
Tenus indignement des plus dignes amours
Dont jamais âme fut blessée!
Quel excès de frayeur m'a su faire goûter
Cette abominable pensée
Que ce que je poursuis me peut assez coûter?

D'où s'est coulée en moi cette lâche poison
D'oser impudemment faire comparaison
De mes épines à mes roses;
Moi, de qui la fortune est si proche des cieux,
Que je vois sous moi toutes choses,
Et tout ce que je vois n'est qu'un point à mes yeux?

Non, non, servons Chrysante; et, sans penser à moi,
Pensons à l'adorer d'une aussi ferme foi
Que son empire est légitime.
Exposons-nous pour elle aux injures du sort;
Et, s'il faut être sa victime,
En un si beau danger moquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanités
Font dessus leurs tombeaux graver des qualités
Dont à peine un Dieu serait digne :
Moi, pour un monument et plus grand et plus beau,
Je ne veux rien que cette ligne :
L'EXEMPLE DES AMANTS EST CLOS DANS CE TOMBEAU.

A LA MARQUISE DE RAMBOUILLET

Sous le nom de Rodanthe.

1622 ou 1623

Chère beauté que mon âme ravie
Comme son pôle va regardant,
Quel astre d'ire et d'envie
Quand vous naissiez marquait votre ascendant,
Que votre courage endurci,
Plus je le supplie, moins est de merci?

En tous climats, voire au fond de la Thrace,
Après les neiges et les glaçons,
Le beau temps reprend sa place,
Et les étés mûrissent les moissons :
Chaque saison y fait son cours;
En vous seule on trouve qu'il gèle toujours.

J'ai beau me plaindre et vous conter mes peines,
Avec prières d'y compatir;
J'ai beau m'épuiser les veines,
Et tout mon sang en larmes convertir;
Un mal au-deçà du trépas,
Tant soit-il extrême, ne vous émeut pas.

Je sais que c'est : vous êtes offensée,
Comme d'un crime hors de raison,
Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guérison;
Et voudriez bien, pour la finir,
M'ôter l'espérance de rien obtenir.

Vous vous trompez : c'est aux faibles courage
Qui toujours portent la peur au sein

De succomber aux orages,
Et se lasser d'un pénible dessein.
De moi, plus je suis combattu,
Plus ma résistance montre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes
Où tout le monde peut aspirer;
Loin les vulgaires fortunes,
Où ce n'est qu'un, jouir et désirer.
Mon goût cherche l'empêchement;
Quant j'aime sans peine, j'aime lâchement.

Je connais bien que dans ce labyrinthe
Le ciel injuste m'a réservé
Tout le fiel et tout l'absynthe
Dont un amant fut jamais abreuvé :
Mais je ne m'étonne de rien;
Je suis à Rodanthe, je veux mourir sien.

C'est faussement qu'on estime
Qu'il ne soit point de beautés
Où ne se trouve le crime
De se plaire aux nouveautés.

Si ma dame avait envie
D'aimer des objets divers,
Serait-elle pas suivie
Des yeux de tout l'univers?

Est-il courage si brave
Qui pût avecque raison
Fuir d'être son esclave
Et de vivre en sa prison?

Toutefois, cette belle âme,
A qui l'honneur sert de loi,
Ne hait rien tant que le blâme
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la servir
Me l'assurent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande
D'un trésor si précieux,
Que je ne sais quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le soin qui me demeure
N'est que d'obtenir du sort
Que ce qu'elle est à cette heure
Elle soit jusqu'à la mort.

De moi, c'est chose, sans doute,
Que l'astre qui fait les jours
Luira dans une autre voûte
Quand j'aurai d'autres amours.

Est-ce à jamais, folle Espérance,
Que tes infidèles appas
Empêcheront la délivrance
Que me propose le trépas?

La raison veut, et la nature,
Qu'après le mal vienne le bien :
Mais en ma funeste aventure,
Leurs règles ne servent de rien.

C'est fait de moi, quoi que je fasse.
J'ai beau plaindre et beau soupirer,
Le seul remède en ma disgrâce,
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Une résistance mortelle
Ne m'empêche point son retour;
Quelque Dieu qui brûle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi trompé de mon attente,
Je me consume vainement;
Et les remèdes que je tente
Demeurent sans événement.

Toute nuit enfin se termine;
La mienne seule a ce destin,
Que d'autant plus qu'elle chemine,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune peste,
A quoi j'ai trop donné de foi.
Le meilleur avis qui m'en reste,
C'est de me séparer de toi.

Sors de mon âme, et t'en va suivre
Ceux qui désirent de guérir.
Plus tu me conseilles de vivre,
Plus je me résous de mourir.

SONNETS

A JEAN RABEL, PEINTRE

sur un livre de fleurs qu'il avait peintes.

1602 ou 1603

Quelques louanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui.

L'art y surmonte la nature;
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisait la main
Quand il faisait cette peinture.

Certes, il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de marguerite .

Mais pouvait-il être ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Aurait terni le demeurant?

A MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE

pour l'inviter à revenir de Provence à Paris

1605

Quoi donc! grande princesse en la terre adorée,
Et que même le ciel est contraint d'admirer,
Vous avez résolu de nous voir demeurer
En une obscurité d'éternelle durée?

La flamme de vos yeux, dont la cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne se lasse donc point de nous désespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est désirée?

Vous êtes en des lieux où les champs toujours verts,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que de tièdes hivers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite :

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs?

AU ROI HENRI LE GRAND

1607

Je le connais, Destins, vous avez arrêté
Qu'aux deux fils de mon roi se partage la terre,
Et qu'après le trépas, ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage, aussi grand que leur prospérité,
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre
Aura le châtiment de sa témérité.

Le cercle imaginé qui de même intervalle
Du nord et du midi, les distances égale,
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais étant fils d'un père où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, Destins, quoi qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien s'ils n'ont chacun un monde.

AU ROI HENRI LE GRAND

1607 ou 1608

Mon Roi, s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité,
Quel ordre merveilleux de belles aventures
Va combler de lauriers votre postérité !

Que vos jeunes lions vont amasser de proie,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,
Soit que, de l'Orient mettant l'empire bas,
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie !

Ils seront malheureux seulement en un point ;
C'est que, si leur courage à leur fortune joint
Avait assujetti l'un et l'autre hémisphère,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvaient moins faire,
Puisqu'ils avaient l'honneur d'être sortis de vous.

A M. DE FLURANCE

*sur son livre de l'*Art d'embellir.

1608

Voyant ma Caliste si belle
Que l'on n'y peut rien désirer,
Je ne me pouvais figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorais que ce pouvait être
Qui lui colorait ce beau teint
Où l'Aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais, Flurance, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage,

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

Sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy

1608

Quel astre malheureux ma fortune a bâtie,
A quelles dures lois m'a le ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché
De me laisser résoudre à cette départie?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Egale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché?
Qui jamais vit coupable expier son péché
D'une douleur si forte et si peu divertie?

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que réserve aux damnés la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine :

Mais, sans être savant et sans philosopher,
Amour en soit loué, je n'en suis point en peine;
Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer.

Pour la même.

1608

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle,
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts;

Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors,
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle :
Le baume est en sa bouche, et les roses dehors;
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards;
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards
Et la fait reconnaître un miracle visible.

En ce nombre infini de grâces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas?

Pour la même.

1608

Beauté, de qui la grâce étonne la nature,
Il faut donc que je cède à l'injure du sort,
Que je vous abandonne, et, loin de votre port,
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure!

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure;
Et la seule raison qui m'empêche la mort,
C'est le doute que j'ai que ce dernier effort
Ne fût mal employé pour une âme si dure.

Caliste, où pensez-vous? qu'avez-vous entrepris?
Vous résoudrez-vous point à borner ce mépris
Qui de ma patience indignement se joue?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté!

Je vous souhaite douce, et toutefois j'avoue
Que je dois mon salut à votre cruauté.

Fait à Fontainebleau, sur l'absence de la même.

1608

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matière et d'ouvrages divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parcs et beaux jardins qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture :

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste;
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

Sur le même sujet que le précédent.

1608

Caliste, en cet exil j'ai l'âme si gênée,
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil;
Et je ne saurais ouïr ni raison ni conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

J'ai beau voir commencer et finir la journée,
En quelque part des cieux que luise le soleil;

Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.

Toute la cour fait cas du séjour où je suis,
Et, pour y prendre goût, je fais ce que je puis ;
Mais j'y deviens plus sec plus j'y vois de verdure.

En ce piteux état si j'ai du reconfort,
C'est, ô rare beauté, que vous êtes si dure,
Qu'autant près comme loin je n'attends que la mort.

A la même.

1608

C'est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser ;
Il se faut affranchir des lois de votre empire ;
Leur rigueur me dégoûte, et fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir était vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille!
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon âme à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie :
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,
Comme j'en perds l'espoir j'en veux perdre l'envie.

A l'occasion de la goutte dont Henri le Grand fut attaqué au mois de janvier 1609.

Quoi donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne,
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne!

La santé de mon prince en la guerre était bonne,
Il vivait aux combats comme en son élément;
Depuis que dans la paix il règne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne!

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois,
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre,

Puisque seul après vous il est notre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien!

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Depuis roi Louis XIII.

1609

Que l'honneur de mon prince est cher aux destinées!
Que le démon est grand qui lui sert de support!
Et que visiblement un favorable sort
Tient ses prospérités l'une à l'autre enchaînées!

Ses filles sont encore en leurs tendres années,
Et déjà leurs appas ont un charme si fort,
Que les rois les plus grands du ponant et du nord
Brûlent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous, Dauphin; j'ai prédit en mes vers
Que le plus grand orgueil de tout cet univers
Quelque jour à vos pieds doit abaisser la tête.

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs :
Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête,
Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs.

Épitaphe de mademoiselle de Conti, morte douze ou quatorze jours après sa naissance

1610

Tu vois, passant, la sépulture
D'un chef-d'œuvre si précieux,
Qu'avoir mille rois pour aïeux
Fut le moins de son aventure.

O quel affront à la nature,
Et quelle injustice des cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une si belle créature!

On doute pour quelle raison
Les destins si hors de saison
De ce monde l'ont appelée;

Mais leur prétexte le plus beau,
C'est que la terre était brûlée
S'ils n'eussent tué ce flambeau.

AU ROI HENRI LE GRAND,

Pour le premier ballet de Monseigneur le Dauphin, dansé au mois de janvier 1610.

Voici de ton état la plus grande merveille,
Ce fils ou ta vertu reluit si vivement;

Approche-toi, mon Prince, et vois le mouvement
Qu'en ce jeune Dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement?
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,
Ou mesura ses pas d'une grâce pareille?

Les esprits de la cour, s'attachant par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite :

Mais moi, que du futur Apollon avertit,
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'univers lui sera trop petit.

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS

Sur la mort de Monseigneur le duc d'Orléans, son second fils.

1611

Consolez-vous, madame; apaisez votre plainte :
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de soleil,
Ne dormira jamais d'un paisible sommeil,
Tant que sur votre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-même, assurez votre crainte,
Et de votre vertu recevez ce conseil,
Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le ciel, en qui votre âme a borné ses amours,
Etait bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage et qui n'eussent point d'ombre;

Mais ayant de vos fils les grands cœurs découverts,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre,
Que d'en partager trois en un seul univers?

Epitaphe du même duc d'Orléans

1611

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux
Aux rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mère vient d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses lois
Egales et nécessaires.

Rien ne m'en a su parer.
Apprenez, âmes vulgaires,
A mourir sans murmurer.

A M. DU MAINE

Sur ses œuvres spirituelles.

1611

Tu me ravis, du Maine, il faut que je l'avoue;
Et tes sacrés discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'hui ne m'étant plus que boue,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisait jurer
Qu'elle aurait en mes vers une gloire éternelle :

Mais si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Dois-je estimer l'ennui de me séparer d'elle
Autant que le plaisir de me donner à Dieu?

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS

Pour M. de La Ceppède, premier président de la chambre des comptes de Provence, au sujet de ses Théorèmes spirituels sur la vie et la passion de Notre Seigneur, etc.

1612

J'estime La Ceppède, et l'honore, et l'admire,
Comme un des ornements des premiers de nos jours :
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,
Certes, sans le flatter, je n'oserais le dire.

L'esprit du Tout-Puissant, qui ses grâces inspire
A celui qui sans feinte en attend le secours,
Pour élever notre âme aux célestes amours
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

Reine, l'heur de la France et de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,
Que présente la muse aux pieds de votre image;

Bien que votre bonté leur soit propice à tous,
Ou je n'y connais rien, ou, devant cet ouvrage,
Vous n'en vîtes jamais qui fût digne de vous.

Epitaphe de la femme de M. Puget, qui fut dans la suite évêque de Marseille.

1614

(Le mari parle.)

Celle qu'avait Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut ici-bas ce que j'aimais le mieux,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
Ainsi fut abattu ce chef d'œuvre des cieux;
Et, depuis le trépas qui lui ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières ni vœux ne m'y purent servir;
La rigueur de la mort se voulut assouvir,
Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi dont la piété vient sa tombe honorer,
Pleure mon infortune; et, pour ta récompense,
Jamais autre douleur ne te fasse pleurer!

Epigramme au nom de M. Puget, pour servir de dédicace à l'épitaphe précédente.

1614

Belle âme qui fus mon flambleau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
Je suis obligé de te rendre.

Ce que je fais te sert de peu,
Mais au moins tu vois en la cendre
Comme j'en conserve le feu.

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI

1619

Race de mille rois, adorable princesse,
Dont le puissant appui de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,
Et m'allége du faix dont je suis accablé.

Telle que notre siècle aujourd'hui vous regarde
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me résous de vous bailler en garde
Aux fastes éternels de la postérité.

Je sais bien quel effort cet ouvrage demande :
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Résiste à mon audace et me la refroidit,

Vois-je pas vos bontés à mon aide paraître,
Et parler dans vos yeux un signe qui me dit
Que c'est assez payer que de bien reconnaître?

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

1621

Muses, quand finira cette longue remise
De contenter Gaston et d'écrire de lui?
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise?

En ce malheureux siècle où chacun vous méprise,
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennui,

Misérable neuvaine, où sera votre appui,
S'il ne vous tend les mains et ne vous favorise?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,
Et les difficultés d'un ouvrage si haut,
Vous ôtent le désir que sa vertu vous donne :

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentants,
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans?

AU ROI LOUIS XIII

Après la guerre de 1621 *et* 1622 *contre les huguenots*

1623

Muses, je suis confus; mon devoir me convie
A louer de mon roi les rares qualités;
Mais le mauvais destin qu'ont les témérités
Fait peur à ma faiblesse, et m'en ôte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déjà plantés?
Et ce que sa valeur a fait en deux étés
Alcide l'eût-il fait en deux siècles de vie?

Il arrivait à peine à l'âge de vingt ans,
Quand sa juste colère assaillant nos Titans
Nous donna de nos maux l'heureuse délivrance.

Certes, ou ce miracle a mes sens éblouis,
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France,
Et s'est fait notre roi sous le nom de Louis.

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU

1624

A ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande âme aux grands travaux sans repos adonnée .
Puisque par vos conseils la France est gouvernée
Tout ce qui la travaille aura sa guérison.

Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Éson,
Telle cette princesse en vos mains résignée
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon roi m'a toujours fait prédire
Que les fruits de la paix combleraient son empire,
Et comme un demi-dieu le feraient adorer :

Mais, voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde,
Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer,
Si je ne lui promets la conquête du monde.

AU ROI LOUIS XIII

1624

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à notre guérison,
Votre courage, mûr en sa verte saison,
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'hydre de la France, en révoltes féconde,
Par vous soit du tout morte ou n'ait plus de poison :
Certes c'est un bonheur dont la juste raison
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connaissez-le, mon Roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également :
Les ouvrages communs vivent quelques années ;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

A M. LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE

Surintendant des finances.

1624

Il est vrai, La Vieuville, et quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goût de mon roi;
Nous devons des autels à la sincère foi
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux, et ton libre génie
Qui hors de la raison ne connaît point de loi,
Ont mis fin aux malheurs qu'attirait après soi
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à désirer,
C'est que les beaux esprits les veuillent honorer,
Et qu'en l'éternité la muse les imprime.

J'en ai bien le dessein dans mon âme formé :
Mais je suis généreux, et tiens cette maxime,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

Pour M. le cardinal de Richelieu, premier ministre d'Etat.

1625 ou 1626

Peuples, çà de l'encens; peuples, çà des victimes,
A ce grand cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux

Qui n'a but que la gloire, et n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes!

A quoi sont employés tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille et fait veiller ses yeux,
Qu'à tromper les complots de nos séditieux,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes?

Le mérite d'un homme ou savant ou guerrier
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier
Dont la vanité grecque a donné les exemples :

Le sien, je l'ose dire, est si grand et si haut,
Que, si comme nos dieux il n'a place en nos temples,
Tout ce qu'on lui peut faire est moins qu'il ne lui faut.

Sur la mort de son fils.

1628

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimai si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort;
En cela ma douleur n'a point de reconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque, par la raison
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime.

Fais que de ton appui je sois fortifié;
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

Sur la mort d'un gentilhomme qui fut assassiné

Belle âme, aux beaux travaux sans repos adonnée,
Si parmi tant de gloire et de contentement
Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Ivry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur et plus heureusement
Aurait de tes beaux jours la carrière bornée.

Toutefois, bel esprit, console ta douleur;
Il faut par la raison adoucir son malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel :
Mais c'est un témoignage à la race future
Qu'on ne t'aurait su vaincre en un juste duel.

ÉPIGRAMMES

INSCRIPTIONS, ÉPITAPHES, ETC.

Sur le portrait d'Etienne Pasquier, avocat au Parlement de Paris, que l'on avait peint sans mains. (1585.)

Il ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau :
Tu les montres dans ton ouvrage,
Et les caches dans le tableau.

Sur mademoiselle Marie de Bourbon, fille de François de Bourbon, prince de Conti, et de Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri I, duc de Guise. (1610.)

N'égalons point cette petite
Aux déesses que nous récite
L'histoire des siècles passés;
Tout cela n'est qu'une chimère.
Il faut dire, pour dire assez,
Elle est belle comme sa mère.

Sur la Pucelle d'Orléans, brûlée par les Anglais.

(1613.)

L'ennemi, tous droits violant,
Belle amazone, en vous brûlant,
Témoigna son âme perfide;
Mais le destin n'eut point de tort;
Celle qui vivait comme Alcide
Devait mourir comme il est mort.

Sur ce que la statue érigée en l'honneur de la Pucelle, sur le pont de la ville d'Orléans, était sans inscription. (1613.)

Passants, vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire.
La raison qui vous doit suffire,
C'est qu'en un miracle si haut
Il est meilleur de ne rien dire
Que ne dire pas ce qu'il faut.

Pour mettre au-devant des Heures de la vicomtesse d'Auchy. (1614.)

Tant que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour,
Vous n'aurez point miséricorde.
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux;
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous?

Sur le même sujet. (1614.)

Prier Dieu qu'il vous soit propice
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice :
Faites-moi grâce, et vous l'aurez

Pour mettre au-devant des poëmes divers du sieur de Lortigues, Provençal. (1617.)

Vous dont les censures s'étendent

Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous :
Mars et les Muses le défendent.

Sur une image de sainte Catherine. (1619.)

L'art, aussi bien que la nature,
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourments dont la cause est belle
La gloire d'une âme fidèle
Est de souffrir sans murmurer.

Imitée de la quarantième du sixième livre de Martial. (1619.)

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
Anne à cette heure est de saison,
Et ne vois rien si beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux.
Mais voilà comme va le monde :
Je te voulus, et je la veux.

Pour le livre intitulé : le Pourtraict de l'Eloquence françoise, *de Jean du Pré.* (1620.)

Tu faux, du Pré, de nous pourtraire
Ce que l'eloquence a d'appas;
Quel besoin as-tu de le faire?
Qui te voit ne la voit-il pas?

Pour servir d'épitaphe à un grand. (1621.)

Cet Absynthe au nez de barbet
En ce tombeau fait sa demeure.
Chacun en rit; et moi j'en pleure;
Je le voulais voir au gibet.

Tu dis, Colin, de tous côtés
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des crudités,
Et penses qu'on en doive rire.
Cocu de long et de travers,
Sot au-dela de toutes bornes,
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes?

A M. COLLETET

Sur la mort de sa sœur.

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque;
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable.
Son chant n'a point forcé l'empire des esprits,
Puisqu'on sait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes, si les beaux vers faisaient ce bel effet,
Tu ferais mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

INSCRIPTION

pour le portrait de Cassandre, maîtresse de Ronsard. (1622.)

L'art, la nature exprimant,
En ce portrait m'a fait telle;
Si n'y suis-je pas si belle
Qu'aux écrits de mon amant.

FRAGMENT

pour madame la marquise de Rambouillet.
1624 ou 1625

. . . . . .

Et maintenant encore en cet âge penchant
Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrais Hélène, au monde revenue
En l'état glorieux où Pâris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerais pas,
Cette belle bergère à qui les destinées
Semblaient avoir gardé mes dernières années,
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit et font aimer un corps :
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes;
Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes;
Un objet si puissant ébranla ma raison;
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison;
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
Tant que ma servitude espéra du salaire.
Mais comme j'aperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivais, je m'allais engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée;
J'eus honte de brûler pour une âme glacée,
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

INSCRIPTION

pour la fontaine de l'hôtel de Rambouillet.
(1625 ou 1626.)

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

Sur la prise de La Rochelle. (1628.)

Enfin, mon roi les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières;
La Rochelle est est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetières
Où gisent les Titans qui les ont habités.

FRAGMENT

. . . . . .
Elle était jusqu'au nombril
Sur les ondes paraissante,
Telle que l'aube naissante
Peint les roses en avril.

ÉPITAPHE D'UN CENTENAIRE

N'attends, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue irrite l'envie :
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

ÉPITAPHE

de M. d'Is, parent de l'auteur.

Ici dessous gît monsieur d'Is.
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix,
Mes trois sœurs, mon père et ma mère,
Le grand Eléazar mon frère,
Mes trois tantes, et monsieur d'Is!
Vous les nommé-je pas tous dix?

FIN

TABLE

Pages

ODES 3

STANCES 62

CHANSONS 153

SONNETS 167

ÉPIGRAMMES, INSCRIPTIONS, ÉPITAPHES ... 186

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 11, rue des jeûneurs
G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

ŒUVRES CHOISIES

DE GRESSET

VER-VERT
LE CARÊME IMPROMPTU
LE MÉCHANT

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2
1880
Tous droits réservés.

VER-VERT

A MADAME L'ABBESSE D...

Legislative Library
Ontario
Dept

CHANT PREMIER

Vous près de qui les grâces solitaires
Brillent sans fard et règnent sans fierté;
Vous dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma muse, échauffez mes accents;
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane (1), au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On aurait pu faire une autre Odyssée,

(1) Épagneule.

Et par vingt chants endormir ses lecteurs;
On aurait pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux,
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui :
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :
Puissent vos lois se lire dans mes rimes !
Si, trop sincère en traçant ces portraits
J'ai dévoile les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits.
Votre raison, exempte de faiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir;
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la Vertu se montrait aux mortels,
Ce ne serait ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des Grâces,
Qu'elle viendrait mériter nos autels.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très rarement en devient-on meilleur;
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares :
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Ver-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant. Même dans plus d'un cœur.
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Ver-Vert était l'âme de ce séjour.
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetait et guimpes et bandeaux;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'un novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre, en styles différents.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,

L'amant chéri mangeait au réfectoire.
Là, tout s'offrait à ses friands désirs;
Outre qu'encor, pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvait chaque jour.
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupait du beau pensionnaire;
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire.
Là, de cellule il avait à choisir:
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très rarement les antiques discrètes
Logeaient l'oiseau : des novices proprettes
L'alcôve simple était plus de son goût :
Car remarquez qu'il était propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposait sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyait la toilette.
J'ai dit toilette, et je le dis tout bas;
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles

Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci soit dit entre nous, en silence :
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Ver-Vert vivait sans ennui, sans travaux ;
Dans tous les cœurs il vivait sans partage.
Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux;
Quatre serins en étaient morts de rage;
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.
Qui l'aurait dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivait ses mœurs;
Qu'un temps viendrait, temps de crimes et d'alarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne serait plus qu'un triste objet d'horreurs?
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

CHANT SECOND

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquait du don de la parole
L'oiseau disert ; hormis dans le repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparlait pas ;
Bien est-il vrai qu'il parlait comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir vivre.
Il n'était point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ver-Vert était un perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée ;
Jamais du mal il n'avait eu l'idée,
Ne disait onc un immodeste mot ;
Mais en revanche il savait des cantiques,
Des orémus, des colloques mystiques ;
Il disait bien son *Bénédicité*,
Et notre mère, et votre charité;
Il savait même un peu du soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque.
Il avait eu, dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il était là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portaient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et les nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes ;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimait la pieuse lenteur,

Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes :
Finalement Ver-Vert savait par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.
Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du pernoquet des bienheureuses nonnes :
De Moulins même on venait pour le voir.
Le beau Ver-Vert ne bougeait du parloir ;
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine ;
Son air heureux ne manquait point les cœurs,
Mais la beauté du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite ;
On oubliait ces attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappait les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses,
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit ;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs variaient son débit :
Éloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormait dans tout son auditoire ;
Quel orateur en pourrait dire autant ?
On l'écoutait, on vantait sa mémoire.
Lui cependant, stylé parfaitement,

Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours dévotement,
Et triomphait toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié,
Et laissait là son monde édifié.
Il n'avait dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard on apprenait aux grilles,
Ou que nos sœurs traitaient dans leur enclos
Ainsi vivait dans ce nid délectable
En maître, en saint, en sage vénérable,
Père Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé.
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime ! ô honte ! ô cruel souvenir !
Fatal voyage ! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire ?
Ah ! qu'un grand nom est un bien dangereux !
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire,
Trop de talents, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, Ver-Vert, tes prouesses brillantes,

Ne furent point bornés à ces climats:
La Renommée annonça tes appas
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation,
A tout savoir ne sont pas les dernières;
Par quoi bientôt, apprenant les premières
Ce qu'on disait du perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernais, à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit, pour un temps, amené par la Loire,
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours : quel siècle jusque-là !
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce :
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'épître.
Grave sujet. On tient le grand chapitre.
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre Ver-Vert ! O ciel ! plutôt la mort !
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous si ce cher oiseau sort ?

Ainsi parlaient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir,
S'ouvrait encore à l'innocent plaisir :
Et, dans le vrai, c'était la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquait,
Eût pour le moins un pauvre perroquet.
L'avis pourtant des mères assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimait moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,
Elles craignaient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes ;
Ainsi jugea l'état embéguiné.
  Après ce bill des miladys de l'ordre,
Dans la commune arrive grand désordre ;
Quel sacrifice ! y peut-on consentir ?
Est-il donc vrai ? dit la sœur Séraphine ;
Quoi ! nous vivons, et Ver-Vert va partir !
D'une autre part, la mère sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix.
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage ;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! l'instant funeste arrive :
Jà tout est prêt sur la fatale rive !
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle :

Jà chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plein d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baiser au sortir de ces lieux
Reçut Ver-Vert ! Quelles tendres alarmes !
On se l'arrache, on le baigne de larmes ;
Plus il est près de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour :
Du monastère, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle ;
Reviens charmant, reviens toujours fidèle ;
Que les zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée :
Pars, cher Ver-Vert, et, dans ton heureux cours,
Sois partout pris pour l'aîné des Amours !
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avait à la sourdine
Très-souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, aurait de très-grand cœur,
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole.
Puisse son cœur constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti :
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

CHANT TROISIÈME

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voiturait le saint oiseau sur l'onde,
Portait aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons :
Pour un enfant qui sort du monastère,
C'était échoir en dignes compagnons !
Aussi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère ;
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendait point leur style.
Ce n'étaient plus paroles d'évangile,
Ce n'étaient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de bible et d'oraisons mentales,
Qu'il entendait chez nos douces vestales,
Mais de gros mots et non des plus chrétiens.
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parlaient là que langue de gargote ;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtaient que le patron du vin ;
Puis les Gascons et les trois péronnelles
Y concertaient sur des tons de ruelle ;
De leur côté les bateliers juraient,
Rimaient en Dieu, blasphémaient et sacraient.
Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articulait sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Ver-Vert gardait un silence forcé ;
Triste, timide, il n'osait se produire,

Et ne savait que penser ni que dire.
Pendant la route, on voulut, par faveur,
Faire causer le perroquet rêveur.
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique :
L'oiseau bénin prend son air de douceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond : *Ave, ma sœur.*
A cet *Ave*, jugez si l'on dut rire ;
Tous en chorus bernent le pauvre sire.
Ainsi berné, le novice interdit
Comprit en soi qu'il n'avait pas bien dit,
Et qu'il serait malmené des commères,
S'il ne parlait la langue des confrères :
Son cœur, né fier, et qui, jusqu'à ce temps,
Avait été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissants ;
A cet instant, en perdant patience,
Ver-Vert perdit sa première innocence.
Dès lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avaient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'était pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devait oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissaient sa tête ;

Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne !
En moins de rien, l'éloquent animal,
(Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier.
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grand crimes
Que par degrés : il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchait un mor...! Ver-Vert faisait l'écho :
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur ;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane.
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur !
Pendant ces jours, durant ces tristes scènes..
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers ?
Sans doute, hébas ! vous faisiez des neuvaines.
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,

Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisait plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastère
Était d'ennuis tristement obsédé;
La grille était dans un deuil solitaire,
Et le silence était presque gardé.
Cessez vos vœux, Ver-Vert n'en est plus digne:
Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent.
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche, apostat, blasphémateur insigne:
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie:
Sans la vertu, que vaut un grand génie?
N'y pensez plus: l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talents et son cœur.
Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languissaient nos sœurs impatientes;
Pour leurs désirs le jour trop tard naissait,
Des cieux trop tôt le jour disparaissait.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettait un esprit cultivé;
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante;
Des sentiments, un mérite achevé;
Mais, ô douleur! ô vaine et fausse attente!
La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une tourière était assise au port.

Dès le départ de la première lettre,
Là chaque jour elle venait se mettre;
Ses yeux, errant sur le lointain des flots,
Semblaient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à sa mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et, mieux encore, à sa petite croix :
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnait au diable;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
Dont il savait le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence, et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte ;
Il la mordait, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant; les uns disent au cou,
D'autres au bras; on ne sait pas bien où :
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmène;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On était lors au chœur;
On quittte tout, on court, on a des ailes :
« C'est lui, ma sœur! il est au grand parloir! »
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher symétrique,

Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit ; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

CHANT QUATRIÈME

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'était raison, car le fripon, pour être
Moins bon garçon, n'en était pas moins beau ;
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtaient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu ! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer et connaître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Roulait les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,

Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond, avec un ton faquin :
« Par la corbleu ! que les nonnes sont folles ! »
L'histoire dit qu'il avait, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré voulant le faire taire,
Et lui disant : Fi donc, mon très cher frère!
Le très cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très richement en tain.
Vive Jésus? il est sorcier, ma mère !
Reprend la sœur. Juste Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin !
Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Grève,
L'apostropha d'un *la peste te crève!*
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier, chacune eut son paquet ;
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitait leur couroux babillard ;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouait leur sermon nasillard.
Ce fut bien pis, quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avait su rapporter des bateaux ;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue,

Les B., les F. voltigeaient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parlait grec.
« Jour de Dieu ! mor...! mille pipes de diables ! »
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix :
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent,
Et sur son nez la mère Cunégonde
Se laissant choir perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe,
Père éternel ! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde ! Ah ! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Ver-Vert si chéri, si prôné ?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour ! reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs ! chez nos sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse !
Quel hérétique ! ô divine sagesse !
Qu'il n'entre point ; avec ce Lucifer,
En garnison, nous aurions tout l'enfer.
Conclusion : Ver-Vert est mis en cage;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pèlerin ne demandait pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,

Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs. Toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable ;
Car quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !
Il part enfin, porté par la tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port ;
Une cabane emporte le compère :
Et, sans regret, il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables ;
Figurez-vous neuf siècles assemblés,
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideraient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Ver-Vert paraît sans gloire et sans appui.
On est aux voix : déjà deux des sibyles
En billets noirs ont crayonné sa mort ;
Deux autres sœurs, un peu moins imbéciles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane

Qui le vit naître avec le noir brahmane :
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence;
Jardins, toilette, alcôves et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est point tout; pour comble de misère,
On lui choisit, pour garde, pour geôlière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendaient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines :
Mais dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin;
Il oublia le dragon et le moine,
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs, pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengence,
De l'exilé borna la pénitence.

De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'allégresse :
Tous ses instants, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? hélas ! ô plaisirs infidèles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les dortoirs étaient jonchés de fleurs;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable et liberté plénière,
Tout exprimait de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçait de prochaines douleurs :
Mais, de nos sœurs ô largesse indiscrète !
Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre et brûlé de liqueurs,
Ver-Vert, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchaient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir ;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre Amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admirait ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Elysée et les sacrés bosquets
Le mène au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté ? La sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire

D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie;
Et la Douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes alentour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau.
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs;
En les lisant on sent naître ses pleurs :

Novices qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez! Si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre;
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
Ci-gît Ver-Vert; ci-gisent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau,
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœur en sœur l'immortel perroquet
Transportera son âme et son caquet.

LE CARÊME IMPROMPTU

Sous un ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'armorique plage,
Il est une île, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitants malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connaître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très tardifs rapports;
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivants et les morts.
De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,
Et d'offices qu'il n'entend pas.
Parmi les notables de l'île,
Il est regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois

Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagère,
Et que j'outre ce caractère.
« Quelle apparence ? dira-t-on :
Quelle île assez abandonnée
Ignore le temps de l'année ?
Non, ce trait ne peut être bon
Que dans une île imaginée
Par le fabuleux Robinson. »
De grâce, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule :
Il porte la conviction ;
Je n'y mettrai que la façon.
Le curé de l'île susdite,
Vieux papa, bon israélite
(N'importe quand advint le cas),
N'avait point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De guide-ânes ni d'almanachs
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence ;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettait pas
De faire voile vers la France ;
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'était plus praticable ;
Et l'on n'espérait les bons vents
Qui rendent l'onde navigable
Et le continent abordable
Qu'à la naissance du printemps.
Pendant ces trois mois de tempête
Que faire sans calendrier ?

Comment placer les jours de fête ?
Comment les différencier ?
Dans une pareille méprise,
Quelque autre curé plus savant
N'aurait pu régir son église ;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se serait livré, sans remise,
Aux périls du moite élément :
Mais pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément
Chérissait trop son existence ;
C'était d'ailleurs un vieux routier
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officiait sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisait psaumes et leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son assistance chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chômer la fête des Rois.
Ces premiers points étaient faciles ;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne saurait pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seraient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphir

Lui-même il aurait pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu :
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son magister Matthieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, mars le remplace,
Et l'aquilon régnait toujours :
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance
Ou, bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé, chaque jour,
Se mettait sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la chronique
Le carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers catholique,
Etendait ses austères lois :
L'île seule, grâce au bon homme
A l'abri des statuts de Rome,
Voyait ses libres habitants
Vivre en gras pendant tout ce temps.
De vrai, ce n'était fine chère:
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bougeois,
Pouvait parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytère,
Tous, dans cette erreur salutaire,

Soupaient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il était plus que temps
D'instruire nos impénitents,
Le diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printemps ;
C'était lui qui, par stratagème,
Leur rendant contraire tout vent,
Avait voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment allait le monde,
S'embarque sans retardement,
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon
(Fait digne de réflexion :
Car de la sainte quarantaine
Déjà la cinquième semaine
Venait de commencer son cours).
Il vient : il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'Eglise,
Pâques revenait dans dix jours.
Dieu soit loué ! prenons courage,
Dit-il, enfonçant son castor,
Grâce au Seigneur, notre voyage
Se trouve fait à temps encor
Pour pouvoir, dans son ermitage,
Fêter Pâques selon l'usage.
Content, il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes.

Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des Rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême.
« Mais, poursuivit-il, j'ai mon système
Mes frères, nous n'y perdrons rien,
Et nous le rattraperons bien ;
D'abord, avant notre abstinence,
Pour garder l'usage ancien
Et bien remplir toute observance,
Le Mardi gras sera mardi,
Le jour des cendres mercredi :
Suivront trois jours de pénitence,
Dans toute l'île on jeûnera ;
Et dimanche, unis à l'église,
Sans plus craindre aucune méprise,
Nous chanterons l'*Alleluia*. »

LE MÉCHANT

COMÉDIE

Représentée, en 1747, par les Comédiens ordinaires du Roi

PERSONNAGES

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frère de Florise.
FLORISE, mère de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
UN LAQUAIS.

La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

LE MÉCHANT

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? Comment !
On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui, vraiment,
Crois cela ; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Oh ! pourquoi ? dans toute la maison,
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissait ici l'entière confiance ;
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas ;
Et je crains que demain l'on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui ! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bonhomme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis ; car s'il fait quelque bien,
C'est que pour faire mal il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais ; et je ne puis comprendre
Que, connaissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde et croit tout légitime ?

FRONTIN.

Oh ! quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, et que je m'y connais,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral, excellent caractère.
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut ;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin :
Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage ?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude ;
Et puis d'ailleurs je suis animal d'habitude.
Où trouverais-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras :
Si, malgré ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenait à se faire,
Je pourrais, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connaît fort ton maître, et c'est un grand malheur,
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère :
Mais séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle ;
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air et le ton du monde, et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide. Il arrive aujourd'hui;
Tu verras; les méchants nous apprennent à l'être.
Par d'autres ou par moi, je lui peindrai ton maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions;
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions;
J'attends une réponse et positive et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Géronte.
Comment! il parle seul!

SCÈNE II

GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE, sans voir Lisette.

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice;
Mais moi, je veux la paix, le bien et la justice.
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi! sérieusement?

GÉRONTE.

Comment! tu m'écoutais?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
Comment, monsieur! j'aurais, une fois en ma vie,

Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcherait? Je tiendrai ma promesse;
Sans l'avis de ma sœur, je marîrai ma nièce.
C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi;
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation que je suis prêt à faire
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela!

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'était pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis
Ne pouvait mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge.
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire.
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci :
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine :
Des terres du futur cette terre est voisine;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiraient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différends,
Ils se voyaient beaucoup, n'étant encore qu'enfants :
Ils s'aimaient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serais surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvait tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
Je voudrais mettre au fait celui qui me suivra,

Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorite d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux ; mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela serait beau ; mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Hé ! pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise.
Au fond, elle vous mène en vous semblant soumise.
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Etpour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà toujours ! On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi,
Ma maîtresse autrefois me traitait à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien...
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire ;
C'est l'esprit le plus faux et l'âme la plus noire,
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ! C'est qu'il est naturel ;
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avait de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce serait peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller et du plaisir de nuire,
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon ;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son âme
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixé depuis longtemps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,

Je m'informai de l'homme; et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit.
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connais, je l'aime et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs il est toujours du même avis que moi;
Preuve que nos esprits étaient faits l'un pour l'autre;
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'amène ici que bonne compagnie;
Et, grâce à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon était un homme décrié,
L'aurais-je ici reçu? l'aurait-elle prié?
Mais quand il serait tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurais-je à craindre,
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerais pas qu'en attendant pratique
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paraît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise;
Vous en êtes content; madame en est éprise.
Je croirais même assez...

GÉRONTE.

Quoi ! qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi ; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu madame avoir quelques amants ;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour à tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage ou répandue ;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps ;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'âme enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle était,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestait,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle :
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah ! je voudrais le voir ! Corbleu ! tu vas connaître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avait tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondait qu'avec un ton d'ennui.
Oh ! par exemple, ici tu ne peux pas me dire

Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paraissait s'ennuyer,
Car il ne disait mot.

LISETTE.

Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parlait, Cléon faisait la mine;
Il animait madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide;
Voilà comme il parlait, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime; pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez :
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paraître;

Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur.
Et si je suis si belle.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE III

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, d'un ton brusque.

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieux ! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Hé ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie ;
Je n'ai pas fermé l'œil ; et vous criez si fort...

GÉRONTE, bas à Lisette.

Lisette, elle est malade.

LISETTE, bas à Géronte.

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

SCÈNE IV

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui :
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage
Dont je ne vois pas bien l'important avantage :
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit,
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons là, de grâce :
Allez-vous m'en parler? je vous cède la place.

GÉRONTE.

Un moment; je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrais peut-être avec aigreur.

Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres ;
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je croïs que c'est surtout dans cette occasion.
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera ;
Ce seront des procès ! Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi !

Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh quoi ?...

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse ;
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétention,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Hé ! qui donc n'est pas fat ? Tout l'est jusques aux sots
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non ; il peut rester fat ; n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à cinquante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander, sur un autre chapitre,
Un peu de complaisance ; et j'espère, ma sœur...

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avoûrai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.

Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais! tant pis pour lui
S'il s'en est offensé; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre.
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre :
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médira ;
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrais chasser
Quand ils viennent : raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage;
Mais grâce, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne saurait me plaire,

Et je le marquerais indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce serait une scène.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais, marier Chloé ! mon frère, y pensez-vous ?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imaginerait que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse :
Et vous l'abrutissez dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez ;
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE élève la voix, apercevant Lisette.

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon-

Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage :
Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(Il sort.)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre !

SCÈNE V

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Hé bien ! Cléon
Paraîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'âme peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère :
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a,
Moi, je ne voudrais point de tout cet esprit-là,
Quand il serait pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture ;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde ; mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement.
Vous y suivrez Chloé, je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle.
Vous-même, apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, à Chloé, qui lui baise la main.

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur !
(Elle sort.)

SCÈNE VI

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal !

LISETTE.

Bon ? c'est une douceur

Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie.
N'importe, là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire,
Je me sacrifirais : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets!
Je suis bien malheureuse!

LISETTE.

Ah! quittez ce langage.
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout:
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons, qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage; et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,

De vous notifier qu'il fallait sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est la maîtresse, il lui faut obéir;
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui.
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, longtemps absent, Valère a pu changer .
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.
Si Valère m'aimait, s'il songeait que je l'aime,
J'aurais dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins! Pour moi, j'obéirai.
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mère.
A quoi rêves-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien !

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zèle :
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd et brouille tout ici.
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui ;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui.
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite.
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII

LISETTE, seule.

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉON, FRONTIN

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers. Tu gardes le silence!
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!... tu me fais l'honneur
De me parler enfin! Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret, dès qu'il arrivera.
Mais pourrais-je savoir d'où vient tout ce mystère?
Je ne comprends pas trop le projet de Valère :
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connaître?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paraître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair ; mais le peu que j'y voi
Me paraît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire;
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyais du cœur. Ne crains point d'aventure ;
Personne ne connaît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi ?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute;
Et celle de Géronte ?

FRONTIN.

Elle doit être en route:
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manége-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur ? Quoi ! Florise et Géronte
Nous comblent d'amitiés, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs !
Valère, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;
Et, grâce à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh ! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville :
Ne point m'en amuser serait être imbécile ;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me payera du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue :
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Croirais-tu que sur moi tout son espoir se fonde ?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avais tout arrangé pour qu'il eût Cidalise ;
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens ;
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps,
Soit que cette aventure, ou quelque autre langage...
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins.
Parbleu, je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire !

CLÉON.

Mon projet était bien qu'il se tînt à Paris ;

C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis longtemps, dit-il, il n'a point vu sa mère ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverais que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie ;
C'est le ressort du monde et l'âme de la vie.
Bien fou qui là-dessus contiendrait ses désirs ;
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc ! à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement, et la voir si gentille
L'afflige ; je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez longtemps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie ;
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en était remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire à peu près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre :
Quoi ! Florise et Chloé ?...

CLÉON.

Moi ! ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût ni par rivalité,
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache.
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache ;
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuîrai point pour ma chère moitié.
Aimera qui pourra. Florise, cette folle
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venait à mourir, Florise n'aurait rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse,
Et je souhaite fort que cela réussisse ;
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrais pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse :
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserais que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs Géronte m'aime, il se peut très bien faire

Que son choix me regarde en renvoyant Valère;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirais assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise ;
Mais, quand je manquerais l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! Mais si j'osais vous dire en confidence
Où cela va tout droit...

CLÉON.

Eh bien !

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs, on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés ! quelle folie.

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre. et puisqu'il faut choisir,

Point chassés, mais priés de ne plus revenir,
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement.

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux, et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Être craint à la fois et désiré partout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie ?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas ;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante.
Toujours visages neufs, cela m'impatiente ;
On ne peut, grâce à vous, conserver un ami :

On est tantôt au nord, et tantôt au midi :
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie ;
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet?...

FRONTIN.

Parbleu ! ne vous en moquez pas;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLEON.

Tu serais assez bête
Pour te marier, toi ! Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette :
J'aimais assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois ;
Mais ce n'est plus cela ; tout autre amour m'ennuie.
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat! Aime moins tristement:
Pasquin, l'Olive, et cent d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même: aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs

FRONTIN.

Vous la connaissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, après un moment de silence.

Eh bien! écoute-moi.
Tu mi conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploîrai tous mes soins pour t'unir à Lisette:
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite:

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir,
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II

CLÉON, seul.

Frontin est amoureux ; je crains bien qu'il ne cause ;
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais si je lui donnais quelque commission
Pour Paris... Oui, vraiment, l'expédient est bon ;
J'aurai seul mon secret ; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étais défié ;
Que c'était un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

Je vous cherche partout. Ce que prétend mon frère
Est-il vrai ? vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère :
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON.

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,

Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout :
En ne paraissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître ; et la bête est si bonne.
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah ! je vous l'abandonne ;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous :
La parenté m'excède ; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines.
Tout cela préjugés, misères du vieux temps ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte ;
Vous avez pour surcroît un frère qui radote :
Et bien ! c'est leur affaire, après tout : selon moi,
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander ;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécile ;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure :

Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part ; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous ;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherais s'il en était besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pouvez être aidée...
Mais non ; car ce serait un moyen un peut fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre !
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui :
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre.
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avait éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage.
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matière.

Des biens à répéter, des partages à faire ;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez : une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul ; vous partie,
On ne me verra point lui tenir compagnie :
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE

Contre les préjugés dont votre âme est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante :
Et je vous avoûrai mon imbécillité :
Je n'irai pas sans peine à cette extrémité
Il m'a toujours aimée, et j'aimais à lui plaire :
Et, soit cette habitude ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer.
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer :
Dites-lui qu'avec vous, paraissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens de brouilerie,
De départ, et qu'enfin, s'il me poussait à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourrait consulter pour le faire interdire.
Ne le laisser jouir que d'une pension.
Mon procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable et qui, par son adresse,

Aurait fait renfermer les sept sages de Grece,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable ; il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre :
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure ;
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON.

Vous connaissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame ; ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements.
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage ;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie :
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer ?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais : répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle aux projets que vous faites.

Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris! il m'ennuie à la mort;
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer:
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté!
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talents où je n'ai pas de roi;
Des réputations, on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air; enfin se tuer pour autrui!
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte,
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnais grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères;
Et vous verrez ma liste avec les caractères :
J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces;
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie.
Pour le petit Damis et monsieur Dorilas,

Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importants, esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause;
Un vice, un déshonneur font assez peu de chose,
Tout cela, dans le monde, est oublié bientôt :
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien :
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prirai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrais que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers;

FLORISE.

Oui, c'est très bien pensé ; mais faites-vous des vers ?

CLÉON.

Qui n'en fait pas ? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie,
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons et des vers innocents ?
Oh ! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse.
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, un peu éloigné.

Monsieur, je voudrais bien...

CLÉON, à Florise.

Attends... Permettez-vous ?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul ?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous

Entière liberté. Frontin est impayable:
Il vous sert bien; je l'aime.

CLÉON, à Florise qui sort.

Il est assez bon diable:
Un peu bête...

SCÈNE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, ma réputation
Se passerait fort bien de votre caution;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avais-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irais le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir :
Je ne suis point garant de cette extravagance;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance;
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCÈNE VI.

CLÉON, seul.

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté.
Une vieille franchise à ses talents s'oppose :
Sans cela l'on pourrait en faire quelque chose.

SCÈNE VII.

VALÈRE, en habit de campagne; CLÉON.

VALÈRE, embrassant Cléon.

Eh ! bon jour, cher Cléon : je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable.
Comment reconnaîtrai-je ?...

CLÉON.

Ah ! point de compliments ;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Hé bien quelles nouvelles
A Paris ?

VALÈRE.

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais

Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables :
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paraît charmant, c'est le sort de votre âge :
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé :
Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit et de petits talents
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe ?

VALÈRE.

Oh ! non, en vérité ;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
Tout est colifichet, pompon et parodie :
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend :
On se prend, on se quitte assez publiquement :
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent ;
Les hommes s'aiment tous ; les femmes se détestent
Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise ?

VALÈRE.

Mais....

CLÉON.

C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez?... Quoi ! la chose est secrète?

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirai-je?

CLÉON.

Partout;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherais si je la croyais telle.
J'ai, je vous l'avoûrai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, avec un grand éclat de rire.

Feu Céladon, je crois, vous a légué son âme :
Il faudrait des six mois pour aimer une femme,
Selon vous; on perdrait son temps, la nauveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE.

Je vous en crois assez... Hé bien ! mon mariage ?
Concevez-vous ma mère et tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous ;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALÈRE.

Eh non ! vous me sauvez un ridicule affreux.
Que dirait-on de moi si j'allais, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurais une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui serait mon pédant ;
Ou si, pour mon malheur, ma femme était jolie,
Je serais le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce serait m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irais-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune !
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paraît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALÈRE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments je prévois mon histoire.

Si j'allais m'enchaîner : et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement, on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire.
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi ;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe ;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe :
Le connaissez-vous ?

VALÈRE.

Non ; je ne l'ai jamais vu.
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu.
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis longtemps dans notre voisinage,
Que c'était son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendait me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte.
Mais moi qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit ;
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance...

VALÈRE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air

VALÈRE.

J'aime mieux un procès :
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc ; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALÈRE.

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvais gentille, elle me plaisait fort.
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle était embellie :
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ni laide ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paraître, et je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse et qu'elle a de l'humeur.
On la croit une Agnès : mais comme elle a l'usage

De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée, et, sans trop me vanter,
Si je m'étais donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux qui la firent si bête.

VALÈRE.

Assurément, Chloé serait une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serais peu tenté.
Allons, je vais partir, et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère.
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non, il vous faut rester.

VALÈRE.

Mais comment ! voulez-vous ici me présenter ?

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALÈRE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise ;
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré
(Car c'est lui qu'il nous faut), je vous le manderai ;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surpendre et nous plaire.

VALÈRE.

Comment concilier son air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment ?

C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire;
Ce ton d'autorité choquerait votre mère :
Il faut dans vos propos paraître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de n'y point réussir.
Écoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens;
Il faut pour les mener les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieil honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins et de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il règlera pour vous son penchant ou sa haine

ur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
'abord, en arrivant, il faut vous préparer
. le suivre partout, tout voir, tout admirer,
on parc, son potager, ses bois, son avenue;
l ne vous fera pas grâce d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne paraîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALÈRE.

Oh! vous êtes charmant... Mais n'aurais-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'était que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez : moi, je n'exige rien :
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien :
Ne consultez que vous.

VALÈRE.

Écoutez-moi, de grâce;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverais pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avais imaginé qu'on pouvait tout risquer,

Et que, pour vos projets, il fallait sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré;
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII

FRONTIN, CLÉON, VALÈRE.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de temps, que Frontin vous remène.

SCÈNE IX

CLÉON, seul.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend, son faible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux;
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourrait bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition.
C'est un fat sulbaterne, il est né trop timide,
On ne va point au grand si l'on n'est intrépide.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu,
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui, vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'aurait jamais produit le trouble où je me voi;
Si tu le connaissais, si tu pouvais m'entendre,
Ah! tu saurais trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue.

J'ai voulu l'appeler, je l'aurais dû, je crois ;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix ;
Il était déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette ?
Quoi ! Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrète ;
Son maître l'attendait, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs : d'autres auront pu voir ;
Demande à tout le monde... Eh ! va donc.

LISETTE.

Patience.
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras ;
Raisonnons : c'est Valère, ou bien ce ne l'est pas :
Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il vous prévienne ;
Et si ce ne l'est pas, ma course serait vaine ;
On le saurait ; Cléon, dans ses jeux innocents,
Dirait que nous courons après tous les passants :
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
Serait-ce bien Valère ?... Eh ! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage.
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude, chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple et digne de Cléon :
Plus le trait serait noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudrait que ce fût un homme abominable :

Tes soupçons vont trop loin. Qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudrait-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur !

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance;
Il me croit sans ombrage et sans expérience ;
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien ;
Géronte amène Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres :
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité,
Et...

FRONTIN, derrière le théâtre.

Lisette !

LISETTE, à Chloé.

Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, sans voir Lisette.

Parbleu, je vais lui dire une belle nouvelle !

On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien ; mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment ! ce n'est que vous ? Moi, je cherchais Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste ;
J'ai déja trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger.
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE

Rien.

FRONTIN

Comment, rien ! un mot, pour le moins.

LISETTE

Bon voyage :
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Commeut as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue :
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté.
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté,,,
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

ous le savez très bien, je le répète encore :
ous aimez les secrets ; moi, chacun a son goût,
ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

! comment accorder mon honneur et Lisette ?
je te le disais ?

LISETTE.

Oh ! la paix serait faite,
pour nous marier tu n'aurais qu'à vouloir.

FRONTIN.

bien ! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
ait un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
i, pour nous consulter sur certain mariage
une fille... non, veuve... ou les deux... Au surplus
ut va bien... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus
bien que pour cacher et l'homme et l'aventure..

LISETTE.

-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?
, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir ;
je t'en aime mieux ; moi, pour te secourir,
ménager l'honneur que tu mets à te taire,
dirai, si tu veux, qui c'était.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valère.
Il ne faut pas rougir ni tant me regarder.

FRONTIN.

Hé bien! si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot : je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis : si tu pars, dès demain,
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais. On vient. Va, fais croire à ton maît
Que tu pars; nous saurons te faire disparaître.

SCÈNE III

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse? Où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE.

Oh! parbleu! tout ceci commence à m'ennuyer;
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille!
Je vois bien qu'elle boude, et je connais son style.
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison.
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus!
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde.
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir.
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit; avec cet avantage
On a de la ressource, et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur.
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes;
D'ailleurs, je ne suis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor, quel conseil.

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise:
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrais, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle. En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire :
Je vais la retrouver ; venez-y ; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car, de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCÈNE IV

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! que votre retour nous était nécessaire.
Monsieur, vous seul pouvez rétablir cette affaire,
Elle tourne au plus mal, et si votre crédit
Ne détrompe Géronte et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse ?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe.
J'ai beau citer des faits et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjoncture
Qui le détromperait, si la chose était sûre ;
Il s'agit de soupçons que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor ; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, grâces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner, comment ! c'est là que vous en êtes ?
Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites.
Payez d'avance, et tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu.

Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu.
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère était déterminée
A les remercier.

LISETTE

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur ;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle; à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon ! il est ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui, le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Semblaient, pour le cacher, bien prises et bien sûres.

Il n'a vu que Cléon; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici, Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? l'aller voir, on saurait tout ici.
Lui mander mes conseils est le meilleur parti.
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCÈNE V.

ARISTE, seul.

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse.
Tout se sait tôt ou tard et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE.

Ah ! les affreux chemins, et le maudit pays !
(A Ariste).
Mais, de grâce, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il serait mieux d'attendre ;
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE

Et Florise ! On viendrait, ou je suis bien trompé ;
L'étiquette du lieu serait un peu légère :
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes...

VALÈRE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mère voulait vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sais très bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison :
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALÈRE.

Ah ! oui...

ARISTE.

Doucement, cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE.

Ah! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde ;
Ne me connaissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable ;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère:
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà: ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre, et le mal est d'un autre.

VALERE, à part.

(Haut.)

Oh! voici les sermons, l'ennui!... Mais s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient...

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grâce, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALÈRE.

Vous savez ?...

ARISTE.

Je le sais.

VALÈRE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux ; j'avais à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort ;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui ?

VALÈRE.

Mais assurément,

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALÈRE.

Ah ! très parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie ;
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montrait
Que vous le haïrez ?

VALÈRE.

On serait bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisait voir que ce bon air, ces grâces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALÈRE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commères.

ARISTE.

Non, par la voix publique ; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne ;
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe ;
Il serait odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grâce encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paraître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeais pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter :
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient ; allons...

SCÈNE VII

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, d'un air fort empressé.

Eh ! vraiment oui, c'est lui.
Bonjour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse.
(A Ariste.)
Comme le voilà grand !... Ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu ! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela.
C'était hier; je crois... Comme passe notre âge !
Mais te voilâ vraiment un grave personnage.
(A Ariste.)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon :
C'est tout comme autrefois; je n'ai pas d'autre ton :

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur.

GÉRONTE.

Oh ! non pas, je te prie !
N'apporte point ici l'air de cérémonie :
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(A Ariste.)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit ! C'est bien moi qu'on étonne !

La menace est plaisante ! Ah ! je ne crains personne.
Je ne la croyais point capable de cela ;
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveler connaissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Eh bien, es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissais.

VALÈRE.

Oh ! j'étais fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire...
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALÈRE, à part.

Comment faire ?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, à part.

Il paraît bien distrait.
Eh bien ?...

VALÈRE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE.

Non ; ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop ?

GÉRONTE.

Non, non mon cher Cléon :
Venez ; et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvais trop tôt renouer connaissance
Avec monsieur.

VALÈRE.

J'avais la même impatience.

CLÉON, bas à Valère.

Comment va... ?

VALÈRE, bas à Cléon.

Patience.

GÉRONTE, à Cléon.

Il est complimenteur,
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avais grande raison de prédire à ta mère
Que tu serais bien fait, noblement, sûr de plaire :
Je m'y connais, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernières, monsieur, les sait-on ?

GÉRONTE.

Qui sont-elles ?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie :
Hé bien ? voyons donc, qu'est-ce, apprends-moi, je te prie...

VALÈRE, d'un ton précipité.

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort :
Mais il avait Phryné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien, mais, ma foi, d'une horrible bêtise :
Déjà depuis longtemps cela devait finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvait plus tenir.

CLÉON, bas à Valère.

Très bien, continuez.

VALÈRE.

J'oubliais de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :

Lucile en est outrée, et ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;
On la trouve partout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle ferait bien mieux de quitter Licidas ;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALÈRE.

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde :
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison ?
Eh mais ! où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu ! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles ;
Aux gens que je connais paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON, à Géronte.

(Bas à Valère.)

Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON, bas à Valère.

(Bas à Géronte.)
Ferme... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALÈRE.

La nièce est-elle encor jolie ?

GÉRONTE.

Comment encor ! Je crois qu'il a perdu l'esprit;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE.

Elle était assez bien.

CLÉON, bas à Géronte.

L'éloge est assez mince.

VALÈRE.

Elle avait de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALÈRE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté;
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, bas à Valère.

A merveille! appuyez...

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, et donne grande envie...

VALÈRE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, bas à Valère.

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or écoute...

VALÈRE.

Attendez, il me vient une idée.

(Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.)

GÉRONTE, à Cléon.

Quelle tête ! Oh ! ma foi, la noce est retardée :
Je ferais à ma nièce un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant :
Et s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime),
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il ?

VALÈRE.

Pas mal... Cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison ?
Elle est belle, en bon air ; enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit ermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi !

VALÈRE.

Je suis à vous... En abattant ceci..

CLÉON, à Géronte.

Que parle-t-il d'abattre ?

VALÈRE.

Oh ! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espere
Sachons ce qui l'occupe.... Est-ce donc un mystère ?

VALÈRE.

Non, c'est que je prenais quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre ! Eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALÈRE.

Parlons raison, mon oncle ; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse ;
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui... vous avez raison ; il serait inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, à Cléon.

Il devient plus docile ;
change de langage.

VALÈRE.

Écoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
A ma mort.

VALÈRE.

Oui, vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a :
La maison est à nous, on ne peut rien en faire :
Un jour je l'abattrais : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir : ce n'était pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, bas à Géronte.

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche et me dit des injures !

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle ! Oh ! parbleu !
La peste emporterait jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrais pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, à Cléon.

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse ;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon !
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir pas d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
(A Cléon.)
Faites ici ma paix ; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fond d'impertinence
De cette force-là ?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avait de l'esprit ?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes ;*
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes :
Et monsieur celui-ci, madame celle-là :
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis....

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre ;
Vous vous y connaissez tout aussi bien qu'un autre :
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
Des gens qu'il voit beaucoup ; moi, qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorais le fond du caractère.

GÉRONTE.

Eh ! sur parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer j'examine longtemps ;
Avant que de blâmer, même cérémonie :
Aussi, connais-je bien mon monde ; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois, j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes.
Il faut y voir soi-même ; et, par exemple, vous,
Si je les en croyais, ne disent-ils pas tous

Que vous êtes méchant? ce langage m'assomme :
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé ;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux, fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre,
Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas;
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.
(Un laquais arrive.)

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne
Cela suffit.
(Le laquais sort.)
Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture? Oui-dà! j'allais vraiment
Faire une belle affaire? Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde :
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on? Qui?...

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est ;
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt....
Mais je ne sais s'il faut vous moutrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi ! Daignez permettre..;

GÉRONTE.

C'est peu de chose, mais....

CLÉON.

Voyons ; je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien, sur vous je ne prends nul ombrage ;
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Venez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON lit.

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre nièce » à Valère : vous ignorez apparemment que c'est un » libertin dont les affaires sont très-dérangées, et le cou- » rage fort suspect. Un ami de sa mère, dont on ne m'a » pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, » et vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est » fort lié avec Valère : prenez garde que ses conseils ne » vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous » faire tort de toute façon. »

GÉRONTE.

Hé bien, qu'en dites vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence
Pourquoi cacher son nom?
(Il déchire la lettre).

GÉRONTE.

Comment! vous déchirez....

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valère?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire,
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié....

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système:
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais
Votre écrivain peut-être.... Enfin sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne:
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encore n'est signé;
Voyez, examinez....

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et son affaire est faite.
Il vient.... proposez-lui de hâter sa retraite ;
Deux mots : je vous attends.

SCÈNE XI

CLÉON, VALÈRE, d'un air rêveur.

CLÉON, fort vite et à demi-voix.

Vous êtes trop heureux :
Géronte vous déteste ; il s'en va furieux.
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCÈNE XII

VALÈRE, seul.

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !
J'allais braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! j'aurais fait le malheur de ma vie ;
Ses regards ont changé mon âme en un moment ;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étais pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !

Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimait autrefois ; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé.... Si j'avais pu prévoir....
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi ! mademoiselle, encor cette tristesse ?
Comptez sur moi, vous dis-je : allons, point de faiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux et qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurais jamais cru l'apprendre par Valère ;
Il revient, il me voit, il semblait vouloir plaire :
Son trouble lui prêtait de nouveaux agréments,
Ses yeux semblaient répondre à tous mes sentiments :
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré, que je croyais si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise !... il parle mal de moi !

LISETTE.

Il en parle très-bien, je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :
Tout est rompu : je suis dans un chagrin mortel,

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me passe et n'est pas naturel ;
Valère vous adore, et fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ;
Je vous ménagerai cet éclaircissement
Sans que dans mon projet Florise nous dérange.
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux. Tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? C'est « ma chère Lisette,
Mon enfant.... » On m'écoute, on me trouve parfaite.
Tantôt on ne pouvait me souffrir ; à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant.
Elle est d'une gaîté d'une folie extrême.
Moi, je vais profiter du moment où l'on m'aime :
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin,
« Il est délicieux, incroyable, divin, »
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse...
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande ; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh ! que fait Valère ?

LISETTE.

Ah ! j'oubliais de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés ; car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.

Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connaissent fort, ils s'évitent tous deux.
Serait-ce intelligence ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile....
Votre mère descend : allez, soyez tranquille.

SCÈNE II

LISETTE, seule.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment !...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste ? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? Comment faire ? Et puis d'ailleurs, Frontin
Au plus signe son nom et n'est pas écrivain.

SCÈNE III

FLORISE, LISETTE

FLORISE

Eh bien, Lisette ?

LISETTE

Hé bien, madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop ; ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlais de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout à l'heure (et ton goût me plaisait)
Que tu t'amusais fort de tout ce qu'il disait :
Conviens qu'il est charmant; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame! eh, mon Dieu! je n'aimerais rien tant
Que d'en croire du bien ; vous pensez sensément;
Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime,

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui;
Cléon a tous les dons, tous les esprits ensemble;
Il est toujours nouveau; tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir;
Et je rougis des gens qu'on me voyait souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison; quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir.

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien ! j'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avait pas pour vous tout le goût qu'il vous marque
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue un air embarrassé :
Et sur certains discours si je l'avais poussé...

FLORISE.

Chimère ! il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui,
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrais qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;
Vous ne m'encroiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie !

LISETTE.

Oh ! non.

Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon ;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant. Vous voulez que je l'aime,

Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE

Ah ! rien n'est plus facile.
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire....

FLORISE.

Tout ce que tu voudras, je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi ;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien ! c'est de ma part une galanterie ;
L'éloge des absents se fait sans flatterie.
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien.
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, voyant venir Ariste et Valère.

Encor monsieur Ariste avec son protégé !
Je voudrais bien tous deux qu'ils prissent leur congé ;
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

SCÈNE IV

ARISTE, VALÈRE paré.

VALÈRE

On m'évite :
O ciel ! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi.
Soyez-en sûr ; j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, et c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarasse.

VALÈRE.

Mais il a par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grâce,
Le connaissez-vous ?

VALÈRE.

Non ; mais je vois ce qu'il est ;
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connaît ?

La conversation deviendrait fort stérile ;
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère.
Eh ! pourquoi s'opposer à son bon caractère ?
Tenez, devant vos gens, je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon ; il faut absolument
Rompre...

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré ;
On prend pour des amis de simples connaissances ;
Et que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière ;
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite ;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit ;

Il faut l'entendre après une pièce nouvelle;
Il règne, on l'environne; il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre;
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits du talent et les dons du génie :
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est, pour juger, la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connaissez la misère :

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire.
Examinez-les bien : un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux :
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence;
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire....

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite;
Hé! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite,
Stérilité de l'âme, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel?
On dit l'esprit commun; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare.
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière;
La réputation des mœurs est la première;

Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur ;
Mon estime toujours commence par le cœur.
Sans lui, l'esprit n'est rien ; et, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne seriez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime ;
Je voudrais que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois ;
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire.
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire ?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent ;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami ?

VALÈRE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?

C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité,
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

VALÈRE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse :
On épuise bientôt une société.
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf; il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs; il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien.,.

ARISTE.

Vous le croyez heureux? Quelle âme méprisable!
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable.
Étranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté,
Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même.

Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté :
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché dont on craint le passage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit et vous le connaissez.

VALÈRE.

Je ne le verrais plus si ce que vous pensez
Allait m'être prouvé ; mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? qu'elle erreur est la vôtre ?
Quoi ! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables ;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même âme avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme !

VALÈRE.

Je ne le connais plus s'il n'est point honnête homme;
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité.
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant ; et je serais partout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant! oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule.
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés. Voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils; soyez bon, vous plairez,

Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur, que votre intérêt touche.

VALÈRE.

Géronte vient ; calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE

GÉRONTE.

Le voilà bien paré ! ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage !

VALÈRE.

Cessez de m'accabler, monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avais votre amitié ;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie ;
Je n'ai qu'une espérance ; ah ! m'est-elle ravie ?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux ;
Voulez-vous mon malheur ?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE.

Ah ! laissez là, de grâce,
Des torts que pour toujours mon repentir efface ;
Laissez un souvenir....

GÉRONTE.

Vous-même, laissez-nous.
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse....

GÉRONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALÈRE.

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien ; mais sans tant de façons,
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALÈRE.

Non, monsieur, j'obéis.... A peine je respire....
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure ! il peut obtenir votre estime ;
Vous avez vos raisons apparemment ; et moi,

J'ai les miennes aussi; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton là m'est nouveau; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avait employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous? quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet;
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger,
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il garde le silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice.
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse.
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous? en effet,
Il lui manquait ce vice, et le voilà parfait.

Ne me contraignez pas d'en dire davantage.
Ce que je sais de lui....

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor ! j'enrage.
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui ;
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ! Hé ! de quoi, je vous prie ?

GÉRONTE.

Enfin....

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais.
Vous ne m'estimez plus si des soupçons secrets....

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon : il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas....
Je sors.... car je dirais ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle âme assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés ; amis de tous les temps,

Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un part' qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène ;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui ?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imaginerait qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage :
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé, qu'il refusait tantôt.

ARISTE.

Tout serait expliqué si l'on cessait de nuire,
Si la méchanceté ne cherchait à détruire....

CLÉON.

Oh bon ! Quelle folie ! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend ; on est à peu près quitte :
Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement, qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre ;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre;
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant;

Eh bien! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime:
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime,
C'est l'ennui; pour le fuir, tous les moyens sont bons.
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimait si fort; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule:
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes:
Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté:
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudrait être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira:
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage

Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur ; connaissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison ; si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des choses qu'il ignore ;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication ! en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans !... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis :
Et je crains.... Vous sortez ? Mais vous me faites rire.
De grâce, expliquez-moi....

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, bas à Lisette, en sortant.

Songe au moins....

LISETTE, bas à Ariste.

Silence.

SCÈNE IX

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute....

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte ou dans ce cabinet ;
Quelqu'un des gens pourrait entendre mon secret.

CLÉON, seul.

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourrait vouloir de moi ! L'aventure est parfaite :
Feignons ; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, à part, en revenant.

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse.
Je l'aimais, sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès longtemps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme....
Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurais m'y plaire.
Ce n'est pas pour monsieur, j'aime son caractère;
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme....

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame!.... Oh! d'honneur.... mais je crains ma [franchise.
Si vous redeveniez amoureux de Florise....
Car vous l'avez été sûrement; et je croi....

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux! tu te moques de moi:
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie;
J'eus Araminthe un mois; elle était très jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyait fort.
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher une âme simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs;
Mais madame Florise!....

LISETTE.

Elle est insupportable;
Rien n'est bien. Autrefois je la croyais aimable,

Je ne la trouvais pas difficile à servir;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir;
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ridicule, odieuse....
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant.
Tant de prétentions, tant de petites grâces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela, dans le fond, m'ennuie horriblement;
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment : il faudrait, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit,
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne....

LISETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu.
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourrait en retrouver l'histoire :
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, allant vers le cabinet.

Paix ! j'entends là-dedans.... Je crains quelque aventure.

CLÉON, seul.

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnait ;
Et si, comme elle aussi, Chloé l'imaginait,
Elle ne craindra plus....

LISETTE, à part, en revenant.

Elle est, ma foi, partie.
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Hé bien ?

LISETTE.

On me cherchait. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur ; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret ; vous sentez l'importance....

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnaissance
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien ; j'oblige pour l'honneur.

(A part, en sortant.)

Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, seul.

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc.... Ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Hé bien ! de ta prison tu dois être fort las ?

FRONTIN.

Moi ! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geôlière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin....

LISETTE.

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère :
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire ;
Grâce à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marîrons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout à fait encor, mais j'en ai bon bonne idée ;

Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connaître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l esprit de Florise il est expédié.
Grâce au conseil d'Ariste, au pouvoir de Chloe,
Valère l'abandonne. Ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui, par nous tous, dans peu saura la vérité.
Veux-tu lui rester seul ? et que ta probité....

FRONTIN.

Mais le quitter ! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien ! écris-lui.... Tu ne sais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? non,
Tu vas voir.

(Il écrit.)

LISETTE.

Je croyais que tu signais ton nom
Simplement; mais tant mieux : mande-lui sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages.
Tiens, tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendais cela pour finir avec toi.
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux, dès ce moment, entrer en exercice :
Et, pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère :
Cela te sauvera toute explication ;
Et le premier moment de l'humeur de Cléon....
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourrait nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre:
Je vais t'expédier.

FRONTIN, revenant sur ses pas.

Mais à propos vraiment,
J'oubliais...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment.
T'entendre et te parler.

SCENE II

LISETTE.

J'ai de son écriture !
Je voudrais bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurais cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien ;
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III

FLORISE, ARISTE, LISETTE

LISETTE, à part, à Ariste.

Monsieur, pourrais-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler.
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine ;

Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonniez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable,
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains ; c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paraissant le craindre ;
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre faiblesse :
Des femmes sans esprit, sans grâces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,

Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avaient existé !
Non; il faut s'épargner tout égard, toute feinte;
Les braver sans faiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les grâces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux et vengés des méchants,

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours....

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie.
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant partout les détails odieux
De la division qu'il semait en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égard et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi.
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.

Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussirait pas sur l'esprit de mon frère ;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnait Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression.,..
Mais ils viennent, je crois : sortons; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublîrai jamais cette obligation :
Cessez de me parler pour ce petit Valère;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusait tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis ; c'est un impertinent.
Ma sœur, sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal, sans aucune tenue;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait; voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.

Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste !
Ma foi, mon viel ami n'a plus le sens commun :
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part ; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle était clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on voulait donner des soupçons sur vous-même ;
Rien n'y fait ; il soutient son absurde système ;
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne :
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il était écrivain.
Il m'était revenu que, dans des brouilleries,
On l'avait employé pour des tracasseries.
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidents.
Je ne répondrais pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous ; et peut-être Valère,
Qui refusait d'abord, et qui connaît Frontin
Depuis qu'il me connaît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste.. . il ne faut point que cela vous anime
Contre lui ; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh ! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employait ce petit agréable,

Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore ! oh ! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer, d'une façon très claire,
Que je romps tout d'abord ; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCÈNE VI

CLÉON, seul.

Que je tiens bien mon sot ! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette aurait-elle avoué ?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée.... un mot, quelques fleurettes
Me la ramèneront...,. ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCÈNE VII

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allais chez vous, madame....
Mais quelle rêverie occupe donc votre âme ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me semblent moins sereins :
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grâce,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connaissez....

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise ! et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice ?
Quelle était mon erreur ! quand je vous adorais
Je me croyais aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginais ;
Mais je vois à présent que je me suis trompée :
Par d'autres sentiments mon âme est occupée ;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulais à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyais que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute :
Tranquillisez mon cœur vous l'éprouvez, sans doute ?

FLORISE.

Une autre vous aurait fait perdre votre temps,
Ou vous amuserait par l'air des sentiments ;
Moi qui ne suis point fausse....

CLÉON, à genoux, et de l'air le plus affligé.

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affaire nouvelle?

FLORISE.

Il ne faut plus nous voir.

CLÉON, se relevant, et éclatant de rire.

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulais vous faire:
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté,
Mais j'ai depuis longtemps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse.
Je rougis des égards qu'employait ma faiblesse.
Eh bien! allez, monsieur; que vos talents sur nous
Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous:
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment.
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat scandaleux;
Ne donnons point ici de scène extravagante;

Attendez quelques jours, et vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé....

FLORISE.

Oh ! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE.

Hé bien ! qu'est-ce, ma sœur ? Pourquoi tout ce tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il fallait n'y recevoir jamais....

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix ;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez ;
Ainsi que l'amitié la vérité m'engage.

GÉRONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture :
De la lettre sur vous connaissez l'écriture....
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin ! je savais tout cela ;
Belle nouvelle !

ARISTE.

Hé quoi ! votre raison balance ?
Hé ! vous ne voyez pas avec trop d'évidence....

GÉRONTE.

Un valet, un coquin !....

VALÈRE.

Connaissez mieux les gens ;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu ! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

Que dites-vous, monsieur ? et quel nouveau mystère....
Pour vous en éclaircir, interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

Vous l'avez renvoyé : moi, je l'ai pris; qu'il vienne.
(A un laquais.)
Qu'on appelle Lisette et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE, à Valère.

(A Cléon.)
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il était à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALÈRE.

Je ne plaisante plus et ne vous connais point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave.... On me mandait que non.

SCÈNE IX

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, à Lisette.

Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison....

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère.
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux !

CLÉON.

Comment ! malgré mon ordre il était en ces lieux !
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de compliments ; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon ;
(Montrant Valèr
Il vous quitte, d'ailleurs, et monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurais bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis ;
Mais....

FLORISE, se saisissant du paquet.

Donne cet écrit ; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, très vivement.

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frè
Vous connaissez la main de monsieur : apprenez

Les dons que son bon cœur vous avait destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres....

GÉRONTE, en fureur, après avoir lu.

M'interdire! corbleu!... Voilà donc de vos œuvres!
Ah! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connais!
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise :
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(Il sort.)

SCÈNE X

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, à Cléon qui sort.

Oh! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère;
Mais morbleu! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son âme est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspirait pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce aurait Valère,
Si j'étais bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déjà dit) un conseil ennemi....

GÉRONTE, à Valère.

(A Ariste.)

Allons, je te pardonne. Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 14, rue des jeûnes.
G. Masquin, directeur.

LIBRARY
SEP
15
1980
UNIVERSITY OF OTAGO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

01-846-110

BRIEF
PQA
0031371

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 07 08 14 004 7